NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

# THÉÂTRE DE MOLIÈRE




LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES




ÉDITIONS JOUAUST

# THÉATRE

# DE MOLIÈRE

# THÉATRE COMPLET
## DE J.-B. POQUELIN
# DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

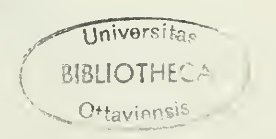
ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME TROISIÈME




PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



# L'IMPROMPTU

## DE VERSAILLES

### COMEDIE

*Representée la premiere fois, à Versailles, pour le Roy.*
*le quatorziéme octobre 1663,*
*et donnée depuis au public dans la salle du Palais Royal*
*le quatriéme novembre de la mesme année 1663,*

Par la troupe de MONSIEUR,
Frere unique du Roy.

## NOMS DES ACTEURS

MOLIERE, marquis ridicule.
BRECOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poëte.
LA THORILLIERE, marquis fâcheux.
BEJART, homme qui fait le necessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise façonniere.
Mademoiselle BEJART, prude.
Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.
Mademoiselle MOLIERE, satyrique spirituelle.
Mademoiselle DU CROISY, peste doucereuse.
Mademoiselle HERVÉ, servante pretieuse.

*La scene est à Versailles, dans la salle de la Comedie.*



# L'IMPROMPTU

## DE VERSAILLES

---

## SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mlle DU PARC, Mlle BEJART, Mlle DE BRIE, Mlle MOLIERE, Mlle DU CROISY, Mlle HERVÉ.

MOLIERE.

ALLONS donc, Messieurs et Mesdames, vous moquez-vous avec vostre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir icy ? La peste soit des gens ! Hola ! ho ! Monsieur de Brecourt !

BRECOURT

Quoy ?

MOLIERE.

Monsieur de La Grange !

LA GRANGE.

Qu'est-ce ?

MOLIERE.

Monsieur du Croisy !

DU CROISY.

Plaist-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Parc !

MADEMOISELLE DU PARC.

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiselle Bejart !

MADEMOISELLE BEJART.

Qu'y a-t'il ?

MOLIERE.

Mademoïselle de Brie !

MADEMOISELLE DE BRIE.

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Croisy !

MADEMOISELLE DU CROISY.

Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE.

Mademoiselle Hervé !

MADEMOISELLE HERVÉ.

On y va.

MOLIERE.

Je croy que je deviendray fou avec tous ces gens-cy. [*Entrent Brecourt, La Grange, Du Croisy.*] Eh ! testebleu ! Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'huy ?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne sçavons

pas nos rôles, et c'est nous faire enrager vous mesme que de nous obliger à jouër de la sorte.

MOLIERE.

Ah ! les étranges animaux à conduire que des comediens !

MADEMOISELLE BEJART.

Et bien, nous voilà, que pretendez-vous faire ?

MADEMOISELLE DU PARC.

Quelle est vostre pensée ?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dequoy est-il question ?

MOLIERE.

De grace, mettons-nous icy, et, puisque nous voilà tous habillez et que le Roy ne doit venir de deux heures, employons ce temps à repeter nostre affaire et voir la maniere dont il faut jouër les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouër ce qu'on ne sçait pas ?

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moy, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je sçay bien qu'il me faudra soufler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BEJART.

Et moy, je me prepare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Et moy aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moy, je n'ay pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ny moy non plus; mais avec cela je ne repondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois estre quitte pour dix pistoles.

BRECOURT.

Et moy, pour vingt bons coups de fouët, je vous assure.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouër! Et que feriez-vous donc si vous estiez en ma place?

MADEMOISELLE BEJART.

Qui, vous? Vous n'estes pas à plaindre, car, ayant fait la piece, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ay je à craindre que le manquement de memoire? Ne contez-vous point rien l'inquietude d'un succés qui ne regarde que moy seul? et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-cy? que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il autheur qui ne doive trembler lors qu'il en vient à cette épreuve? et n'est-ce pas à moy de dire que je voudrois en estre quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BEJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos precautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre quand un Roy me l'a commandé ?

MADEMOISELLE BEJART.

Le moyen ? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne ; et tout autre, en vostre place, ménageroit mieux sa reputation et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire reüssit mal ? et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet, il faloit s'excuser avec respect envers le Roy, ou demander du temps davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obeïssance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les soûhaitent ; et leur en vouloir reculer le divertissement est en oster pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins preparez leur sont toûjours les plus agreables : nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire ; et, lors qu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter viste de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez-tost ; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien reüssi, on a toûjours la gloire d'avoir obeï viste à leurs com-

mandemens. Mais songeons à repeter, s'il vous plaist.

MADEMOISELLE BEJART.

Comment pretendez-vous que nous fassions, si nous ne sçavons pas nos rôles?

MOLIERE.

Vous les sçaurez, vous dy-je; et, quand mesme vous ne les sçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y supléer de vostre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous sçavez vostre sujet?

MADEMOISELLE BEJART.

Je suis vostre servante, la prose est pis encor que les vers.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une comedie où vous auriez joué tout seul.

MOLIERE.

Taisez-vous, ma femme, vous estes une beste.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Grand mercy, Monsieur mon mary. Voilà ce que c'est : le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIERE.

C'est une chose étrange qu'une petite ceremonie soit capable de nous oster toutes nos belles qualitez, et qu'un mary et un galand regardent la mesme personne avec des yeux si differens.

MOLIERE.

Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIERE.

Ma foy, si je faisois une comedie, je la ferois sur ce sujet : je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferois craindre aux maris la difference qu'il y a de leurs manieres brusques aux civilitez des galans.

MOLIERE.

Ahy ! laissons cela : il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BEJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comedie des Comediens dont vous nous avez parlé il y a longtemps ? C'estoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pû s'appeller leur portrait à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut estre appellé le vostre : car vouloir contrefaire un comedien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre luy-mesme, c'est peindre d'aprés luy les personnages qu'il represente, et se servir des mesmes traits et des mesmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux differens tableaux des caracteres ridicules qu'il imite d'aprés nature. Mais contrefaire un comedien dans des rôles serieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entierement de luy, puisque ces sortes de personnages ne veulent ny les gestes ny les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoist.

MOLIERE.

Il est vray, mais j'ay mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ay pas crû, entre nous, que la chose en valust la peine, et puis il faloit plus de temps pour executer cette idée. Comme leurs jours de comedie sont les mesmes que les nostres, à peine ay-je esté les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ay attrappé de leur maniere de reciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moy, j'en ay reconnu quelques-uns dans vostre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je n'ay jamais oüy parler de cela.

MOLIERE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la teste, et que j'ay laissée là comme une bagatelle, une badinerie qui peut-estre n'auroit point fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-la-moy un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois songé une comedie où il y auroit eu un poëte, que j'aurois representé moy-mesme, qui seroit venu pour offrir une piece à une trouppe de

comediens nouvellement arrivez de la campagne. « Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soyent capables de bien faire valoir un ouvrage ? Car ma piece est une piece... — Eh! Monsieur, auroient répondu les comediens, nous avons des hommes et des femmes qui ont esté trouvés raisonnables par tout où nous avons passé. — Et qui fait les roys parmy vous ? — Voilà un acteur qui s'en demesle par fois. — Qui? ce jeune homme bien fait ? vous mocquez-vous ? Il faut un roy qui soit gros et gras comme quatre, un roy, morbleu ! qui soit entripaillé comme il faut, un roy d'une vaste circonference, et qui puisse remplir un throsne de la belle maniere ! La belle chose qu'un roy d'une taille galante ! Voilà déja un grand defaut. Mais que je l'entende un peu reciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comedien auroit recité, par exemple, quelques vers du roy de *Nicomede :*

> Te le diray-je, Araspe? il m'a trop bien servy,
> Augmentant mon pouvoir...

le plus naturellement qui luy auroit esté possible. Et le poëte : « Comment ! vous appellez cela reciter ? c'est se railler ; il faut dire les choses avec emphase. Ecoutez-moy :

(*Imitant Monfleury, excellent acteur de l'Hostel de Bourgogne.* )

> Te le diray-je, Araspe?... etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce

qui attire l'approbation et fait faire le brouhaha. — Mais, Monsieur, auroit répondu le comedien, il me semble qu'un roy qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement et ne prend gueres ce ton de demoniaque. — Vous ne sçavez ce que c'est. Allez-vous-en reciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah ! Voyons un peu une scene d'amant et d'amante. » Là-dessus une comedienne et un comedien auroient fait une scene ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

> Iras-tu, ma chere ame ? et ce funeste honneur
> Te plaist-il aux dépens de tout nostre bon-heur ?
> Helas ! je voy trop bien..., etc.

tout de mesme que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le poëte aussi-tost : « Vous vous mocquez ? Vous ne faites rien qui vaille ; et voicy comme il faut reciter cela :

(*Imitant mademoiselle Beauchasteau, comedienne de l'Hostel de Bourgogne.*)

> Iras-tu, ma chere ame..., etc.
> Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin voilà l'idée, et il auroit parcouru de mesme tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ay

reconnû là dés le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE.

(*Imitant Beauchasteau, aussi comedien, dans les stances du* CID.)

Percé jusques au fond du cœur..., etc.

Et celuy-cy, le reconnoistrez-vous bien dans Pompée de *Sertorius?*

(*Imitant Hauteroche, aussi comedien*)

L'inimitié qui regne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur..., etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIERE.

Et celuy-cy?

(*Imitant de Villiers, aussi comedien.*)

Seigneur, Polybe est mort..., etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oüy, je sçay qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je croy, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pust attrapper par quelque endroit, si je les avois bien étudiez; mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, et ne nous amusons point davantage à discourir.

(*Parlant à de La Grange.*)

Vous, prenez garde à bien representer avec moy vostre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Toûjours des marquis !

MOLIERE.

Oüy, toûjours des marquis : que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractere agreable de theatre ? Le marquis aujourd'huy est le plaisant de la comedie. Et, comme dans toutes les comedies anciennes on voit toûjours un valet boufon qui fait rire les auditeurs, de mesme dans toutes nos pieces de maintenant il faut toûjours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADEMOISELLE BEJART.

Il est vray, on ne s'en sçauroit passer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiselle...

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu, pour moy, je m'acquitteray fort mal de mon personnage, et je ne sçay pas pourquoy vous m'avez donné ce rôle de façonniere.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lors que l'on vous donna celuy de la *Critique de l'Escole des Femmes*; cependant vous vous en estes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait ; croyez-moy, celuy-cy sera de mesme, et vous le joüerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire, car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonniere que moy?

MOLIERE.

Cela est vray, et c'est en quoy vous faites mieux voir que vous estes excellente comedienne, de bien representer un personnage qui est si contraire à vostre humeur. Tâchez donc de bien prendre tous le caractere de vos rôles, et de vous figurer que vous estes ce que vous representez.

(*A du Croisy.*)

Vous faites le poëte, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pedant qui se conserve parmy le commerce du beau monde, ce ton de voix sententieux, et cette exactitude de prononciation qui appuye sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus severe ortographe.

(*A Brecourt.*)

Pour vous, vous faites un honneste homme de Cour, comme vous avez déja fait dans la *Critique de l'Escole des Femmes*, c'est à dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(*A de La Grange.*)

Pour vous, je n'ay rien à vous dire.

(*A mademoiselle Bejart.*)

Vous, vous representez une de ces femmes qui, pourveu qu'elles ne fassent point l'amour, croyent que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toûjours fierement sur leur pru-

derie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualitez que possedent les autres ne soyent rien en comparaison d'un miserable honneur dont personne ne se soucie : ayez toûjours ce caractere devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

(*A mademoiselle de Brie.*)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent estre les plus vertueuses personnes du monde, pourveu qu'elles sauvent les apparences, de ces femmes qui croyent que le peché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honneste, et appellent amis ce que les autres nomment galans : entrez bien dans ce caractere.

(*A mademoiselle Moliere.*)

Vous, vous faites le mesme personnage que dans la *Critique*, et je n'ay rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(*A mademoiselle du Croisy.*)

Pour vous, vous representez une de ces personnes qui prestent doucement des charitez à tout le monde, de ces femmes qui donnent toûjours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eust dit du bien du prochain : je croy que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle.

(*A mademoiselle Hervé.*)

Et pour vous, vous estes la soubrette de la precieuse, qui se mesle de temps en temps dans la conversation, et attrappe comme elle peut tous les termes de sa maistresse : je vous dis tous vos ca-

racteres, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à repeter, et voyons comme cela ira. Ah! voicy justement un fâcheux : il ne nous falloit plus que cela.

## SCENE II.

### LA THORILLIERE, MOLIERE, Etc.

LA THORILLIERE.

Bon jour, Monsieur Moliere.

MOLIERE.

Monsieur, vostre serviteur. [*A part.*] La peste soit de l'homme!

LA THORILLIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE.

Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIERE.

Je viens d'un lieu où j'ay bien dit du bien de vous.

MOLIERE.

Je vous suis obligé. [*A part*.] Que le diable t'emporte! [*Haut.*] Ayez un peu soin...

LA THORILLIERE.

Vous joüez une piece nouvelle aujourd'huy?

MOLIERE.

Oüy, Monsieur. [*Aux actrices.*] N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.

C'est le Roy qui vous la fait faire?

MOLIERE.

Oüy, Monsieur. [*Aux acteurs.*] De grace, songez...

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous?

MOLIERE.

Oüy, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE.

Ah! ma foy, je ne sçay. [*Aux actrices.*] Il faut, s'il vous plaist, que vous..

LA THORILLIERE.

Comment serez-vous habillez?

MOLIERE.

Comme vous voyez. [*Aux acteurs.*] Je vous prie...

LA THORILLIERE.

Quand commencerez-vous?

MOLIERE.

Quand le Roy sera venu. [*A part.*] Au diantre le questionneur!

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIERE.

La peste m'étoufe, Monsieur, si je le sçay.

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde, je ne sçay rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*A part.*) J'enrage; ce bourreau vient avec un air tranquille vous

faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en teste d'autres affaires.

LA THORILLIERE.

Mesdemoiselles, vostre serviteur.

MOLIERE.

Ah! bon, le voilà d'un autre costé.

LA THORILLIERE, *à mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange.

(*En regardant mademoiselle Hervé.*)

Joüez-vous toutes deux aujourd'huy?

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oüy, Monsieur.

LA THORILLIERE.

Sans vous la comedie ne vaudroit pas grand chose.

MOLIERE.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Monsieur, nous avons icy quelque chose à repeter ensemble.

LA THORILLIERE.

Ah! parbleu, je ne veux pas vous empescher, vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIERE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne, faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oüy, mais...

La Thorilliere.

Je suis homme sans ceremonie, vous dy-je, et vous pouvez repeter ce qui vous plaira.

Moliere.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fust icy pendant cette repetition.

La Thorilliere.

Pourquoy? il n'y a point de danger pour moy?

Moliere.

Monsieur, c'est une coûtume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

La Thorilliere.

Je m'en vais donc dire que vous estes prests.

Moliere.

Point du tout, Monsieur; ne vous hastez pas, de grace.

## SCENE III.

### MOLIERE, LA GRANGE, Etc.

Moliere.

Ah! que le monde est plein d'impertinens! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premierement que la scene est dans l'antichambre du Roy, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver

des raisons mesme pour y authoriser la venüe des femmes que j'introduis. La comedie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent. Souvenez-vous bien, vous, de venir comme je vous ay dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant vostre perruque et grondant une petite chanson entre vos dents. « La, la, la, la, la, la ! » Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrein à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. Allons, parlez.

La Grange.

« Bon jour, Marquis. »

Moliere.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis : il faut le prendre un peu plus haut, et la pluspart de ces messieurs affectent une maniere de parler particuliere pour se distinguer du commun. « Bon jour, Marquis. » Recommencez donc.

La Grange.

« Bon jour, Marquis.

Moliere.

« Ah ! Marquis, ton serviteur.

La Grange.

« Que fais-tu là ?

Moliere.

« Parbleu ! tu vois, j'attends que tous ces messieurs ayent debouché la porte pour presenter là mon visage.

La Grange.

« Testebleu ! quelle foule ! Je n'ay garde de m'y aller froter, et j'ayme bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurez de n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser et d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

« Cela est bon pour toy, mais, pour moy, je ne veux pas estre joüé par Moliere.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, Marquis, que c'est toy qu'il jouë dans la *Critique*.

MOLIERE.

« Moy! je suis ton valet; c'est toy-mesme en propre personne.

LA GRANGE.

« Ah! ma foy, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIERE.

« Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE.

« Ha! ha! ha! cela est drôle.

MOLIERE.

« Ha! ha! ha! cela est boufon.

LA GRANGE.

« Quoy! tu veux soûtenir que ce n'est pas toy qu'on jouë dans le marquis de la *Critique*?

MOLIERE.

« Il est vray, c'est moy. Detestable, morbleu!

detestable, *tarte à la cresme!* C'est moy, c'est moy, assurément, c'est moy.

LA GRANGE.

« Oüy, parbleu! c'est toy, tu n'as que faire de railler; et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

« Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toy.

MOLIERE.

« Et moy, cent pistoles que c'est toy.

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant?

MOLIERE.

« Comptant. Quatre vingt dix pistoles sur Amyntas, et dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

« Je le veux.

MOLIERE.

« Cela est fait.

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

« Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

« Voicy un homme qui nous jugera. Chevalier...

## SCENE IV

### MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, Etc.

BRECOURT.

« Quoy ? »

MOLIERE.

Bon ! voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ay-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement ?

BRECOURT.

Il est vray.

MOLIERE.

Allons donc. « Chevalier...

BRECOURT.

« Quoy?

MOLIERE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

« Et quelle ?

MOLIERE.

« Nous disputons qui est le marquis de la *Critique* de Moliere : il gage que c'est moy, et moy je gage que c'est luy.

BRECOURT.

« Et moy je juge que ce n'est ny l'un ny l'autre : vous estes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, et voilà dequoy j'oüys l'autre jour se plaindre Moliere, parlant à des personnes

qui le chargeoient de mesme chose que vous. Il disoit que rien ne luy donnoit du déplaisir comme d'estre accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il represente sont des personnages en l'air, et des phantosmes proprement qu'il habille à sa fantaisie pour rejoüir les spectateurs; qu'il seroit bien fasché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, et que, si quelque chose estoit capable de le dégoûter de faire des comedies, c'estoit les ressemblances qu'on y vouloit toûjours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée pour luy rendre de mauvais offices auprés de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison, car pourquoy vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à luy faire des affaires en disant hautement : « Il joue un tel », lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la comedie est de representer en general tous les defauts des hommes, et principalement des hommes de nostre siecle, il est impossible à Moliere de faire aucun caractere qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comedies.

MOLIERE

« Ma foy, Chevalier, tu veux justifier Moliere, et épargner nostre amy que voilà.

La Grange.

« Point du tout, c'est toy qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

Moliere.

« Soit; mais dy-moy, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matiere pour...

Brecourt.

« Plus de matiere? Eh! mon pauvre marquis, nous luy en fournirons toûjours assez, et nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. »

Moliere.

Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit; écoûtez-le moy dire un peu : « Et qu'il ne trouvera plus de matiere pour... — Plus de matiere! Eh! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujoûrs assez, et nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comedies tout le ridicule des hommes; et, sans sortir de la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caracteres de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiez du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les loüanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui

vous encensent dans la prosperité et vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux qui sont toûjours mécontens de la Cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dy-je, qui pour services ne peuvent conter que des importunitez, et qui veulent que l'on les recompense d'avoir obsedé le Prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promenent leurs civilitez à droit et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voyent avec les mesmes embrassades et les mesmes protestations d'amitié? « Monsieur, vostre tres-humble serviteur. Mon-« sieur, je suis tout à vostre service. Tenez-moy « des vostres, mon cher. Faites estat de moy, Mon-« sieur, comme du plus chaud de vos amis. Mon-« sieur, je suis ravy de vous embrasser. Ah! Mon-« sieur, je ne vous voyois pas. Faites-moy la grace « de m'employer. Soyez persuadé que je suis en-« tierement à vous. Vous estes l'homme du monde « que je revere le plus. Il n'y a personne que j'ho-« nore à l'égal de vous. Je vous conjure de le « croire. Je vous supplie de n'en point douter. « Serviteur, tres-humble valet. » Va, va, Marquis, Moliere aura toûjours plus de sujets qu'il n'en voudra, et tout ce qu'il a touché jusqu'icy n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste. » Voilà à peu prés comme cela doit estre joüé.

BRECOURT.

« C'est assez. »

MOLIERE.

Poursuivez.

BRECOURT.

« Voicy Climene et Elise. »

MOLIERE.

[*A mademoiselle du Parc et à mademoiselle Moliere.*]

Là-dessus, vous arriverez toutes deux.

(*A mademoiselle du Parc.*)

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire? il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Certes, Madame, je vous ay reconnuë de loin, et j'ay bien veu à vostre air que ce ne pouvoit estre une autre que vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Vous voyez, je viens attendre icy la sortie d'un homme avec qui j'ay une affaire à demesler.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Et moy de mesme. »

MOLIERE.

Mesdames, voilà des cofres qui vous serviront de fauteüils.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaist.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Aprés vous, Madame. »

MOLIERE.

Bon. Aprés ces petites ceremonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantost se leveront, et tantost s'assoyront, suivant leur inquietude naturelle. « Parbleu! Che-

valier, tu devrois faire prendre medecine à tes canons.

BRECOURT.

« Comment?

MOLIERE.

« Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

« Serviteur à la turlupinade.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouïssante, et les levres d'une couleur de feu surprenant!

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ah! que dites-vous là, Madame? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'huy.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Eh! Madame, levez un peu vostre coëffe.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Fy! Je suis épouvantable, vous dy-je, et je me fais peur à moy-même.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Vous estes si belle!

MADEMOISELLE DU PARC.

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ah! fy donc, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« De grace...

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Si fait.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Vous me desesperez.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Un moment.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ahy!

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Resolument vous vous montrerez; on ne peut point se passer de vous voir.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon Dieu, que vous estes une étrange personne! vous voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Ah! Madame, vous n'avez aucun desavantage à paroistre au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui assuroient que vous mettiez quelque chose, vrayment, je les dementiray bien maintenant.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Helas! je ne sçay pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames?

# SCENE V.

## MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE DU PARC, Etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agreable nouvelle du monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une piece contre Moliere, que les grands comediens vont joüer.

MOLIERE.

« Il est vray, on me l'a voulu lire, et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursaut; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les autheurs et tous les comediens regardent Moliere comme leur plus grand ennemy, nous nous sommes tous unis pour le déservir; chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait, mais nous nous sommes bien gardez d'y mettre nos noms : il luy auroit esté trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprés un autheur sans reputation.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Pour moy, je vous avouë que j'en ay toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

« Et moy aussi. Par la sang-bleu ! le railleur sera raillé, il aura sur les doigts, ma foy.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Cela luy apprendra à vouloir satyriser tout. Comment ! cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'esprit, il condamne toutes nos expressions élevées, et pretend que nous parlions toûjours terre à terre ?

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Le langage n'est rien ; mais il censure tous nos attachemens, quelque innocens qu'ils puissent estre, et, de la façon qu'il en parle, c'est estre criminelle que d'avoir du merite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas ?

MADEMOISELLE BEJART.

« Passe pour tout cela ; mais il satyrise mesme les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnestes diablesses.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soû.

DU CROISY.

« La representation de cette comedie, Madame,

aura besoin d'estre appuyée, et les comediens de l'Hostel...

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon Dieu, qu'ils n'apprehendent rien, je leur garantis le succès de leur piece corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Vous avez raison, Madame, trop de gens sont interessez à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satyrisez par Moliere ne prendront pas l'occasion de se vanger de luy en applaudissant à cette comedie.

BRECOURT.

« Sans doute, et pour moy je répons de douze marquis, de six precieuses, de vingt coquettes et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« En effet. Pourquoy aller offenser toutes ces personnes-là, et particulierement les cocus, qui sont les meilleures gens du monde ?

MOLIERE.

« Par la sang-bleu ! on m'a dit qu'on le va dauber, luy et toutes ses comedies, de la belle maniere, et que les comediens et les autheurs, depuis le cedre jusqu'à l'hyssope, sont diablement animez contre luy.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Cela luy sied fort bien ; pourquoy fait-il de méchantes pieces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens que chacun s'y connoist ? Que ne fait-il des comedies comme celles de monsieur Lysidas ? Il n'auroit personne contre luy, et

tous les autheurs en diroient du bien. Il est vray que de semblables comedies n'ont pas ce grand concours de monde ; mais en revanche elles sont toûjours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voyent meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vray que j'ay l'avantage de ne point faire d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des sçavans.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« Vous faites bien d'estre content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudissemens du public, et que tout l'argent qu'on sçauroit gagner aux pieces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comedies, pourveu qu'elles soyent approuvées par messieurs vos confreres ?

LA GRANGE.

« Mais quand jouëra-t'on le *Portrait du Peintre?*

DU CROISY.

« Je ne sçay, mais je me prepare fort à paroistre des premiers sur les rangs, pour crier : « Voilà qui « est beau ! »

MOLIERE.

« Et moy de mesme, parbleu !

LA GRANGE.

« Et moy aussi, Dieu me sauve !

MADEMOISELLE DU PARC.

« Pour moy, j'y payeray de ma personne comme il faut, et je répons d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis ; c'est bien la moindre chose que nous devions faire

que d'épauler de nos loüanges le vangeur de nos interests.

MADEMOISELLE MOLIERE.

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BEJART.

« Assurement.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

« Point de cartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIERE.

« Ma foy, Chevalier mon amy, il faudra que ton Moliere se cache !

BRECOURT.

« Qui, luy ? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le theatre rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de luy.

MOLIERE.

« Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRECOURT.

« Va, va, peut-estre qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la piece, et, comme tout ce qu'il y a d'agreable sont effectivement les idées qui ont esté prises de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de luy déplaire sans doute : car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde si cela est approuvé de personne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer

contre luy, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblans, outre que cela est de fort mauvaise grace, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris, et je n'avois pas crû jusqu'icy que ce fust un sujet de blâme pour un comedien que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

« Les comediens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, et que...

BRECOURT.

« Sur la réponse ! Ma foy, je le trouverois un grand fou s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives ; tout le monde sçait assez de quel motif elles peuvent partir, et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comedie qui reussisse comme toutes ses autres. Voilà le vray moyen de se vanger d'eux comme il faut, et, de l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une piece nouvelle qui leur enlevera le monde les fâchera bien plus que toutes les satyres qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIERE.

« Mais, Chevalier.... »

MADEMOISELLE BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la repetition. Voulez-vous que je vous die? Si j'avois esté en vostre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse, et, après la maniere dont on m'a dit que vous estiez traité dans cette comedie, vous estiez en droit de tout dire contre les comediens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte, et voilà vostre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas preparez de bonne volonté à ces sortes de choses? et, lors qu'ils ont deliberé s'ils jouëroient le *Portrait du Peintre,* sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : « Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourveu que nous gagnions de l'argent »? N'est-ce pas là la marque d'une ame fort sensible à la honte, et ne me vangerois-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ils se sont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la *Critique* et dans vos *Precieuses*.

MOLIERE.

Il est vray, ces trois ou quatre mots sont fort offençans, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'est que j'ay eu le bon-heur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, et tout leur procedé depuis que nous sommes venus à Paris a trop marqué ce qui les touche; mais laissons-les faire tant qu'ils voudront : toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquieter. Ils critiquent mes pieces, tant mieux, et Dieu me garde d'en faire

jamais qui leur plaise, ce seroit une mauvaise affaire pour moy.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ay-je pas obtenu de ma comedie tout ce que j'en voulois obtenir, puis qu'elle a eu le bon-heur d'agréer aux augustes personnes à qui particulierement je m'éforce de plaire ? N'ay-je pas lieu d'estre satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moy, je vous prie, que cela regarde maintenant ; et, lors qu'on attaque une piece qui a eu du succés, n'est-ce pas attaquer plûtost le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celuy qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foy, j'aurois joüé ce petit monsieur l'autheur qui se mesle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à luy.

MOLIERE.

Vous estes folle. Le beau sujet à divertir la Cour que M. Boursaut ! Je voudrois bien sçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un theatre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde ; ce luy seroit trop d'honneur que d'estre joüé devant une auguste assemblée ; il ne demanderoit pas mieux, et il m'attaque de gayeté de cœur pour se faire connoistre, de quelque façon que ce soit. C'est un

homme qui n'a rien à perdre, et les comediens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ay à faire; et cependant vous estes assez simples pour donner toutes dans ce panneau; mais enfin j'en feray ma déclaration publiquement. Je ne pretends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pieces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent aprés nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur theatre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve et d'un peu de bon-heur que j'ay, j'y consens : ils en ont besoin, et je seray bien aise de contribuer à les faire subsister, pourveu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes, et il y a des choses qui ne font rire ny les spectateurs ny celuy dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de reciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je seray ravy que cela puisse réjoüir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matieres de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comedies; c'est dequoy je prieray civilement cet honneste monsieur qui se mesle d'écrire pour eux; et voilà toute la réponse qu'ils auront de moy.

MADEMOISELLE BEJART.

Mais enfin...

MOLIERE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amusons à faire des discours, au lieu de repeter nostre comedie. Où en estions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous en estiez à l'endroit...

MOLIERE.

Mon Dieu! j'entends du bruit : c'est le Roy qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre : voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc pour le reste du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BEJART.

Par ma foy, la frayeur me prend, et je ne sçaurois aller joüer mon rôle si je ne le repete tout entier.

MOLIERE.

Comment! vous ne sçauriez aller joüer vostre rôle?

MADEMOISELLE BEJART.

Non.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ny moy le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ny moy non plus.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Ny moy.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ny moy.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ny moy.

MOLIERE.

Que pensez-vous donc faire? Vous mocquez-vous toutes de moy?

## SCENE VI

### BEJART, MOLIERE, ETC.

BEJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le Roy est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis desesperé: à l'heure que je vous parle, voicy des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut repeter leurs rôles avant que d'aller commencer; nous demandons, de grace, encore un moment; le Roy a de la bonté, et il sçait bien que la chose a esté precipitée. [*Aux actrices.*] Eh! de grace, tâchez de vous remettre; prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIERE.

Comment, m'excuser?

## SCENE VII

MOLIERE, MADEMOISELLE BEJART, Etc.

Un Necessaire.

Messieurs, commencez donc!

Moliere.

Tout à l'heure, Monsieur. Je croy que je perdray l'esprit de cette affaire-cy, et...

## SCENE VIII

MOLIERE, MADEMOISELLE BEJART, Etc.

Autre Necessaire.

Messieurs, commencez donc!

Moliere.

Dans un moment, Monsieur. [*A ses camarades.*] Et quoy donc! voulez-vous que j'aye l'affront...

## SCENE IX

MOLIERE, MADEMOISELLE BEJART, Etc.

Autre Necessaire.

Messieurs, commencez donc!

MOLIERE.

Oüy, Monsieur, nous y allons. Eh! que de gens se font de feste, et viennent dire : « Commencez donc! » à qui le Roy ne l'a pas commandé!

## SCENE X.

### MOLIERE, MADEMOISELLE BEJART, ETC.

AUTRE NECESSAIRE.

Messieurs, commencez donc!

MOLIERE

Voilà qui est fait, Monsieur. [*A ses camarades.*] Quoy donc! recevray-je la confusion...

## SCENE XI.

### BEJART, MOLIERE, ETC.

MOLIERE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

BEJART.

Non, Messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au Roy l'embaras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particuliere, il remet vôtre nouvelle comedie à une autre fois, et se contente pour aujourd'huy de la premiere que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah ! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roy nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit soûhaité, et nous allons tous le remercier des extrémes bontez qu'il nous fait paroistre.



# LE MARIAGE FORCÉ

COMEDIE

## PERSONNAGES.

SGANARELLE.
GERONIMO.
DORIMENE, jeune coquette promise à Sganarelle.
ALCANTOR, pere de Dorimene.
ALCIDAS, frere de Dorimene.
LYCASTE, amant de Dorimene.
DEUX ÉGYPTIENNES.
PANCRACE, docteur aristotelicien.
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.



LE

# MARIAGE FORCÉ

---

## SCENE PREMIERE.

### SGANARELLE, GERONIMO.

SGANARELLE.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir viste chez le seigneur Geronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorty et que je ne dois revenir de toute la journée.

GERONIMO.

Voila un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Geronimo, je vous trouve à propos, et j'allois chez vous vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaist?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ay en teste et vous prier de m'en dire vostre avis.

GERONIMO.

Tres-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler icy en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus, s'il vous plaist. Il s'agit d'une chose de consequence que l'on m'a proposée, et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GERONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisy pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais auparavant je vous conjure de ne me point flater du tout, et de me dire nettement vostre pensée.

GERONIMO.

Je le feray, puis que vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un amy qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et dans ce siecle on trouve peu d'amis sincéres.

GERONIMO.

Cela est vray.

SGANARELLE.

Promettez-moy donc, Seigneur Geronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GERONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en vostre foy.

GERONIMO.

Oüy, foy d'amy. Dites-moy seulement vostre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux sçavoir de vous si je feray bien de me marier.

GERONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy-mesme en propre personne. Quel est vostre avis là-dessus?

GERONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoy?

GERONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moy?

GERONIMO.

Oüy.

SGANARELLE.

Ma foy, je ne sçay, mais je me porte bien.

GERONIMO.

Quoy! vous ne sçavez pas, à peu prés, vostre âge?

SGANARELLE.

Non. Est-ce qu'on songe à cela?

GERONIMO.

Hé! dites-moy un peu, s'il vous plaist : combien aviez-vous d'années lors que nous fismes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foy, je n'avois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes en suite?

SGANARELLE.

Cinq ans et demy.

GERONIMO.

Combien y a-t-il que vous estes revenu icy?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-six.

GERONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit, il y a douze ans, ce me semble; cinq ans en Hollande font dix-sept; sept ans en Angleterre font vingt-quatre; huit dans nostre sejour à Rome font trente-deux,

et vingt que vous aviez lors que nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que, sur vostre propre confession, vous estes environ à vostre cinquante-deuxiéme ou cinquante-troisiéme année.

SGANARELLE.

Qui, moy? Cela ne se peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu, le calcul est juste. Et là-dessus je vous diray franchement et en amy, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est gueres vostre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien meurement avant que de la faire; mais les gens de vostre âge n'y doivent point penser du tout. Et, si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne voy rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons estre plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée, je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant esté libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaisnes.

SGANARELLE.

Et moy, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne seray point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaist et que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout vostre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ay demandée à son pere.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oüy, c'est un mariage qui se doit conclure ce soir, et j'ay donné parole.

GERONIMO.

Oh! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ay fait? Vous semble-t-il, Seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? n'ay-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais? et voit-on que j'aye besoin de carosse ou de chaise pour cheminer? N'ay-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde? ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour? et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? Hem, hem, hem! Eh! qu'en dites-vous?

GERONIMO

Vous avez raison : je m'estois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ay repugné autrefois; mais j'ay maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joye que j'auray de posseder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera et me viendra froter lors que je seray las; outre cette joye, dis-je, je considere qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant je pourray me voir revivre en d'autres moy-mesmes; que j'auray le plaisir de voir des creatures qui seront sorties de moy, de petites figures qui me ressembleront comme deux goutes d'eau, qui se joüeront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendray de la ville, et me diront de petites folies les plus agreables du monde. Tenez, il me semble déja que j'y suis et que j'en vois une demie-douzaine autour de moy.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agreable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus viste que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon? vous me le conseillez?

GERONIMO.

Assurément. Vous ne sçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vrayment, je suis ravy que vous me donniez ce conseil en veritable amy.

GERONIMO.

Hé! quelle est la personne, s'il vous plaist, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE.

Dorimene.

GERONIMO.

Cette jeune Dorimene si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oüy.

GERONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement.

GERONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas qui se mesle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Bon party! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ay-je pas raison d'avoir fait ce chois?

GERONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépeschez-vous de l'estre.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye de me dire cela. Je vous remercie de vostre conseil, et je vous invite ce soir à mes nopces.

GERONIMO.

Je n'y manqueray pas, et je veux y aller en masque afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GERONIMO.

La jeune Dorimene, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! ô le beau mariage!

SGANARELLE.

Ce mariage doit estre heureux, car il donne de la joye à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voila maintenant le plus content des hommes.

## SCENE II.

### DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE.

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queuë, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE.

Voicy ma maistresse qui vient. Ah! qu'elle est agreable! quel air! et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? Où allez-vous, belle mignonne, chere épouse future de vostre épous futur?

DORIMENE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons estre heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droict de me rien refuser, et je pourray faire avec vous tout ce qu'il me plaira sans que personne s'en scandalise. Vous allez estre à moy depuis la teste jusqu'aux piez, et je seray maistre de tout : de vos petits yeux éveillez, de vostre petit nez fripon, de vos levres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de vostre petit menton joly, de vos petits tétons rondelets, de vostre... Enfin toute vostre personne sera à ma discretion, et je seray à mesme pour vous caresser comme je voudray. N'estes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMENE.

Tout à fait aise, je vous jure, car enfin la severité de mon pere m'a tenuë jusques icy dans une sujetion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sçay combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne; et j'ay cent fois souhaité qu'il me mariast pour sortir promptement de la contrainte où j'estois avec luy, et me voir en état de faire ce que je voudray. Dieu mercy, vous estes venu heureusement pour cela, et je me prepare desormais à me donner du divertissement, et à reparer comme il faut le temps que j'ay perdu. Comme vous estes un fort galant homme, et que vous sçavez comme il faut vivre, je croy que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez

point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avouë que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me desespere. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux et les promenades, en un mot toutes les choses de plaisir, et vous devez estre ravy d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démeslé ensemble, et je ne vous contraindray point dans vos actions, comme j'espere que, de vostre costé, vous ne me contraindrez point dans les miennes : car, pour moy, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, estant mariez, comme deux personnes qui sçavent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle, et c'est assez que vous serez asseuré de ma fidelité, comme je seray persuadé de la vostre. Mais qu'avez-vous ? je vous voy tout changé de visage.

Sganarelle.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la teste.

Dorimene.

C'est un mal, aujourd'huy, qui attaque beaucoup de gens ; mais nostre mariage vous dissipera tout cela. Adieu ; il me tarde déja que je n'aye des habits raisonnables pour quitter viste ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous envoyray les marchands.

## SCENE III.

### GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

Ah! Seigneur Sganarelle, je suis ravy de vous trouver encore icy, et j'ay rencontré un orfevre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un present à vostre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour luy, et de vous dire qu'il en a un à vendre le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu, cela n'est pas pressé.

GERONIMO.

Comment! que veut dire cela? où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matiére et que l'on m'expliquast un songe que j'ay fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous sçavez que les songes sont comme des miroirs où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'estois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ay maintenant quelque petite affaire qui m'empesche de vous oüyr. Je n'entens rien du tout aux songes; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux sçavans, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous debiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes diferentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moy, je me contente de ce que je vous ay dit tantost, et demeure vostre serviteur.

SGANARELLE.

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

## SCENE IV.

### PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE.

Allez, vous estes un impertinent, mon amy, un homme bannissable de la republique des lettres.

SGANARELLE.

Ah! bon, en voicy un fort à propos.

PANCRACE.

Oüy, je te soutiendray par vives raisons que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE.

Il a pris querelle contre quelqu'un. Seigneur...

PANCRACE.

Tu veux te mesler de raisonner, et tu ne sçais pas seulement les elemens de la raison.

SGANARELLE.

La colere l'empesche de me voir. Seigneur..

PANCRACE.

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE.

*Toto cœlo, tota via aberras.*

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE.

Sçais-tu bien ce que tu as fait? Un sillogisme *in balordo.*

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE.

Je créverois plutost que d'avoüer ce que tu dis,

et je soûtiendray mon opinion jusqu'à la derniere goute de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE.

Oüy, je défendray cette proposition *pugnis et calcibus, unguibus et rostro.*

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on sçavoir ce qui vous met si fort en colere?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoy encore ?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soûtenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, efroyable, execrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE.

Ah ! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'huy, et le monde est tombé dans une corruption generale. Une licence épouvantable regne par tout, et les magistrats qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat devroient rougir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable que celuy dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoy donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui

crie vangeance au Ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la *forme d'un chapeau?*

SGANARELLE.

Comment?

PANCRACE.

Je soûtiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau,* et non pas la forme. D'autant qu'il y a cette diference entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animez, et la figure, la disposition exterieure des corps qui sont inanimez; et, puis que le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. Oüy, ignorant que vous estes, c'est comme il faut parler, et ce sont les termes exprés d'Aristote, dans le chapitre de la *Qualité.*

SGANARELLE.

Je pensois que tout fust perdu. Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colere que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix; j'ay quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu. Je..

PANCRACE.

Me vouloir soûtenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vray. Je...

PANCRACE.

En termes exprés!

SGANARELLE.

Vous avez raison. Oüy, vous estes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sçait lire et écrire. Voila qui est fait; je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarasse. J'ay dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite : elle me plaist beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son pere me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous sçavez, la disgrace dont on ne plaint personne, et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire vostre sentiment. Eh! quel est vostre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plutost que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura,* et que je ne suis qu'une beste.

SGANARELLE.

[*A part.*] [*Haut.*]

La peste soit de l'homme! Eh! Monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, françois.

PANCRACE.

Ah! françois?

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté : car cette oreille-cy est destinée pour les langues scientifiques et étrangeres, et l'autre est pour la maternelle.

SGANARELLE, [*à part*].

Il faut bien des ceremonies avec ces sortes de gens-cy!

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Sur une difficulté de philosophie, sans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-estre sçavoir si la substance et l'accident sont termes sinonimes ou équivoques à l'égard de l'estre?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois operations de l'esprit ou la troisiéme seulement?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix cathegories, ou s'il n'y en a qu'une?

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du sillogisme?

SGANARELLE.

Nenny. Je..

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE.

Eh! non. Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son estre réel ou par son estre intentionel?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables! non.

PANCRACE.

Expliquez donc vostre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi, mais il faut m'écouter.

SGANARELLE, *en mesme temps que le docteur.*

L'affaire que j'ay à vous dire, c'est que j'ay envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ay demandée à son pere; mais, comme j'apréhende...

PANCRACE, *en mesme temps que Sganarelle.*

La parole a esté donnée à l'homme pour expliquer sa pensée, et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de mesme nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées; mais ces portraits diferent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distinguez par tout de leurs originaux, et que la parole enferme en soy son original, puis qu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur : d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moy donc vostre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE.

(*Il repousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empescher de sortir.*)

Au diable les sçavans qui ne veulent point écouter les gens! On me l'avoit bien dit que son maistre Aristote n'estoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre : il est plus posé et plus raisonnable. Hola!

# SCENE V.

## MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moy, Seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de vostre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu icy pour cela. Ah! voila qui va bien : il écoute le monde, celuy-cy.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaist, cette façon de parler. Nostre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toûjours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : « Je suis venu », mais : « Il me semble que je suis venu ».

SGANARELLE.

Il me semble!

MARPHURIUS.

Oüy.

SGANARELLE.

Parbleu! il faut bien qu'il me le semble, puis que cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une consequence, et il peut vous sembler sans que la chose soit veritable.

SGANARELLE.

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoy! je ne suis pas icy, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'aparoist que vous estes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Eh! que diable, vous vous moquez! Me voila et vous voila bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilitez, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ay envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sçay rien.

SGANARELLE.

Je vous le dy.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Feray-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE.

Ah! ah! voicy une autre musique. Je vous demande si je feray bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Feray-je mal?

MARPHURIUS.

Par avanture.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moy comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ay une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut estre.

SGANARELLE.

Le pere me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'estre cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous si vous estiez en ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sçay.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage!

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux resveur.

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE.

La peste du bourreau! Je te feray changer de notte, chien de philosophe enragé.

[*Il le frappe.*]

MARPHURIUS.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Te voila payé de ton galimathias, et me voila coutent.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! m'outrager de la sorte! avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moy!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaist, cette maniere de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne de-

vez pas dire que je vous ay battu, mais qu'il vous semble que je vous ay battu.

MARPHURIUS.

Ah! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ay receus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ay les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toy qui m'as traité ainsy.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'auray un decret contre toy.

SGANARELLE.

Je n'en sçay rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moy faire.

SGANARELLE.

Comment! on ne sçauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là! et l'on est aussi sçavant à la fin qu'au commencement! Que dois-je faire, dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis.

Ah! voicy des Egyptiennes. Il faut que je me fasse dire par elles ma bonne avanture.

## SCENE VI.

DEUX EGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Egyptiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant et dansant.)

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIERE EGYPTIENNE.

Oüy, mon bon Monsieur, nous voicy deux qui te la dirons.

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans; et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voila toutes deux, avec ce que vous demandez.

PREMIERE EGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Oüy, bonne physionomie, physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIERE EGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIERE EGYPTIENNE.

Oüy, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIERE EGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toy.

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIERE EGYPTIENNE.

Tu seras consideré par elle, mon bon Monsieur, tu seras consideré par elle.

SGANARELLE.

Voila qui est bien; mais, dites-moy un peu, suis-je menacé d'estre cocu?

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oüy.

PREMIERE EGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oüy, si je suis menacé d'estre cocu?

[LES DEUX EGYPTIENNES, *chantant et dansant.*]
La, la, la, la...

SGANARELLE.

Que diable! ce n'est pas là me répondre. Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je seray cocu?

DEUXIÉME EGYPTIENNE.

Cocu, vous?

SGANARELLE.

Oüy, si je seray cocu?

PREMIERE EGYPTIENNE.

Vous, cocu?

SGANARELLE.

Oüy, si je le seray ou non?

[LES DEUX EGYPTIENNES, *chantant et dansant.*
La, la, la, la!...

[*Elles s'en vont.*]

SGANARELLE.

Peste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sçache la destinée de mon mariage, et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foy, je croy que je n'ay que faire d'aller au magicien, et voicy qui me montre tout ce que je puis demander.

# SCENE VII.

## DORIMENE, LYCASTE, SGANARELLE.

LYCASTE.

Quoy! belle Dorimene, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos nopces se feront dés ce soir?

DORIMENE.

Dés ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous estes, oublier de la sorte l'amour que j'ay pour vous et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMENE.

Moy? point du tout. Je vous considere toûjours de mesme, et ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ay point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous sçavez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que

ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ay embrassé cette occasion-cy de me mettre à mon aise, et je l'ay fait sur l'esperance de me voir bientost délivrée du barbon que je prens. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis, et je n'auray pas longuement à demander pour moy au Ciel l'heureux état de veuve. [*Apercevant Sganarelle.*] Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sçauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là Monsieur...?

DORIMENE.

Oüy, c'est Monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, Monsieur, que je vous félicite de vostre mariage, et vous presente en mesme temps mes tres-humbles services. Je vous assure que vous épousez là une tres-honneste personne. Et vous, Mademoiselle, je me réjoüis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et Monsieur a toute la mine d'estre un fort bon mary. Oüy, Monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissemens.

DORIMENE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SGANARELLE.

Me voila tout à fait dégoûté de mon mariage,

et je croy que je ne feray pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encor perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Hola!

## SCENE VIII.

### ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, vostre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moy.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ay autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens icy pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ay donné ordre à toutes les choses necessaires pour cette feste.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'ameine.

ALCANTOR.

Enfin vous allez estre satisfait, et rien ne peut retarder vostre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu, c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ay un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cerémonie : entrez viste, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oüy.

ALCANTOR.

Et quoy?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ay demandé vostre fille en mariage, il est vray, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considere que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moy. Ma fille vous trouve bien comme vous estes, et je suis seur qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point : j'ay par fois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entierement à vous.

SGANARELLE.

J'ay quelques infirmitez sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honneste femme ne se dégoûte jamais de son mary.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu, je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ay promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE.

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous, j'ay une estime et une amitié pour

vous toute particuliere, et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites ; mais je vous declare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy.

ALCANTOR.

Et la raison.

SGANARELLE.

La raison, c'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon pere et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez, les volontez sont libres, et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous estes engagé avec moy pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puis que vous voulez retirer vostre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire, et vous aurez bientost de mes nouvelles.

SGANARELLE.

Encor est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foy, quand j'y songe, j'ay fait fort sagement de me tirer de cette affaire, et j'allois faire un pas dont je me serois peut-estre long-temps repenty. Mais voicy le fils qui me vient rendre réponse.

# SCENE IX.

## ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant toûjours d'un ton doucereux.*

Monsieur, je suis vôtre serviteur tres-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.

Mon pere m'a dit, Monsieur, que vous vous estiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oüy, Monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure, et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Luy presentant deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oüy, s'il vous plaist

SGANARELLE.

A quoy bon?

vous toute particuliere, et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites ; mais je vous declare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oüy, moy.

ALCANTOR.

Et la raison.

SGANARELLE.

La raison, c'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon pere et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez, les volontez sont libres, et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous estes engagé avec moy pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela ; mais, puis que vous voulez retirer vostre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire, et vous aurez bientost de mes nouvelles.

SGANARELLE.

Encor est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foy, quand j'y songe, j'ay fait fort sagement de me tirer de cette affaire, et j'allois faire un pas dont je me serois peut-estre long-temps repenty. Mais voicy le fils qui me vient rendre réponse.

## SCENE IX.

### ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant toûjours d'un ton doucereux.*

Monsieur, je suis vôtre serviteur tres-humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS.

Mon pere m'a dit, Monsieur, que vous vous estiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oüy, Monsieur, c'est avec regret ; mais...

ALCIDAS.

Oh ! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure, et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Luy presentant deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées ?

ALCIDAS.

Oüy, s'il vous plaist

SGANARELLE.

A quoy bon ?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur aprés la parole donnée, je croy que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient du bruit et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voila un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis vostre valet : je n'ay point de gorge à me couper. La vilaine façon de parler que voila!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaist.

SGANARELLE.

Eh! Monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépeschons viste, Monsieur. J'ay une petite affaire qui m'attend

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dy-je.

ALCIDAS

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenny, ma foy.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS, [*aprés lui avoir donné des coups de bâton*].

Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de baston : tout cela est dans les formes, et vous estes trop honneste homme pour ne pas approuver mon procedé.

SGANARELLE.

Quel diable d'homme est-ce cy?

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, faites les choses galamment et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encor!

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ny l'un ny l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec vostre permission donc...

[*Il le frappe.*]

SGANARELLE.

Ah! ah! ah! ah!

ALCIDAS.

Monsieur, j'ay tous les regrets du monde d'estre obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesseray point, s'il vous plaist, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouser ma sœur.

SGANARELLE.

Hé bien! j'épouseray, j'épouseray...

ALCIDAS.

Ah! Monsieur, je suis ravy que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement, car enfin vous estes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure, et j'aurois esté au desespoir que vous m'eussiez contraint à vous mal-traiter. Je vais appeler mon pere pour luy dire que tout est d'accord.

# SCENE X.

## ALCANTOR, [DORIMENE], ALCIDAS, SGANARELLE

ALCIDAS.

Mon pere, voila Monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, et vous pouvez luy donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voila sa main; vous n'avez qu'à donner la vostre. Loüé soit le Ciel! m'en voila déchargé, et c'est vous desormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjoüir, et celebrer cet heureux mariage.



# LE MARIAGE FORCÉ

## BALLET DU ROY

*Dansé par Sa Majesté le 29^e jour de janvier 1664.*

## LES ACTEURS DE LA COMEDIE

| | |
|---|---|
| SGANARELLE. . . . . . . . . . | Molier. |
| GERONIMO. . . . . . . . . . | La Thoriliere. |
| DORIMENE. . . . . . . . . | M^lle du Parc. |
| ALCANTOR. . . . . . . . . . . | Bejart. |
| LYCANTE. . . . . . . . . | La Grange. |
| PREMIERE BOËSMIENNE. . . . . . . | M^lle Bejart. |
| SECONDE BOËSMIENNE . . . . . . . | M^lle de Brie. |
| PREMIER DOCTEUR. . . . . . . . . | Brecourt. |
| SECOND DOCTEUR. . . . . . . . . | Du Croisy. |



LE

# MARIAGE FORCÉ

## ARGUMENT

COMME *il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicules, il n'est pas merveilleux que ce soit toûjours la matiere de la pluspart des comedies, aussi bien que des ballets, qui sont des comedies müettes; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comedie-mascarade.*

# ACTE PREMIER

## SCENE PREMIERE.

Sganarelle demande conseil au seigneur Geronimo s'il se doit marier ou non. Cet amy luy dit franchement que le mariage n'est gueres le fait d'un homme de cinquante ans; mais Sganarelle luy respond qu'il est resolu au mariage, et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil aprés une resolution prise, luy conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

## SCENE II.

La maistresse de Sganarelle arrive, qui luy dit qu'elle est ravie de se marier avec luy pour pouvoir sortir promptement de la sujettion de son pere et avoir desormais toutes ses coudées franches ; et là dessus elle luy conte la maniere dont elle pretend vivre avec luy, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul assez estonné ; il se plaint, aprés ce discours, d'une pesanteur de teste espouvantable, et, se mettant en un coin du theatre pour dormir, il voit en songe une femme representée par Mlle Hylaire, qui chante ce recit :

### Recit de la Beauté.

*Si l'Amour vous soûmet à ses loix inhumaines,*
*Choisissez, en aymant, un objet plein d'appas ;*
*Portez, au moins, de belles chaisnes,*
*Et, puis qu'il faut mourir, mourez d'un beau trespas.*

*Si l'objet de vos feux ne merite vos peines,*
*Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :*
*Portez, au moins, etc.*

## PREMIERE ENTRÉE.

### LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES SOUPÇONS.

La Jalousie : le sieur Dolivet.
Les Chagrins : les sieurs S. André et Desbrosses.
Les Soupçons : les sieurs de Lorge et le Chantre.

## DEUXIESME ENTRÉE.

### QUATRE PLAISANS OU GOGUENARS.

Le Comte d'Armagnac, Messieurs d'Heureux, Beauchamp et des Airs le jeune.

# ACTE II

## SCENE PREMIERE.

Le sieur Geronimo esveille Sganarelle, qui luy veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il luy respond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux sçavans, qui sont connus de luy, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

## SCENE II.

Il trouve le premier, qui l'estourdit de son caquet et ne le laisse point parler, ce qui l'oblige à le maltraitter.

## SCENE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne luy respond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne decident rien : il le chasse avec colere, et là dessus arrivent deux Egyptiens et quatre Egyptiennes.

## TROISIESME ENTRÉE.

### DEUX EGYPTIENS ET QUATRE EGYPTIENNES.

Deux Egyptiens : le ROY, le Marquis de Villeroy.
Egyptiennes : le Marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet et la Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne avanture, et, rencontrant deux Boësmiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage. Pour responce, ils se mettent à danser en se mocquant de luy, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RECIT D'UN MAGICIEN,

Chanté par Monsieur Destival.

*Hola!*
*Qui va là?*
*Dis-moy viste quel soucy*
*Te peut amener icy.*

Mariage.

*Ce sont de grands mysteres*
*Que ces sortes d'affaires.*

Destinée.

*Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,*
*Faire venir quatre demons.*

Ces gens-là.

*Non, non, n'ayez aucune peur,*
*Je leur osteray la laideur.*

N'effrayez pas.

*Des puissances invincibles*
*Rendent depuis long-temps tous les demons müets;*
*Mais, par signes intelligibles,*
*Ils respondront à tes souhaits.*

## QUATRIESME ENTRÉE.

UN MAGICIEN QUI FAIT SORTIR QUATRE DEMONS.

LE MAGICIEN : Monsieur Beauchamp.
QUATRE DEMONS : Messieurs d'Heureux, de Lorge, des Airs l'aisné et le Mercier.

Sganarelle les interroge, ils respondent par signes, et sortent en luy faisant les cornes.

---

# ACTE III

## SCENE PREMIERE.

Sganarelle, effrayé de ce presage, veut s'aller dégager au pere, qui, ayant oüy la proposition, luy respond qu'il n'a rien à luy dire, et qu'il luy va tout à l'heure envoyer sa responce.

## SCENE II.

Cette responce est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle et luy fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il luy donne quelques coups de baston le plus civilement du monde, et ces coups de baston le portent à demeurer d'accord d'espouser la fille.

## SCENE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

## CINQUIESME ENTRÉE.

Un maistre à danser représenté par Monsieur Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

## SCENE IV.

Le seigneur Geronimo vient se resjoüir avec son amy, et luy dit que les jeunes gens de la ville ont preparé une mascarade pour honnorer ses nopces.

### CONCERT ESPAGNOL

Chanté par la signora Anna Bergerotti, Bordigoni, Chiarini, Jon. Agustin, Taillavaca, Angelo Michaël.

*Ciego me tienes, Belisa,*
*Mas bien tus rigores veo* ;

*Porque es tu desden tan claro,*
*Que pueden verle los ciegos.*

*Aunque mi amor es tan grande,*
*Como mi dolor no es ménos,*
*Si calla el uno dormido,*
*Sé que ja es el otro despierto.*

*Favores tuios, Belisa,*
*Tuvieralos yo secretos;*
*Mas ya de dolores mios*
*No puedo hacer lo que quiero.*

## SIXIESME ENTRÉE.

### DEUX ESPAGNOLS ET DEUX ESPAGNOLLES.

Messieurs du Pille et Tartas, Espagnols.
Messieurs de la Lanne et de S. André, Espagnolles.

## SEPTIESME ENTRÉE.

### UN CHARIVARY CROTESQUE.

Monsieur Lully, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, Descouteaux, et les trois Opterres frères.

## HUITIESME ET DERNIERE ENTRÉE.

### QUATRE GALLANDS CAJEOLLANS LA FEMME DE SGANARELLE.

Monsieur le Duc, Monsieur le Duc de S. Aignan, Messieurs Beauchamp et Raynal.



# LES PLAISIRS

DE

# L'ISLE ENCHANTÉE

## COURSE DE BAGUE

Collation ornée de machines, comedie de Moliere de *la Princesse d'Elide,* meslée de danse et de musique, ballet du palais d'Alcine, feu d'artifice, et autres festes galantes et magnifiques faites par le Roy à Versailles, le 7. May 1664, et continuées plusieurs autres jours.



# LES PLAISIRS

DE

# L'ISLE ENCHANTÉE

---

*Le Roy, voulant donner aux Reynes et à toute sa Cour le plaisir de quelques festes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles, à quatre lieuës de Paris. C'est un chasteau qu'on peut nommer un palais enchanté, tant les adjustemens de l'art ont bien secondé les soins que la nature a pris pour le rendre parfait : il charme en toutes manieres, tout y rit dehors et dedans, l'or et le marbre y disputent de beauté et d'esclat, et, quoy qu'il n'ayt pas cette grande estenduë qui se remarque en quelques autres palais de Sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entenduës et si achevées, que rien ne le peut esgaler. Sa symetrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, et le nombre infiny de ses fleurs comme de*

*ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singuliére ; la diversité des bestes contenuës dans les deux parcs et dans la mesnagerie, où plusieurs courts en estoilles sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bastimens, joignent le plaisir avec la magnificence et en font une maison accomplie.*





# PREMIERE JOURNÉE

DES

# PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

---

Ce fut en ce beau lieu, où toute la Cour se rendit le cinquiesme de may, que le Roy traitta plus de six cent personnes jusques au quatorziesme, outre une infinité de gens necessaires à la danse et à la comedie, et d'artisans de toutes sortes venus de Paris, si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel mesme sembla favoriser les desseins de Sa Majesté, puis qu'en une saison presque toûjours pluvieuse on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté qu'afin de faire voir que la prevoyance et la puissance du Roy estoient à l'espreuve des plus grandes incommoditez : de hautes toilles, des bastimens de bois, faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, resisterent à ce vent, qui par tout ailleurs eust rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

M. de Vigarini, gentilhomme modenois, fort sçavant en toutes ces choses, inventa et proposa celles-cy; et le Roy commanda au duc de S. Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avoit déja donné plusieurs sujets de ballets fort agreables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et

avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien reussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au tiltre des *Plaisirs de l'Isle Enchantée*, puis que, selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoy qu'empruntée, et du sçavoir de cette magicienne, et en furent délivrez, aprés beaucoup de temps consommé dans les delices, par la bague qui destruisoit les enchantemens : c estoit celle d'Angelique, que Melisse, sous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élevation, et de vingt-deux en quarré d'ouverture, de plusieurs festons enrichis d'or, et de diverses peintures avec les armes de Sa Majesté.

Toute la Cour s'y estant placée le septiesme, il entra dans la place, sur les six heures du soir, un heraut d'armes, representé par M. des Bardins, vestu d'un habit à l'antique couleur de feu en broderie d'argent et fort bien monté.

Il estoit suivy de trois pages; celuy du Roy, M. d'Artagnan, marchoit à la teste des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant sa lance et son escu, dans lequel brilloit un soleil de pierreries avec ces mots :

*Nec cesso nec erro,*

faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son Estat, et à la maniere avec laquelle il agit, ce qui estoit encore representé par ces quatre vers du President de Perigny, autheur de la mesme devise :

*Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux*
*Ont tant d'estonnement pour un objet si rare,*
*Qui, dans son cours penible autant que glorieux,*
*Jamais ne se repose et jamais ne s'égare.*

Les deux autres pages estoient aux ducs de S. Aignan et de Noailles, le premier mareschal de camp et l'autre juge des courses.

Celuy du duc de S. Aignan portoit l'escu de sa devise, et estoit habillé de sa livrée de toille d'argent enrichie d'or, avec les plumes incarnates et noires et les rubans de mesme; sa devise estoit un thymbre d'horloge avec ces mots :

*De mis golpes mi ruido.*

Le page du duc de Noailles estoit vestu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable; la devise qu'il portoit dans son escu estoit un aigle avec ces mots :

*Fidelis et audax.*

Quatre trompettes et deux tymbaliers marchoient aprés ces pages, habillez de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la mesme livrée, et les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort esclatans aux banderolles des trompettes et aux couvertures des tymballes.

Le duc de S. Aignan, mareschal de camp, marchoit aprés eux, armé à la grecque d'une cuirasse de toille d'argent couverte de petites escailles d'or, aussi bien que son bas de saye; et son casque estoit orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches meslées d'incarnat et de noir; il montoit un cheval blanc bardé de mesme, et representoit Guidon le Sauvage.

Pour le DUC DE SAINT-AIGNAN, representant GUIDON LE SAUVAGE.

## MADRIGAL.

*Les combats que j'ay faits en l'isle Dangereuse,*
*Quand de tant de guerriers je demeuray vainqueur,*
*Suivis d'une épreuve amoureuse,*
*Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.*
*La vigueur qui fait mon estime,*
*Soit qu'elle embrasse un party legitime,*
*Ou qu'elle vienne à s'eschapper,*

*Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,*
*Qu'on n'en void point en toute guerre*
*Ny plus souvent ny mieux frapper.*

Pour le Mesme.

*Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles,*
*C'est avoir sur les bras deux étranges querelles :*
*Qui sort à son honneur de ce double combat*
*Doit estre, ce me semble, un terrible soldat.*

Huit trompettes et deux tymbaliers, vestus comme les premiers, marchoient aprés le mareschal de camp.

LE ROY, representant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu esclattoit d'or, d'argent et de pierreries : Sa Majesté estoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent couverte d'une riche broderie d'or et de diamans. Son port et toute son action estoient dignes de son rang ; son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable, et jamais un air plus libre ny plus guerrier n'a mis un mortel au dessus des autres hommes.

## SONNET.

Pour le ROY, representant Roger.

*Quelle taille, quel port a ce fier conquérant !*
*Sa personne éblouït quiconque l'examine,*
*Et, quoy que par son poste il soit déja si grand,*
*Quelque chose de plus éclate dans sa mine.*

*Son front de ses destins est l'auguste garant.*
*Par delà ses ayeux sa vertu l'achemine ;*
*Il fait qu'on les oublie, et, de l'air qu'il s'y prend,*
*Bien loin derriere luy laisse son origine.*

*De ce cœur genereux c'est l'ordinaire employ*
*D'agir plus volontiers pour autruy que pour soy :*
*Là principalement sa force est occupée ;*

*Il efface l'éclat des héros anciens,*
*N'a que l'honneur en veuë, et ne tire l'épée*
*Que pour des interests qui ne sont pas les siens.*

Le duc de Noailles, juge du camp sous le nom d'Oger le Danois, marchoit aprés le Roy, portant la couleur de feu et le noir sous une riche broderie d'argent, et ses plumes aussi bien que tout le reste de son esquipage estoient de cette mesme livrée.

Le DUC DE NOAILLES, OGER LE DANOIS, juge du camp.

*Ce paladin s'applique à cette seule affaire*
*De servir dignement le plus puissant des rois ;*
*Comme pour bien juger il faut sçavoir bien faire,*
*Je doute que personne appelle de sa voix.*

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchoient ensemble aprés luy. Le premier, portant le nom d'Aquilant le Noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or et de geaix ; ses plumes, son cheval et sa lance assortissoient à sa livrée ; et l'autre, representant Griffon le Blanc, portoit sur un habit de toille d'argent plusieurs rubis. et montoit un cheval blanc bardé de la mesme couleur.

Le DUC DE GUISE, AQUILANT LE NOIR.

*La nuit a ses beautez de mesme que le jour.*
*Le noir est ma couleur, je l'ay toûjours aymée ;*
*Et, si l'obscurité convient à mon amour,*
*Elle ne s'estend pas jusqu'à ma renommée.*

Le COMTE D'ARMAGNAC, GRIFFON LE BLANC.

*Voyez quelle candeur en moy le Ciel a mis ;*
*Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée,*

*Et, quand il sera temps d'aller aux ennemis,*
*C'est où je me feray tout blanc de mon épée.*

Les ducs de Foix et de Coaslin, qui paroissoient en suite, estoient vestus l'un d'incarnat avec or et argent, et l'autre de vert, blanc et argent, toute leur livrée et leurs chevaux estant dignes du reste de leur équipage.

Pour le DUC DE FOIX, RENAUD.

*Il porte un nom celebre, il est jeune, il est sage;*
*A vous dire le vray, c'est pour aller bien haut,*
*Et c'est un grand bonheur que d'avoir à son âge*
*La chaleur necessaire et le flegme qu'il faut.*

Le DUC DE COASLIN, DUDON.

*Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager;*
*J'auray vaincu sept rois, et par mon grand courage*
*Les verray tous soûmis au pouvoir de ROGER,*
*Que je ne seray pas content de mon ouvrage.*

Aprés eux marchoient le comte du Lude et le prince de Marsillac, le premier vestu d'incarnat et blanc, et l'autre de jaune, blanc et noir, enrichis de broderie d'argent, leur livrée de mesme, et fort bien montez.

Le COMTE DU LUDE, ASTOLPHE.

*De tous les paladins qui sont dans l'univers,*
*Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée,*
*Entreprenant toûjours mille projets divers,*
*Et toûjours enchanté par quelque jeune* FÉE.

Le PRINCE DE MARSILLAC, BRANDIMART.

*Mes vœux seront contens, mes souhaits accomplis,*
*Et ma bonne fortune à son comble arrivée,*
*Quand vous sçaurez mon zele, aymable* FLEUR DE LIS,
*Au milieu de mon cœur profondément gravée.*

Les marquis de Villequier et de Soyecourt marchoient en suite : l'un portoit le bleu et argent, et l'autre le bleu, blanc et noir avec or et argent; leurs plumes et les harnois de leurs chevaux estoient de la mesme couleur et d'une pareille richesse.

Le MARQUIS DE VILLEQUIER, Richardet.

*Personne comme moy n'est sorty galamment*
*D'une intrigue où sans doute il falloit quelque adresse;*
*Personne, à mon avis, plus agreablement*
*N'est demeuré fidelle en trompant sa maistresse.*

Le MARQUIS DE SOYECOURT, Olivier.

*Voicy l'honneur du siecle, auprés de qui nous sommes,*
*Et mesme les geants, de mediocres hommes,*
*Et ce franc chevalier, a tout venant tout prest,*
*Toûjours pour quelque jouste a la lance en arrest.*

Les marquis d'Humieres et de la Valliere les suivoient, le premier portant la couleur de chair et argent, et l'autre le gris de lin, blanc et argent, toute leur livrée estant la plus riche et la mieux assortie du monde.

Le MARQUIS D'HUMIERES, Ariodant.

*Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fiévre;*
*Ailleurs, sans vanité, je ne tremblay jamais,*
*Et ce charmant objet, l'adorable GENÊVRE,*
*Est l'unique vainqueur à qui je me soûmets.*

Le MARQUIS DE LA VALLIERE, Zerbin.

*Quelques beaux sentimens que la gloire nous donne,*
*Quand on est amoureux au souverain degré,*
*Mourir entre les bras d'une belle personne*
*Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.*

Monsieur le Duc marchoit seul, portant pour sa livrée la

couleur de feu, blanc et argent ; un grand nombre de diamans estoient attachez sur la magnifique broderie dont sa cuirasse et son bas de saye estoient couverts, son casque et le harnois de son cheval en estant aussi enrichis.

Monsieur le DUC, Roland.

*Roland fera bien loin son grand nom retentir,*
*La gloire deviendra sa fidelle compagne ;*
*Il est sorty d'un sang qui brusle de sortir*
*Quand il est question de se mettre en campagne ;*
*Et, pour ne vous en point mentir,*
*C'est le pur sang de Charlemagne.*

Un char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long et de quinze de large, paroissoit en suite, esclatant d'or et de diverses couleurs : il representoit celuy d'Apollon, en l'honneur duquel se celebroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'estoient proposez d'imiter en leurs courses et en leur équipage : cette divinité, brillante de lumieres, estoit assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre aages ou siecles distinguez par de riches habits et par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siecle d'or, orné de ce precieux metail, estoit encore paré de diverses fleurs qui faisoient un des principaux ornemens de cet heureux aage.

Ceux d'argent et d'airain avoient aussi leurs remarques particulieres.

Et celuy de fer estoit representé par un guerrier d'un regard terrible portant d'une main l'espée et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paroient les costez de ce char magnifique : les monstres celestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y estoient aussi relevez d'une agreable sculpture ; le Temps, representé par le sieur Millet, avec sa faux, ses aisles, et cette vieillesse decrepite dont on le peint toûjours accablé, en estoit le conducteur ; quatre chevaux d'une

taille et d'une beauté peu communes, couverts de grandes housses semées de soleils d'or et attelez de front, tiroient cette machine.

Les douze Heures du jour et les douze Signes du zodiaque, habillez fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux costez de ce char.

Tous les pages des chevaliers le suivoient deux à deux (aprés celuy de Monsieur le Duc), fort proprement vestus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maistres et les escus de leurs devises.

Le duc de Guise, representant Aquilant le Noir, ayant pour devise un lyon qui dort, avec ces mots :

*Et quiescente pavescunt.*

Le comte d'Armagnac, representant Griffon le Blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots :

*Ex candore decus.*

Le duc de Foix, representant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots :

*Longe levis aura feret.*

Le duc de Coaslin, representant Dudon, ayant pour devise un soleil et l'heliotrope ou tournesol, avec ces mots :

*Splendor ab obsequio.*

Le comte du Lude, representant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots :

*Non fia mai sciolto.*

Le prince de Marsillac, representant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief dont on voit tous les ressorts, avec ces mots :

*Chieto fuor, commoto dentro.*

Le marquis de Villequier, representant Richardet, ayant

pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots :

*Uni militat astro.*

Le marquis de Soyecourt, representant Olivier, ayant pour devise la massuë d'Hercule, avec ces mots :

*Vix æquat fama labores.*

Le marquis d'Humieres, representant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots :

*No quiero menos.*

Le marquis de la Valliere, representant Zerbin, ayant pour devise un phœnix sur un bucher allumé par le soleil, avec ces mots :

*Hoc juvat uri.*

Monsieur le Duc, representant Roland, ayant pour devise un dard entortillé de lauriers, avec ces mots :

*Certo ferit.*

Vingt pasteurs, chargez des diverses pieces de la barriere qui devoit estre dressée pour la course de bague, formoient la derniere troupe qui entra dans la lice : ils portoient des vestes couleur de feu enrichies d'argent et des coiffures de mesme.

Aussi-tost que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour, et, aprés avoir salüé les Reynes, elles se separerent, et prirent chacune leur poste : les pages de la teste, les trompettes et les tymbaliers se croisans, s'allerent poster sur les aisles; le Roy, s'advançant au milieu, prit sa place vis à vis du haut dais; Monsieur le Duc proche de Sa Majesté; les ducs de S. Aignan et de Noailles à droite et à gauche; les dix chevaliers en haye aux deux costez du char; leurs pages au mesme ordre derriere eux; les Signes et les Heures comme ils estoient entrez.

Lors qu'on eut fait alte en cet estat, un profond silence,

causé tout ensemble par l'attention et par le respect, donna le moyen à M^lle de Brie, qui representoit le Siecle d'airain, de commencer ces vers à la loüange de la Reyne, addressez à Apollon.

LE SIECLE D'AIRAIN, *à Apollon.*

Brillant pere du jour, toy de qui la puissance
Par ses divers aspects nous donna la naissance,
Toy l'espoir de la terre et l'ornement des cieux,
Toy le plus necessaire et le plus beau des dieux,
Toy dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir et sentir en tous lieux par soy-mesme,
Dis-nous par quel destin ou par quel nouveau choix
Tu celebres tes jeux aux rivages françois.

APOLLON.

Si ces lieux fortunez ont tout ce qu'eut la Grece
De gloire, de valeur, de merite et d'adresse,
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transferez
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrez.
J'ay toûjours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux rayons la benigne influence;
Mais le charmant objet qu'Hymen y fait regner
Pour elle maintenant me fait tout desdaigner.
Depuis un si long temps que pour le bien du monde
Je fais l'immense tour de la terre et de l'onde,
Jamais je n'ay rien veu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si genereux,
Jamais tant de lumiere avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les demi-dieux dont elle prit naissance,

Cedant à son merite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeurs et la France et l'Espagne,
Les droicts de Charles-Quint, les droicts de Charlemagne,
En elle avec leur sang heureusement transmis,
Rendront tout l'univers à son throsne soûmis;
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'esleve plus haut, qui luy plaist davantage,
Un nom qui tient en soy les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'épouse de Louis.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller avec tant d'injustice
Dans le siecle de fer un astre si propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des dieux!
Loin de s'enorgueillir d'un don si precieux,
Ce siecle, qui du Ciel a merité la haine,
En devroit augurer sa ruïne prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner
Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.
Si tost qu'elle paroist dans cette heureuse terre,
Voy comme elle en banit les fureurs de la guerre,
Comment, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bon-heur des humains,
Par quels secrets ressors un heros se prepare
A chasser les horreurs d'un siecle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs
Qui peuvent contenter les innocens desirs.

LE SIECLE DE FER.

Je sçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs desseins sont connus, leur trame est descouverte;
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abatu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'enfer, unis pour ta deffense,
Ne feroient qu'une foible et vaine resistance :
L'univers, opprimé de ton joug rigoureux,
Va gouster par ta fuite un destin plus heureux ;
Il est temps de ceder à la loy souveraine
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reyne ;
Il est temps de ceder aux travaux glorieux
D'un Roy favorisé de la terre et des cieux.
Mais icy trop long-temps ce different m'arreste ;
A de plus doux combats cette lice s'apreste ;
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces recits achevez, la course de bague commença, en laquelle, aprés que le Roy eut fait admirer l'addresse et la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et plusieurs belles courses de tous ces chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt et de la Valliere demeurerent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une espée d'or enrichie de diamans, avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reyne Mere, et dont elle l'honnora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eu à les commencer ; et, un nombre infiny de lumieres ayant esclairé tout ce beau lieu, l'on vid entrer dans la mesme place :

Trente-quatre concertans fort bien vestus, qui devoient preceder les Saisons, et faisoient le plus agreable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets delicieux qu'elles devoient porter pour servir devant Leurs Majestez la magnifique collation qui estoit preparée, les douze Signes du zodiaque et les quatre Saisons danserent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore veuë.

Le Printemps parut en suite sur un cheval d'Espagne, representé par M[lle] du Parc, qui, avec le sexe et les avantages d'une femme, faisoit voir l'addresse d'un homme : son habit estoit vert, en broderie d'argent et de fleurs au naturel.

L'Esté le suivoit, representé par le sieur du Parc, sur un elephant couvert d'une riche housse.

L'Automne, aussi advantageusement vestu, representé par le sieur de la Thorilliere, venoit aprés, monté sur un chameau.

L'Hyver suivoit, sur un ours, representé par le sieur Bejar.

Leur suite estoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs testes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers, couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert et d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines si remplies de confitures et d'autres choses delicieuses de la saison qu'ils estoient courbez sous cet agreable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vestus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate qu'on remarque au soleil levant, et suivoient l'Esté.

Douze, vestus en vandangeurs, estoient couverts de feuilles de vigne et de grappes de raisins, et portoient, dans des paniers feuille-morte remplis de petits bassins de cette mesme couleur, divers autres fruits et confitures à la suite de l'Automne.

Les douze derniers estoient des vieillards gelez, dont les fourrures et la desmarche marquoient la froideur et la foiblesse, portant, dans des bassins couverts d'une glace et d'une neige si bien contre-faites qu'on les eut pris pour la chose mesme, ce qu'ils devoient contribüer à la collation, et suivoient l'Hyver.

Quatorze concertans de Pan et de Diane precedoient ces deux divinitez, avec une agreable harmonie de flutes et de musettes.

Elles venoient en suite sur une machine fort ingenieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui estoit plus surprenant, c'est qu'on

la voyoit portée en l'air sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir se peust descouvrir à la veuë.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la mesnagerie de Pan et de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du Roy, fort richement vestus, qui devoient servir les dames à table, faisoient les derniers de cette troupe, laquelle estant rangée, Pan, Diane et les Saisons se presentant devant la Reyne, le Printemps luy addressa le premier ces vers :

### Le Printemps.

### *A LA REYNE.*

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
Pour payer mon tribut j'ay fait choix de ces lys,
Que de vos premiers ans vous avez tant cheris :
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers, charmé, les respecte et les craint,
Mais leur regne est plus doux et plus puissant encore
Quand ils brillent sur vostre teint.

L'Esté.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette feste un leger ornement ;
Mais, avant que ma saison passe,
Je feray faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Trace,
Une ample moisson de lauriers.

L'Automne.

Le Printemps, orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui luy tomberent en partage,
Pretend de cette feste avoir tout l'avantage,

Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
De ce fruit precieux qu'a produit ma saison,
Et qui croist dans vostre maison
Pour faire quelque jour les delices du monde.

L'Hiver.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins precieux;
Mais ils sont des plus necessaires
Dans une feste où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtrieres,
Font naistre tant d'embrazemens.

Diane.

*A LA REYNE.*

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs et mes compagnes,
Qui m'ont toûjours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmy nous ils vous ont veu paroistre,
Ne veulent plus me reconnoistre,
Et, chargez de presens, viennent avecque moy
Vous porter ce tribut pour marque de leur foy.
Les habitans legers de cet heureux boccage
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage
Que l'heur de perir de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace et le visage,
A le mesme secret que vous.

Pan.

Jeune divinité, ne vous estonnez pas
Lors que nous vous offrons en ce fameux repas

L'eslite de nos bergeries :
Si nos troupeaux goustent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bon-heur à vos divins attraits.

Ces recits achevez, une grande table, en forme de croissant rond d'un costé, où l'on devoit couvrir et garnir de fleurs celuy où elle estoit creuze, vint à se descouvrir.

Trente-six violons, tres-bien vestus, parurent derriere, sur un petit theatre, pendant que Messieurs de la Marche et Parfait pere, frere et fils, controlleurs generaux, sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté et de la Bonne-Chere, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris et par les Delices.

Leurs Majestez s'y mirent en cet ordre, qui prevint tous les embarras qui eussent pû naistre pour les rangs.

La Reyne Mere estoit assise au milieu de la table, et avoit à sa main droite :

LE ROY.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame de Bethune.
Madame la duchesse de Crequy.

MONSIEUR.

Madame la duchesse de S. Aignan.
Madame la mareschalle du Plessis.
Madame la mareschalle d'Estampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humieres.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre costé estoient assises :

LA REYNE.

Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Cologon.
Madame de Crussol.
Madame de Montauzier.

MADAME.

Madame la princesse Benedicte.
Madame la Duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de la Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de la Valliere.
Mademoiselle d'Artigny.
Mademoiselle du Bellay.
Mademoiselle de Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.

La sumptuosité de cette collation passoit tout ce qu'on en pourroit escrire, tant par l'abondance que par la delicatesse des choses qui y furent servies; elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens, puis que, dans la nuit, auprés de la verdeur de ces hautes palissades, un nombre infiny de chandeliers peints de vert et d'argent portant chacun vingt-quatre bougies, et deux cent flambeaux de cire blanche tenus par autant de personnes vestuës en masques, rendoient une clarté presque aussi grande et plus agreable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de differentes couleurs et leurs habits de la course, estoient appuyez sur la barriere; et ce grand nombre d'officiers richement vestus qui servoient en

augmentoient encore la beauté, et rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, aprés la collation, Leurs Majestez et toute la Cour sortirent par le portique opposé à la barriere, et, dans un grand nombre de calesches fort adjustées, reprirent le chemin du chasteau.





# SECONDE JOURNÉE

DES

# PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

---

Lors que la nuit du second jour fut venuë, Leurs Majestez se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier et sur la mesme ligne, s'avançant toûjours vers le lac, où l'on feignoit que le palais d'Alcine estoit basty.

Le dessein de ceste seconde feste estoit que Roger et les chevaliers de sa quadrille, aprés avoir fait des merveilles aux courses que, par l'ordre de la belle magicienne, ils avoient faites en faveur de la Reyne, continüoient en ce mesme dessein pour le divertissement suivant, et que, l'isle flottante n'ayant point esloigné le rivage de la France, ils donnoient à Sa Majesté le plaisir d'une comedie dont la scene estoit en Elide.

Le Roy fit donc couvrir de toilles, en si peu de temps qu'on avoit lieu de s'en estonner, tout ce rond d'une espèce de dome, pour deffendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devoient esclairer le theatre, dont la decoration estoit fort agreable. Aussitost qu'on eust tiré la toille, un grand concert de plusieurs instrumens se fit entendre, et l'Aurore, representée par Mademoiselle Hilaire, ouvrit la scene et chanta ce recit :

# PREMIER INTERMEDE

## SCENE PREMIERE.

Recit de l'Aurore.

*Quand l'Amour à vos yeux offre un choix agreable,*
*Jeunes beautez, laissez-vous enflamer;*
*Mocquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable*
*Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :*
*Dans l'âge où l'on est aimable,*
*Rien n'est si beau que d'aymer.*

*Soûpirez librement pour un amant fidelle,*
*Et bravez ceux qui voudroient vous blasmer ;*
*Un cœur tendre est aymable, et le nom de cruelle*
*N'est pas un nom à se faire estimer :*
*Dans le temps où l'on est belle,*
*Rien n'est si beau que d'aymer.*

## SCENE II.

### VALETS DE CHIENS ET MUSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantoit ce recit, quatre valets de chiens estoient couchez sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas, representé par le sieur de Moliere, excellent acteur, de l'invention duquel estoient les vers et toute la piece), se trouvoit au milieu de deux, et un autre à ses pieds, qui estoient les sieurs Estival, Don et Blondel, de la musique du Roy, dont les voix estoient admirables.

Ceux-cy, en se reveillant à l'arrivée de l'Aurore, si-tost qu'elle eut chanté, s'escrierent en concert :

*Hola! hola! debout, debout, debout!*
*Pour la chasse ordonnée il faut preparer tout;*
*Hola! ho! debout, viste debout!*

PREMIER.

*Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.*

DEUXIÉME.

*L'air sur les fleurs en perles se resout.*

TROISIÉME.

*Les rossignols commencent leur musique,*
*Et leurs petits concerts retentissent par tout*

TOUS ENSEMBLE.

*Sus, sus! debout! viste, debout!*

(Parlant à Lyciscas qui dormoit.)

*Qu'est cecy, Lyciscas? Quoy! tu ronfles encore,*
*Toy qui promettois tant de devancer l'Aurore?*
*Allons, debout! viste, debout!*
*Pour la chasse ordonnée il faut preparer tout;*
*Debout, viste, debout! despeschons, debout!*

LYCISCAS, *en s'esveillant*

Par la morbleu! vous estes de grands braillars, vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

MUSICIENS.

*Ne vois-tu pas le jour qui se respand par tout?*
*Allons, debout! Lyciscas, debout!*

LYCISCAS.

Hé! laissez-moy dormir encor un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

*Non, non, debout! Lyciscas, debout!*

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

MUSICIENS.

*Point, point; debout! viste, debout!*

LYCISCAS.

Hé! je vous prie...

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

Un moment...

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

De grace...

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

Eh!...

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

Je...

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

J'auray fait incontinent.

MUSICIENS.

*Non, non, debout! Lyciscas, debout!*
*Pour la chasse ordonnée il faut preparer tout.*
*Viste, debout! despeschons, debout!*

LYCISCAS.

Et bien, laissez-moy, je vais me lever : vous estes d'estranges gens de me tourmenter comme cela ! Vous serez cause que je ne me porteray pas bien de toute la journée : car, voyez-vous, le sommeil est necessaire à l'homme, et, lors qu'on ne dort pas sa refection, il arrive... que... on est...

[*Il se rendort.*]

PREMIER.

*Lyciscas!*

DEUXIÉME.

*Lyciscas!*

TROISIÉME.

*Lyciscas!*

TOUS ENSEMBLE.

*Lyciscas!*

LYCISCAS.

Diable soient les brailleurs! Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

*Debout, debout!*
*Viste, debout! despeschons, debout!*

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir son sou!

PREMIER.

*Hola! ho!*

DEUXIÉME.

*Hola! ho!*

TROISIÉME.

*Hola! ho!*

TOUS ENSEMBLE.

*Oh! oh! oh! oh! oh!*

LYCISCAS.

Oh! oh! oh! oh! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlemens! Je me donne au diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend de me venir chanter aux oreilles comme cela! Je...

[*Il fait mine de se rendormir.*]

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

Encore?

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS.

Le diable vous emporte!

MUSICIENS.

*Debout!*

LYCISCAS, *en se levant.*

Quoy! toujours? A-t'on jamais veu une pareille furie de chanter? Par le sang bleu! j'enrage. Puis que me voila esveillé, il faut que j'esveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons, ho! Messieurs, debout! debout! viste, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable par tout. Debout! debout! debout! Allons, viste, ho! ho! ho! debout! debout! pour la chasse ordonnée il faut preparer tout; debout! debout! Lyciscas, debout! ho! ho! ho! ho! ho!

Lyciscas s'estant levé avec toutes les peines du monde et s'estant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes

de chasse se firent entendre, et, concertés avec les violons, commencerent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens danserent avec beaucoup de justesse et disposition, reprenant à certaines cadances le son de leurs cors et trompes : c'estoient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard et la Pierre.



# LA PRINCESSE D'ELIDE

## NOMS DES ACTEURS DE LA COMEDIE.

| | |
|---|---|
| LA PRINCESSE D'ELIDE. . . . . . . | Mlle de Moliere. |
| AGLANTE, cousine de la Princesse. . . | Mlle du Parc. |
| CINTHIE, cousine de la Princesse . . . | Mlle de Brie. |
| PHILIS, suivante de la Princesse . . . | Mlle Bejart. |
| IPHITAS, pere de la Princesse . . . . . | Le Sr Hubert. |
| EURIALE, ou le Prince d'Ithaque. . . . | Le Sr de la Grange. |
| ARISTOMENE, ou le Prince de Messene. | Le Sr du Croisy. |
| THEOCLE, ou le Prince de Pyle . . . . | Le Sr Bejart. |
| ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque. | Le Sr de la Thorilliere. |
| MORON, plaisant de la Princesse . . . | Le Sr de Moliere. |
| UN SUIVANT. . . . . . . . . . . . . | Le Sr Prevost. |



# ACTE PREMIER

## ARGUMENT.

Cette chasse qui se preparoit ainsi estoit celle d'un prince d'Elide, lequel, estant d'humeur galante et magnifique et souhaitant que la princesse sa fille se resolust à aymer et à penser au mariage qui estoit fort contre son inclination, avoit fait venir en sa cour les princes d'Ithaque, de Messene et de Pyle, afin que, dans l'exercice de la chasse, qu'elle aymoit fort, et dans d'autres jeux, comme des courses de chars et semblables magnificences, quelqu'un de ces princes peust luy plaire et devenir son espoux.

## SCENE PREMIERE.

Euriale, prince d'Ithaque, amoureux de la princesse d'Elide, et Arbate, son gouverneur, lequel, indulgent à la passion du prince, le louë de son amour, au lieu de l'en blasmer, en des termes fort galands.

### EURIALE, ARBATE.

Arbate.

Ce silence resveur dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la solitude,
Ces longs soûpirs que laisse eschapper vostre cœur,

Et ces fixes regards si chargez de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge,
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage;
Mais sans vostre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soûpirs, ces regards et ce morne silence :
Je te permets icy de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses loix, et me brave à son tour;
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moy vous blasmer, Seigneur, des tendres mouvemens
Où je vois qu'aujourd'huy panchent vos sentimens?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flame,
Et, bien que mon sort touche à ses derniers soleils
Je diray que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une ame est un clair tesmoignage,
Et qu'il est mal-aisé que sans estre amoureux
Un jeune prince soit et grand et genereux.
C'est une qualité que j'ayme en un monarque;
La tendresse de cœur est une grande marque,
Et je croy que d'un prince on peut tout presumer
Dés qu'on voit que son ame est capable d'aymer.
Oüy, cette passion, de toutes la plus belle,
Traisne dans un esprit cent vertus aprés elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands heros ont senty ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé vostre enfance,

Et j'ay de vos vertus veu fleurir l'esperance.
Mes regards observoient en vous des qualitez
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez;
J'y descouvrois un fonds d'esprit et de lumiere,
Je vous trouvois bien fait, l'air grand et l'ame fiere,
Vostre cœur, vostre adresse, esclatoient chaque jour;
Mais je m'inquietois de ne voir point d'amour,
Et, puisque les langueurs d'une playe invincible
Nous montrent que vostre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'allegresse remply,
Vous regarde à present comme un prince accomply.

EURIALE.

Si de l'Amour un temps j'ay bravé la puissance,
Helas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance!
Et, sçachant dans quels maux mon cœur s'est abismé,
Toy-mesme tu voudrois qu'il n'eust jamais aymé.
Car enfin voy le sort où mon astre me guide:
J'ayme, j'ayme ardemment la princesse d'Elide,
Et tu sçais quel orgueil, sous des traits si charmans,
Arme contre l'amour ses jeunes sentimens,
Et comment elle fuit en cette illustre feste
Cette foule d'amans qui briguent sa conqueste.
Ah! qu'il est bien peu vray que ce qu'on doit aymer,
Aussi-tost qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flames
Où le Ciel en naissant a destiné nos ames!
A mon retour d'Argos, je passay dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle est revestuë,
Mais de l'œil dont on voit une belle statuë :
Leur brillante jeunesse, observée à loisir,
Ne porta dans mon ame aucun secret desir,

Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
Sans m'en estre en deux ans r'appellé nulle image.
Un bruit vient cependant à respandre à ma cour
Le celebre mespris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hymenée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'espaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'ayme rien que la chasse, et de toute la Grece
Fait soûpirer en vain l'heroïque jeunesse.
Admire nos esprits et la fatalité.
Ce que n'avoit point fait sa veuë et sa beauté,
Le bruit de ses fiertez en mon ame fit naistre
Un transport inconnu dont je ne fus point maistre;
Ce dedain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits,
Et mon esprit, jettant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur aux brillans d'une telle victoire
Vit de sa liberté s'évanoüir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de regner
Qu'entraisné par l'effort d'une occulte puissance,
J'ay d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammez
Du desir de paroistre à ces jeux renommez
Où l'illustre Iphitas, pere de la princesse,
Assemble la pluspart des princes de la Grece.

ARBATE.

Mais à quoy bon, Seigneur, les soins que vous prenez,

Et pourquoy ce secret où vous vous obstinez?
Vous aymez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler vostre adresse,
Et nuls empressemens, paroles ny soûpirs
Ne l'ont instruite encor de vos brûlans desirs.
Pour moy, je n'entens rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que vostre cœur s'explique,
Et je ne sçay quel fruit peut pretendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que feray-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dedains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces princes soûmis
Que le titre d'amans luy peint en ennemis?
Tu vois les souverains de Messene et de Pyle
Luy faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'esclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence;
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrest au mespris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mespris et dans cette humeur fiere
Que vostre ame à ses vœux doit voir plus de lumiere,
Puisque le sort vous donne à conquerir un cœur
Que deffend seulement une jeune froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse :
Un cœur preoccupé resiste puissamment;
Mais, quand une ame est libre, on la force aysément,
Et toute la fierté de son indifference

N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne luy cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de vostre flâme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vostres :
Peut-estre, pour toucher ses severes appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
Et, si de ses fiertez l'imperieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bon-heur, en ces extrémitez,
Que de voir avec soy ses rivaux rebutez.

EURIALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flâme;
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon ame,
Et par ce que j'ay dit je voulois pressentir
Si de ce que j'ay fait tu pourrois m'applaudir :
Car enfin, puis qu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence,
Et peut-estre, au moment que je t'en parle icy,
Le secret de mon cœur, Arbate, est esclaircy.
Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sçais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps que Moron, pour declarer mon feu,
A pris...

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'estonne un peu
Par son titre de fou tu crois le bien connoistre,
Mais sçache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroistre,
Et que, malgré l'employ qu'il exerce aujourd'huy,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de luy :

La princesse se plaist à ses bouffonneries,
Il s'en est fait aymer par cent plaisanteries,
Et peut dans cet accez dire et persuader
Ce que d'autres que luy n'oseroient hazarder;
Je le voy propre enfin à ce que j'en souhaite :
Il a pour moy, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut (dans mes Estats ayant receu le jour)
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soustenir ce zele...

## SCENE II.

Moron, representé par le sieur de Moliere, arrive, et, ayant le souvenir d'un furieux sanglier devant lequel il avoit fuy à la chasse, demande secours, et, rencontrant Euriale et Arbate, se met au milieu d'eux pour plus de seureté, aprés leur avoir tesmoigné sa peur, et leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

### MORON, ARBATE, EURIALE.

MORON, *sans estre veu.*
Au secours! sauvez-moy de la beste cruelle!
EURIALE.
Je pense ouïr sa voix.
MORON, *sans estre veu.*
A moy, de grace, à moy!
EURIALE.
C'est luy-mesme : où court-il avec un tel effroy?
MORON.
Où pourray-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! preservez-moy de sa dent effroyable!

Je vous promets, pourveu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens et deux veaux des plus gras.
Ah! je suis mort!

EURIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la beste
Dont à me diffamer j'ay veu la gueule preste,
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

O que la princesse est d'une estrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposez à mille et mille peurs?
Encore si c'estoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lievres, des lapins et des jeunes daims, passe:
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toûjours la fuite devant nous;
Mais aller attaquer de ces bestes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EURIALE.

Dy-nous donc ce que c'est.

MORON, *en se tournant.*

Le penible exercice
Où de nostre princesse a volé le caprice!...
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour,
Et, la course des chars se faisant en ce jour,

Il falloit affecter ce contre-temps de chasse
Pour mespriser ces jeux avec meilleure grace
Et faire voir... Mais chut! achevons mon recit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ay-je dit?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice penible.

MORON.

Ah! oüy. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chasseur fameux j'estois enharnaché,
Et dés le point du jour je m'estois découché,
Je me suis écarté de tous en galand homme,
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, et, m'ajustant bien-tost,
Prenois déja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lors qu'un murmure affreux m'a fait lever la veuë,
Et j'ay d'un vieux buisson de la forest touffuë
Veu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour...

EURIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur;
Mais laissez-moy passer entre vous deux, pour cause:
Je seray mieux en main pour vous conter la chose.
J'ay donc veu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil herissé;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui, parmy de l'écume, à qui l'osoit presser
Montroit de certains cros... je vous laisse à penser!
A ce terrible aspect, j'ay ramassé mes armes;

Mais le faux animal, sans en prendre d'allarmes,
Est venu droit à moy, qui ne luy disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pié ferme attendu?

MORON.

Quelque sot!
J'ay jetté tout par terre, et couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant dequoy l'abatre!
Ce trait, Moron, n'est pas genereux...

MORON.

J'y consens,
Il n'est pas genereux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON.

Je suis vostre valet, et j'ayme mieux qu'on dise :
« C'est icy qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier »,
Que si l'on y disoit : « Voila l'illustre place
Où le brave Moron, d'une heroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impetueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort. »

EURIALE.

Fort bien...

MORON.

Oüy, j'ayme mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire

EURIALE.

En effet, ton trespas fascheroit tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brule...

MORON.

Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule:
Je n'ay rien fait encor, et n'ay point rencontré
De temps pour luy parler qui fût selon mon gré;
L'office de bouffon a des prerogatives,
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu delicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'estat;
Vous sçavez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la teste une philosophie
Qui declare la guerre au conjugal lien,
Et vous traitte l'Amour de deïté de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse :
Car on doit regarder comme l'on parle aux grans,
Et vous estes par fois d'assez fascheuses gens.
Laissez-moy doucement conduire cette trame,
Je me sens là pour vous un zele tout de flame ;
Vous estes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourroient contribüer au bien que je vous veux :
Ma mere dans son temps passoit pour assez belle,
Et naturellement n'estoit pas fort cruelle;
Feu vostre pere alors, ce prince genereux,
Sur la galanterie estoit fort dangereux,
Et je sçay qu'Elpenor, qu'on appelloit mon pere
A cause qu'il estoit le mary de ma mere,
Contoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'huy
Que le prince autrefois estoit venu chez luy
Et que durant ce temps il avoit l'avantage
De se voir salüé de tous ceux du village.
Baste! quoy qu'il en soit, je veux par mes travaux...
Mais voicy la princesse et deux de vos rivaux.

## SCENE III.

La princesse d'Elide parut en suite, avec les princes de Messene et de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caracteres bien differens de celuy du prince d'Ithaque, et luy cederent dans le cœur de la princesse tous les avantages qu'il y pouvoit desirer. Cette aymable princesse ne tesmoigna pas pourtant que le merite de ce prince eust fait aucune impression sur son esprit, et qu'elle l'eust quasi remarqué; elle tesmoigna toûjours, comme une autre Diane, n'aymer que la chasse et les forests, et, lors que le prince de Messene voulut luy faire valoir le service qu'il luy avoit rendu en la desfaisant d'un fort grand sanglier qui l'avoit attaquée, elle luy dit que, sans rien diminuer de sa reconnoissance, elle trouvoit son secours d'autant moins considerable qu'elle en avoit tué toute seule d'aussi furieux, et fust peut-estre bien encore venuë à bout de celuy-cy.

### LA PRINCESSE ET SA SUITE, ARISTOMENE, THEOCLE, EURIALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, Madame, à nos justes allarmes
Ce peril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé, pour moy, qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous
Estoit une avanture (ignorant vostre chasse)
Dont à nos bons destins nous deussions rendre grace;
Mais à cette froideur je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,

Et quereller du sort la fatalle puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offence.

THEOCLE.

Pour moy, je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré vostre murmure,
A quereller le sort d'une telle avanture :
D'un objet odieux je sçay que tout déplaist;
Mais, deut vostre couroux estre plus grand qu'il n'est,
C'est extreme plaisir, quand l'amour est extreme,
De pouvoir d'un peril affranchir ce qu'on ayme.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneur, puis qu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce peril, dequoy tant m'ébranler,
Que l'arc et que le dard, pour moy si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes,
Et que je fasse, enfin, mes plus frequens emplois,
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'esperance
De suffire moy seule à ma propre deffence?
Certes avec le temps j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle queste,
Ne pust pas triompher d'une chetive beste!
Du moins si, pour pretendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moy la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que, quel que fust le sanglier d'aujourd'huy,
J'en ay mis bas sans vous de plus mechans que luy.

THEOCLE.

Mais, Madame...

LA PRINCESSE.

Et bien, soit, je voy que vostre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens : oüi, sans vous c'estoit fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au prince pour luy dire
Les bontez que pour moy vostre amour vous inspire.

## SCENE IV.

### EURIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

Heu! a-t-on jamais veu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
O comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Recompensé tantost qui m'en eut sceu deffaire!

ARBATE.

Je vous voy tout pensif, Seigneur, de ses dedains;
Mais ils n'ont rien qui doive empescher vos desseins.
Son heure doit venir, et c'est à vous possible
Qu'est reservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux;
Et je...

EURIALE.

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toy de rien dire, et me laisse un peu faire :
J'ay resolu de prendre un chemin tout contraire.
Je voy trop que son cœur s'obstine à dedaigner

Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le dieu qui m'engage à soûpirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oüy, c'est luy d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attens de luy l'heureux évenement.

ARBATE.

Peut-on sçavoir, Seigneur, par où vostre esperance...

EURIALE.

Tu le vas voir; allons, et garde le silence.



# DEUXIESME INTERMEDE.

---

## ARGUMENT.

*L'agreable Moron laissa aller le prince pour parler de sa passion naissante aux bois et aux rochers, et, faisant retentir par tout le beau nom de sa bergere Philis, un echo ridicule luy respondant bizarement, il y prit si grand plaisir que, riant en cent manieres, il fit respondre autant de fois cet echo sans tesmoigner d'en estre ennuyé; mais un ours vint interrompre ce beau divertissement, et le surprit si fort par cette veuë peu attenduë qu'il donna des sensibles marques de sa peur : elle luy fit faire devant l'ours toutes les soûmissions dont il se put aviser pour l'adoucir; enfin, se jettant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'ours y vouloit grimper aussi bien que luy, il cria au secours d'une voix si haute qu'elle attira huit paysans armez de bastons à deux bouts et d'espieux, pendant qu'un autre ours parut en suite du premier. Il se fit un combat qui finit par la mort d'un des ours et par la fuite de l'autre.*

## SCENE PREMIERE.

### MORON.

Jusqu'au revoir; pour moy, je reste icy, et j'ay une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

*Bois, prez, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blesme,*
*Si vous ne le sçavez, je vous aprens que j'ayme :*

*Philis est l'objet charmant*
*Qui tient mon cœur à l'attache,*
*Et je devins son amant*
*La voyant traire une vache.*
*Ses doigts, tout pleins de laict et plus blancs mille fois,*
*Pressoient les bouts du pis d'une grace admirable.*
*Ouf! cette idée est capable*
*De me reduire aux abois.*

Ah! Philis, Philis, Philis!

Ah! hem! ah! ah! ah! Hi! hi! hi! hi! Oh! oh! oh! oh!

Voila un echo qui est bouffon! hom! hom! hom! Ha! ha! ha! ha! ha!

Uh! uh! uh! Voila un echo qui est bouffon!

## SCENE II.

UN OURS, MORON.

MORON.

Ah! Monsieur l'ours, je suis vostre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moy! je vous asseure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ay que la peau et les os, et je voy de certaines gens là-bas qui feroient bien mieux vostre affaire. Eh! eh! eh! Monseigneur, tout doux, s'il vous plaist. La, la, la, la! Ah! Monseigneur, que Vostre Altesse est jolie et bien faite! elle a tout à fait l'air galand et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil! belle teste! beaux yeux brillans et bien

fendus! ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenotes jolies! ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits!... A l'aide! au secours! je suis mort! misericorde! pauvre Moron! ah! mon Dieu! et viste, à moy, je suis perdu!

(*Les chasseurs paroissent.*)

Eh! Messieurs, ayez pitié de moy! Bon, Messieurs, tuez-moy ce vilain animal-là! O Ciel, daigne les assister! Bon! le voila qui fuit. Le voila qui s'arreste et qui se jette sur eux. Bon! en voila un qui vient de luy donner un coup dans la gueule. Les voila tous à l'entour de luy. Courage! ferme! allons, mes amis. Bon! poussez fort! encore! Ah! le voila qui est à terre; c'en est fait, il est mort! Descendons maintenant pour luy donner cent coups. Serviteur, Messieurs, je vous rends grace de m'avoir delivré de cette beste; maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever et en triompher avec vous.

Ces heureux chasseurs n'eurent pas plustost remporté cette victoire que Moron, devenu brave par l'esloignement du peril, voulut aller donner mille coups à la beste, qui n'estoit plus en estat de se deffendre, et fit tout ce qu'un fanfaron qui n'auroit pas esté trop hardy eust pû faire en cette occasion; et les chasseurs, pour tesmoigner leur joye, danserent une fort belle entrée : c'estoient M. Manceau, les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny et la Pierre.

---



# ACTE II

## ARGUMENT.

Le prince d'Ithaque et la princesse eurent une conversation fort galante sur la course des chars qui se preparoit. Elle avoit dit auparavant à une des princesses ses parentes que l'insensibilité du prince d'Ithaque luy donnoit de la peine et luy estoit honteuse; qu'encore qu'elle ne voulust rien aymer, il estoit bien fascheux de voir qu'il n'aymoit rien, et que, quoy qu'elle eust resolu de n'aller point voir les courses, elle s'y vouloit rendre, dans le dessein de tascher à triompher de la liberté d'un homme qui la cherissoit si fort. Il estoit facile de juger que le merite de ce prince produisoit son effet ordinaire, que ses belles qualitez avoient touché ce cœur superbe, et commencé à fondre une partie de cette glace qui avoit resisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'amour, et plus il affectoit (par le conseil de Moron, qu'il avoit gagné et qui connoissoit fort le cœur de la princesse) de paroistre insensible, quoy qu'il ne fût que trop amoureux, plus la princesse se mettoit dans la teste de l'engager, quoy qu'elle n'eust pas fait le dessein de s'engager elle-mesme. Les princes de Messene et de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller preparer aux courses, et, luy parlant de l'esperance qu'ils avoient de vaincre par le desir qu'ils sentoient de luy plaire, celuy d'Ithaque luy tesmoigna au contraire que, n'ayant jamais rien aymé, il alloit essayer à vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui

la picqua encore davantage à vouloir soûmettre un cœur déja assez soûmis, mais qui sçavoit déguiser ses sentimens le mieux du monde.

## SCENE PREMIERE.

### LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE.

La Princesse.

Ouy, j'ayme à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y descouvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cede aux simples beautez qu'y forme la nature;
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moy des appas à ne lasser jamais.

Aglante.

Je cheris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes;
De mille objets charmans ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle et vaste solitude;
Mais, à vous dire vray, dans ces jours esclatans,
Vos retraites icy me semblent hors de temps,
Et c'est fort mal-traiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la feste publique:
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devroit bien meriter l'honneur de vos regards.

La Princesse.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma presence,

Et que dois-je aprés tout à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquerir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir;
Mais, quelque espoir qui flate un projet de la sorte,
Je me tromperay fort si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre vostre personne?
Je sçay qu'en deffendant le party de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ay l'honneur de vous estre
S'oppose aux duretez que vous faites paroistre,
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos resolutions de n'aymer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flame
Qu'un merite esclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bon-heur de respirer le jour
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goustent à le suivre,
Et vivre sans aymer n'est pas proprement vivre.

*ADVIS.*

*Le dessein de l'auteur estoit de traiter ainsi toute la comedie; mais un commandement du Roy, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer legerement sur plusieurs scenes, qu'il auroit estenduës davantage s'il avoit eu plus de loisir.*

AGLANTE.

Pour moy, je tiens que cette passion est la plus agreable affaire de la vie, qu'il est necessaire

d'aymer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mesle un peu d'amour.

La Princesse.

Pouvez-vous bien, toutes deux, estant ce que vous estes, prononcer ces paroles, et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'emportement, et dont tous les desordres ont tant de repugnance avec la gloire de nostre sexe? J'en pretens soustenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprés de nous pour devenir un jour nos tyrans : toutes ces larmes, tous ces soûpirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embusches qu'on tend à nostre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des laschetez. Pour moy, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables ou cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut, et je ne puis souffrir qu'une ame qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

Cinthie.

Eh! Madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau mesme d'avoir dans les plus hauts degrez de gloire. J'espere que vous changerez un jour de pensée, et, s'il plaist au Ciel, nous verrons vostre cœur avant qu'il soit peu...

La Princesse.

Arrestez, n'achevez pas ce souhait estrange;

j'ay une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissemens; et, si jamais j'estois capable d'y descendre, je serois personne sans doute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, Madame, l'Amour sçait se vanger des mespris que l'on fait de luy, et peut-estre...

LA PRINCESSE.

Non, non, je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on luy donne n'est rien qu'une chimere, qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour authoriser leur foiblesse.

CINTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoist sa puissance, et vous voyez que les dieux mesme sont assujettis à son empire : on nous fait voir que Jupiter n'a pas aymé pour une fois, et que Diane mesme, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougy de pousser des soûpirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toûjours meslées d'erreur : les dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

## SCENE II.

### MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

AGLANTE.

Vien, approche, Moron, vien nous ayder à deffendre l'Amour contre les sentimens de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voyla vostre party fortifié d'un grand deffenseur!

MORON.

Ma foy, Madame, je crois qu'aprés mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ay bravé ses armes assez long-temps, et fait de mon drole comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traitresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Aprés cela on ne doit plus faire aucun scrupule d'aymer, et, puisque j'ay bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CINTHIE.

Quoy! Moron se mesle d'aymer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir estre aymé?

MORON.

Et pourquoy non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu mercy, nous ne le cedons à personne.

CINTHIE.

Sans doute, on auroit tort.

## SCENE III.

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LYCAS.

Madame, le prince vostre pere vient vous trouver icy, et conduit avec luy les princes de Pyle et d'Ithaque et celuy de Messene.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que pretend-il faire en me les amenant? Auroit-il resolu ma perte, et voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

## SCENE IV.

LE PRINCE, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, LA PRINCESSE AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je vous demande la licence de preve-

nir par deux paroles la declaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux veritez, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous asseurer également : l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moy, et que vous ne sçauriez m'ordonner rien où je ne responde aussitost par une obeïssance aveugle ; l'autre, que je regarde l'hymenée ainsi que le trespas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle : me donner un mary et me donner la mort, c'est une mesme chose ; mais vostre volonté va la premiere, et mon obeïssance m'est bien plus chere que ma vie. Aprés cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles allarmes, et je me plains de toy, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais pere pour vouloir faire violence à tes sentimens et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toy. Je souhaite, à la verité, que ton cœur puisse aymer quelqu'un : tous mes vœux seroient satisfaits si cela pouvoit arriver, et je n'ay proposé les festes et les jeux que je fais celebrer icy qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grece a d'illustre, et que, parmy cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrester tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bon-heur que celuy de te voir un espoux. J'ay, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Venus, et, si je sçay bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle ;

mais, quoy qu'il en soit, je veux en user avec toy en pere qui cherit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considereray ny interests d'Estat, ny avantage d'alliance. Si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendray point de le forcer; mais au moins sois complaisante aux civilitez qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur : traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnoissance les tesmoignages de leur zele, et viens voir cette course où leur adresse va paroistre.

THEOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course; mais, à vous dire vray, j'ay peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas vostre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.

Pour moy, Madame, vous estes le seul prix que je me propose par tout : c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à r'emporter l'honneur de cette course que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de vostre cœur.

EURIALE.

Pour moy, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée : comme j'ay fait toute ma vie profession de ne rien aymer, tous les soins que je prens ne vont point où tendent les autres; je n'ay aucune pretention sur vostre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

(*Ils la quittent.*)

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vray que cela est un peu fier.

MORON, [*à part*].

Ah! quelle brave botte il vient là de luy porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil et de soûmettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous estes accoustumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la verité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de trouver les moyens de chastier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprés, et employer toute chose pour luy donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame, l'entreprise est perilleuse, et, lors qu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE

Ah! n'aprenendez rien, je vous prie; allons, je vous responds de moy.

---

# TROISIESME INTERMEDE.

---

## SCENE PREMIERE.

### MORON, PHILIS.

MORON.

Philis, demeure icy.

PHILIS.

Non, laisse-moy suivre les autres.

MORON.

Ah! cruelle! si c'estoit Tircis qui t'en priast, tu demeurerois bien viste.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon conte avec l'un qu'avec l'autre, car il me divertit avec sa voix, et toy tu m'estourdis de ton cacquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que luy, je te promets de t'écouter.

MORON.

Eh! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne sçaurois.

MORON.

De grace!

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON.

Je ne te laisseray point aller.

PHILIS.

Ah ! que de façons !

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à estre avec toy.

PHILIS.

Et bien ! oüy, j'y demeureray, pourveu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me point parler du tout.

MORON.

Eh ! Philis !

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeureray point avec toy.

MORON.

Veux-tu me...

PHILIS.

Laisse-moy aller.

MORON.

Et bien, oüy, demeure : je ne te diray mot

PHILIS.

Prens-y bien garde au moins, car à la moindre parole je prens la fuite.

MORON.

Soit.

(*Il fait une scene de gestes.*)

Ah! Philis!... Eh!... Elle s'enfuit, et je ne sçaurois l'atraper. Voila ce que c'est; si je sçavois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La pluspart des femmes aujourd'huy se laissent prendre par les oreilles : elles sont cause que tout le monde se mesle de musique, et l'on ne reüssit auprés d'elles que par les petites chansons et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'aprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon! voicy justement mon homme.

## SCENE II.

### SATYRE, MORON.

SATYRE.

La, la, la!

MORON.

Ah! Satyre, mon amy, tu sçais bien ce que tu m'as promis, il y a long-temps. Aprens-moy à chanter, je te prie.

SATYRE.

Je le veux; mais auparavant escoute une chanson que je viens de faire.

MORON.

Il est si accoustumé à chanter qu'il ne sçauroit parler d'autre façon. Allons, chante, j'escoute.

SATYRE.

*Je portois...*

MORON.

Une chanson, dis-tu?

SATYRE.

*Je port...*

MORON.

Une chanson à chanter?

SATYRE.

*Je port...*

MORON.

Chanson amoureuse, peste!

SATYRE.

*Je portois dans une cage*
*Deux moyneaux que j'avois pris,*
*Lorsque la jeune Cloris*
*Fit dans un sombre boccage*
*Briller à mes yeux surpris*
*Les fleurs de son beau visage.*
« *Helas! dis-je aux moyneaux en recevant les coups*
*De ses yeux si sçavans à faire des conquestes,*
*Consolez-vous, pauvres petites bestes,*
*Celuy qui vous a pris est bien plus pris que vous.* »

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoy qu'il la trouvast jolie; il en demanda une plus passionnée, et, priant le satyre de luy dire celle qu'il luy avoit ouy chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

*Dans vos chants si doux,*
*Chantez à ma belle,*
*Oyseaux, chantez tous,*

*Ma peine mortelle;*
*Mais, si la cruelle*
*Se met en courroux*
*Au récit fidelle*
*Des maux que je sens pour elle,*
*Oyseaux, taisez-vous,*
*Oyseaux, taisez-vous.*

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le satyre de la luy apprendre à chanter, et luy dit :

Ah! qu'elle est belle! apprens-la-moy.

SATYRE.

La, la, la, la!

MORON.

La, la, la, la!

SATYRE.

Fa, fa, fa, fa!

MORON.

Fa toy-mesme.

Le satyre s'en mit en colere, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air sur lequel ils danserent une plaisante entrée.





# ACTE III

## ARGUMENT.

La princesse d'Elide estoit cependant dans d'estranges inquietudes : le prince d'Ithaque avoit gagné le prix des courses, elle avoit dans la suite de ce divertissement fait des merveilles à chanter et à la danse sans qu'il parust que les dons de la nature et de l'art eussent esté quasi remarquez par le prince d'Ithaque. Elle en fit de grandes plaintes à la princesse sa parente; elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal; et enfin, le voyant arriver luy-mesme, elle ne put s'empescher de luy en toucher fort serieusement quelque chose. Il luy respondit ingenûment qu'il n'aymoit rien, et qu'hors l'amour de sa liberté et les plaisirs, qu'il trouvoit si agreables, de la solitude et de la phasse, rien ne le touchoit.

## SCENE PREMIERE.

### LA PRINCESSE,. AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

Il est vray, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont

il a paru a esté quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course, mais je doute fort qu'il en sorte avec le mesme cœur qu'il y a porté: car enfin vous luy avez tiré des traits dont il est difficile de se deffendre, et, sans parler de tout le reste, la grace de vostre danse et la douceur de vostre voix ont eu des charmes aujourd'huy à toucher les plus insensibles.

La Princesse.

Le voicy qui s'entretient avec Moron; nous sçaurons un peu dequoy il luy parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

## SCENE II.

### EURIALE, MORON, ARBATE.

Euriale.

Ah! Moron, je te l'avouë, j'ay esté enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vray, mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautez. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ny ses yeux ne se sont armez de traits plus vifs et plus perçans. La douceur de sa voix a voulu se faire paroistre dans un air tout charmant qu'elle a daigné

chanter, et les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon ame et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater en suite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aymables caracteres qui m'enlevoient hors de moy-mesme, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvemens dont tout son corps suivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, et j'ay pensé plus de vingt fois oublier ma resolution pour me jetter à ses pieds et luy faire un aveu sincere de l'ardeur que je sens pour elle.

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire : vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous reüssit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gastons par nos douceurs, et je croy tout de bon que nous les verrions nous courir sans tous ces respects et ces soûmissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voicy la princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris : je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous icy dans ces petites routes sans faire aucun semblant d'avoir envie de

la joindre, et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

## SCENE III.

### LA PRINCESSE, MORON

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! Madame, il y a long-temps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'icy, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a veuë?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaist qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Estois-tu tantost au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Ouy, Madame, j'y estois, et je l'ay trouvé un peu impertinent, n'en deplaise à Sa Principauté

LA PRINCESSE.

Pour moy, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, et j'ay toutes les envies du monde de l'engager pour rabatre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foy, Madame, vous ne feriez pas mal, il le

meriteroit bien; mais, à vous dire vray, je doute fort que vous y puissiez reüssir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais veu. Il luy semble qu'il n'y a personne au monde qui le merite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t'il point parlé de moy?

MORON.

Luy? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes ce mespris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur estrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'ayme que luy.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soûmettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que luy.

LA PRINCESSE

Le voila.

MORON.

Voyez-vous comme il passe sans prendre garde à vous!

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis icy, et l'oblige à me venir aborder.

## SCENE IV.

### LA PRINCESSE, EURIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien : la princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer vostre roole, et, de peur de l'oublier, ne soyez pas long-temps avec elle

LA PRINCESSE.

Vous estes bien solitaire, Seigneur, et c'est une humeur bien extraordinaire que la vostre, de renoncer ainsi à nostre sexe, et de fuyr à vostre age cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvast des exemples sans aller loin d'icy, et vous ne sçauriez condamner la resolution que j'ay prise de n'aymer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande difference, et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible et conserve son cœur exempt des flames de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme. Et, comme la beauté est le partage de nostre sexe, vous ne sçauriez ne nous point aymer sans nous derober les hommages qui nous sont deus et commettre une offence dont nous devons toutes nous ressentir.

EURIALE.

Je ne voy pas, Madame, que celles qui ne veulent point aymer doivent prendre aucun interest à ces sortes d'offences

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, Seigneur, et, sans vouloir aymer, on est toûjours bien-ayse d'estre aymée.

EURIALE.

Pour moy, je ne suis pas de mesme, et, dans le dessein où je suis de ne rien aymer, je serois fasché d'estre aymé.

LA PRINCESSE.

Et la raison ?

EURIALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous ayment, et que je serois fasché d'estre ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuyr l'ingratitude, vous aymeriez qui vous aymeroit ?

EURIALE.

Moy, Madame? point du tout. Je dis bien que je serois fasché d'estre ingrat, mais je me resoudrois plustost de l'estre que d'aymer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aymeroit peut-estre, que vostre cœur...

EURIALE.

Non, Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur; ma liberté est la seule maistresse à qui je consacre mes vœux, et, quand le Ciel employeroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il employeroit en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'ame, enfin quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aymeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoüe franchement, je ne l'aymerois pas.

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien veu de tel!

MORON.

Peste soit du petit brutal! j'aurois bien envie de luy bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE, *parlant en soy.*

Cet orgueil me confond, et j'ay un tel dépit que je ne me sens pas.

MORON, *parlant au prince.*

Bon courage, Seigneur, voila qui va le mieux du monde.

EURIALE.

Ah! Moron, je n'en puis plus, et je me suis fait des efforts estranges.

La Princesse.

C'est avoir une insensibilité bien grande que de parler comme vous faites.

Euriale.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur; mais, Madame, j'interromps vostre promenade, et mon respect doit m'advertir que vous aymez la solitude.

## SCENE V.

### LA PRINCESSE, MORON, PHILIS, TIRCIS.

Moron.

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

La Princesse.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ay au monde pour avoir l'avantage d'en triompher.

Moron.

Je le croy.

La Princesse.

Ne pourrois-tu, Moron, me servir dans un tel dessein?

Moron.

Vous sçavez bien, Madame, que je suis tout à vostre service.

La Princesse.

Parle-luy de moy dans tes entretiens, vante-luy

adroitement ma personne et les avantages de ma naissance, et tache d'ébranler ses sentimens par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras pour tacher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moy faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur; je souhaite ardemment qu'il m'ayme.

MORON.

Il est bien fait, oüy, ce petit pendart là : il a bon air, bonne phisionomie, et je croy qu'il seroit assez le fait d'une jeune princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout esperer de moy si tu trouves moyen d'enflammer pour moy son cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire; mais, Madame, s'il venoit à vous aymer, que feriez-vous, s'il vous plaist ?

LA PRINCESSE.

Ah! ce seroit lors que je prendrois plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur luy toutes les cruautez que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non, il n'en fera rien ; je le connois, ma peine seroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et esprouver si son ame est entierement insensible. Allons, je veux luy parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

---

# QUATRIESME INTERMEDE.

---

## SCENE PREMIERE.

### PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Vien, Tircis, laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sçais faire. Il y a longtemps que tes yeux me parlent, mais je suis plus ayse d'ouyr ta voix.

TIRCIS, *en chantant.*

*Tu m'escoutes, helas! dans ma triste langueur;*
*Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!*
*Et je touche ton oreille*
*Sans que je touche ton cœur.*

PHILIS.

Va, va, c'est déja quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amene tout. Chante-moy cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes composée pour moy.

## SCENE II.

### MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah! ah! je vous y prens, cruelle; vous vous écartez des autres pour ouyr mon rival?

PHILIS.

Oüy, je m'écarte pour cela ; je te le dis encore : je me plais avec luy, et l'on écoute volontiers les amans lors qu'ils se plaignent aussi agreablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme luy ? je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sçay chanter, je sçay faire autre chose, et quand...

. PHILIS.

Tais-toy, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON

Ah ! cruelle...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettray en colere.

TIRCIS, *en chantant.*

*Arbres espais, et vous, prez esmaillez,*
*La beauté dont l'hyver vous avoit despouillez*
*Par le printemps vous est renduë :*
*Vous reprenez tous vos appas ;*
*Mais mon ame ne reprend pas*
*La joye, helas ! que j'ay perduë.*

MORON.

Morbleu ! que n'ay-je de la voix ! Ah ! nature marastre ! pourquoy ne m'as-tu pas donné dequoy chanter comme à un autre ?

PHILIS.

En verité, Tircis, il ne se peut rien de plus agreable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoy est-ce que je ne puis pas chanter? N'ay-je pas un estomach, un gosier et une langue comme un autre? Oüy, oüy, allons, je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voicy une chanson que j'ay faite pour toy.

PHILIS.

Oüy, dis! je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron, il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

(*Moron chante.*)

*Ton extréme rigueur*
*S'acharne sur mon cœur;*
*Ah! Philis, je trespasse!*
*Daigne me secourir!*
*En seras-tu plus grasse*
*De m'avoir fait mourir?*

Vivat Moron!

PHILIS.

Voila qui est le mieux du monde; mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moy : c'est un avantage dont je n'ay pas encore joüy, et je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aymeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aymerois une personne qui se tuëroit pour toy?

PHILIS.

Oüy.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voyla qui est fait, je te veux montrer que je me sçay tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

*Ah! quelle douceur extréme,*
*De mourir pour ce qu'on ayme!* bis.

MORON.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

*Courage, Moron! meurs promptement*
*En genereux amant.*

MORON.

Je vous prie de vous mesler de vos affaires, et de me laisser tüer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amans. Tien, je ne suis pas homme à faire tant de façons ; voy ce poignard, prens bien garde comme je vais me percer le cœur.

(*Se riant de Tircis.*)

Je suis vostre serviteur : quelque niais !

PHILIS.

Allons, Tircis, viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

---



# ACTE IV

## ARGUMENT.

La princesse esperant par une feinte pouvoir descouvrir les sentimens du prince d'Ithaque, elle luy fit confidence qu'elle aymoit le prince de Messene. Au lieu d'en paroistre affligé, il luy rendit la pareille, et luy fit connoistre que la princesse sa parente luy avoit donné dans la veüe, et qu'il la demanderoit en mariage au roy son pere. A cette atteinte impreveüe, cette princesse perdit toute sa constance, et, quoy qu'elle essayast à se contraindre devant luy, aussi-tost qu'il fut sorty, elle demanda avec tant d'empressement à sa cousine de ne recevoir point les services de ce prince et de ne l'espouser jamais qu'elle ne put le luy refuser; elle s'en plaignit mesme à Moron, qui, luy ayant dit assez franchement qu'elle l'aymoit donc, en fut chassé de sa presence.

## SCENE PREMIERE.

### EURIALE, LA PRINCESSE, MORON.

La Princesse

Prince, comme jusques icy nous avons fait paroistre une conformité de sentimens, et que le Ciel a semblé mettre en nous mesmes attachemens pour

nostre liberté et mesme aversion pour l'amour, je suis bien ayse de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ay toûjours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plûtost la vie que de me resoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces resolutions, le merite d'un prince m'a frapé aujourd'huy les yeux, et mon ame, tout d'un coup (comme par un miracle), est devenuë sensible aux traits de cette passion que j'avois toûjours mesprisée. J'ay trouvé d'abord des raisons pour authoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté de respondre aux ardentes sollicitations d'un pere et aux vœux de tout un Estat; mais, à vous dire vray, je suis en peine du jugement que vous ferez de moy, et je voudrois sçavoir si vous condamnerez ou non le dessein que j'ay de me donner un espoux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à vostre avis, que je veuille choisir?

EURIALE.

Si j'estois dans vostre cœur, je pourrois vous le dire; mais, comme je n'y suis pas, je n'ay garde de vous respondre.

LA PRINCESSE.

Devinez, pour voir, et nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me declarasse?

EURIALE.

Je sçay bien, à vous dire vray, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois sçavoir vostre pensée.

LA PRINCESSE.

Et bien, Prince, je veux bien vous la descouvrir: je suis seure que vous allez aprouver mon choix, et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messene est celuy de qui le merite s'est attiré mes vœux.

EURIALE, *à part*.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

Mon invention a reüssi, Moron; le voila qui se trouble.

MORON, *parlant à la princesse*.

Bon, Madame. (*Au prince.*) Courage, Seigneur. (*A la princesse.*) Il en tient. (*Au prince.*) Ne vous defaites pas.

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas que j'ay raison, et que ce prince a tout le merite qu'on peut avoir?

MORON, *au prince*.

Remettez-vous, et songez à respondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot et semblez interdit?

EURIALE.

Je le suis, à la verité, et j'admire, Madame, comme le Ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nostres, deux ames en qui l'on ait veu une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le mesme temps une resolution à braver les traits de l'Amour, et qui, dans le mesme moment, ayent fait paroistre une égale facilité à perdre le nom d'insensibles : car enfin, Madame, puisque vostre exemple m'authorise, je ne feindray point de vous dire que l'Amour aujourd'huy s'est rendu maistre de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aymable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravy, Madame, que par cette égalité de défaite nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre, et je ne doute point que, comme je vous loüe infiniement de vostre choix, vous n'aprouviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point differer à nous rendre tous deux contens. Pour moy, Madame, je vous sollicite de vos suffrages pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince vostre pere.

MORON, [*à part*].

Ah! digne, ah! brave cœur!

## SCENE II.

### LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, je n'en puis plus, et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vray que le coup est surprenant, et j'avois creu d'abord que vostre stratageme avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un despit à me desesperer qu'une autre ait l'avantage de soûmettre ce cœur que je voulois soûmettre.

## SCENE III.

### LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ay à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous ayme, et veut vous demander au prince mon pere.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oüy, il vient de m'en asseurer luy-mesme, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejetter cette proposition et de ne point prester l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il estoit vray que ce prince m'aymast effectivement, pourquoy, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante, je vous le demande, faites-moy ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pû avoir l'avantage de le soûmettre, je luy dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obeïr, mais je croirois que la conqueste d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entierement.

## SCENE IV.

### ARISTOMENE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARISTOMENE.

Madame, je viens à vos pieds rendre grace à

l'Amour de mes heureux destins, et vous tesmoigner avec mes transports le ressentiment où je suis des bontez surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soûmis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMENE.

Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'asseurer tout à l'heure que vostre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce celebre choix qu'attend toute la Grece.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMENE.

Oüy, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdy, et vous estes un peu trop credule, Prince, d'ajouster foy si promptement à ce qu'il vous a dit : une pareille nouvelle meriteroit bien, ce me semble, qu'on en doutast un peu de temps, et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire si je vous l'avois dite moy-mesme.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ay esté trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons là ce discours, et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse joüyr de deux momens de solitude.

## SCENE V.

### LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

La Princesse.

Ah ! qu'en cette avanture le Ciel me traite avec une rigueur estrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la priere que je vous ay faite?

Aglante.

Je vous l'ay dit déja, Madame, il faut vous obeïr.

Moron.

Mais, Madame, s'il vous aymoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre : c'est faire justement comme le chien du jardinier.

La Princesse.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, et, si la chose estoit, je croy que j'en mourrois de deplaisir.

Moron.

Ma foy, Madame, avoüons la dette : vous voudriez qu'il fût à vous, et dans toutes vos actions il est aysé de voir que vous aymez un peu ce jeune prince.

La Princesse.

Moy, je l'ayme? O Ciel! je l'ayme? avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de

ma veuë, impudent, et ne vous presentez jamais devant moy.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'icy, vous dis-je, ou je vous en feray retirer d'une autre maniere.

MORON.

Ma foy, son cœur en a sa provision, et...

*(Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.)*

## SCENE VI.

### LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnuë sens-je mon cœur atteint, et quelle inquietude secrette est venue troubler tout d'un coup la tranquilité de mon ame? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire, et, sans en rien sçavoir, n'aymerois-je point ce jeune prince? Ah! si cela estoit, je serois personne à me desesperer; mais il est impossible que cela soit, et je voy bien que je ne puis l'aymer. Quoy! je serois capable de cette lascheté! J'ay veu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages et les soûmissions n'ont jamais pû toucher mon ame, et la fierté et le dédain en auroient triomphé? J'ay

mesprisé tous ceux qui m'ont aymée, et j'aymerois le seul qui me mesprise! Non, non, je sçay bien que je ne l'ayme pas : il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut estre, et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moy-mesme? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemy qui te caches; attaque-moy visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse beste de tous nos bois, afin que mon dart et mes fleches me puissent deffaire de toy. O vous, admirables personnes qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fascheuses inquietudes, approchez-vous d'icy, de grace, et tachez de charmer avec vostre musique le chagrin où je suis.

---

# CINQUIESME INTERMEDE.

---

## CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE.

*Chere Philis, dis-moy, que crois-tu de l'amour ?*

PHILIS.

*Toy-mesme, qu'en crois-tu, ma compagne fidelle?*

CLIMENE.

*On m'a dit que sa flame est pire qu'un vautour,*
*Et qu'on souffre, en aymant, une peine cruelle.*

PHILIS.

*On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,*
*Et que ne pas aymer, c'est renoncer au jour.*

CLIMENE.

*A qui des deux donnerons-nous victoire?*

PHILIS.

*Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?*

CLIMENE *et* PHILIS, *ensemble.*

*Aymons, c'est le vray moyen*
*De sçavoir ce qu'on en doit croire.*

PHILIS.

*Cloris vante par tout l'amour et ses ardeurs.*

CLIMENE.

*Amarante pour luy verse en tous lieux des larmes.*

PHILIS.

*Si de tant de tourmens il accable les cœurs,*
*D'où vient qu'on ayme à luy rendre les armes?*

CLIMENE.

*Si sa flame, Philis, est si pleine de charmes,*
*Pourquoy nous deffend-on d'en gouster les douceurs?*

PHILIS.

*A qui des deux donnerons-nous victoire?*

CLIMENE.

*Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?*

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

*Aymons, c'est le vray moyen*
*De sçavoir ce qu'on en doit croire.*

LA PRINCESSE *les interrompit en cet endroit, et leur dit·*

Achevez seules, si vous voulez, je ne sçaurois demeurer en repos, et, quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquietude.





# ACTE V

—

## ARGUMENT.

Il se passoit dans le cœur du prince de Messene des choses bien differentes. La joye que luy avoit donnée le prince d'Ithaque en luy apprenant malicieusement qu'il estoit aymé de la princesse l'avoit obligé de l'aller trouver avec une inconsideration que rien qu'une extréme amour ne pouvoit excuser; mais il en avoit esté receu d'une maniere bien differente à ce qu'il esperoit. Elle luy demanda qui luy avoit appris cette nouvelle, et, quand elle eut sceu que ç'avoit esté le prince d'Ithaque, cette connoissance augmenta cruellement son mal, et luy fit dire à demy desesperée : « C'est un estourdy » ; et ce mot estourdit si fort le prince de Messene qu'il sortit tout confus sans luy pouvoir respondre. La princesse, d'un autre costé, alla trouver le roy son pere, qui venoit de paroistre avec le prince d'Ithaque, et qui luy tesmoignoit non-seulement la joye qu'il auroit euë de le voir entrer dans son alliance, mais mesme l'opinion qu'il commençoit d'avoir que sa fille ne le haïssoit pas. Elle ne fut pas plustost auprés de luy que, se jettant à ses pieds, elle luy demanda, pour la plus grande faveur qu'elle en pust jamais recevoir, que le prince d'Ithaque n'espousast jamais la princesse : ce qu'il luy promit solennellement; mais il luy dit que, si elle ne vouloit point qu'il fût à une autre, il falloit qu'elle le prît pour elle. Elle luy respondit : « Il ne le voudroit pas », mais d'une maniere si passionnée qu'il estoit aisé de connoistre les sentimens de son cœur. Alors le prince, quittant toute sorte de feinte, luy

confessa son amour et le stratageme dont il s'estoit servy pour venir au point où il se voyoit alors par la connoissance de son humeur. La princesse luy donnant la main, le roy se tourna vers les deux princes de Messene et de Pyle, et leur demanda si ses deux parentes, dont le merite n'estoit pas moindre que la qualité, ne seroient point capables de les consoler de leur disgrace. Ils luy respondirent que, l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvoient esperer une plus heureuse fortune. Alors la joye fut si grande dans le palais qu'elle se respandit par tous les environs.

## SCENE PREMIERE.

### LE PRINCE, EURIALE, MORON, AGLANTE, CINTHIE.

MORON.

Ouy, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus viste, et jamais vous n'avez veu un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE.

Ah! Prince, que je devray de graces à ce stratageme amoureux s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURIALE.

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moy, me flater de ce doux espoir; mais enfin, si ce n'est pas à moy trop de temerité que d'oser aspirer à l'honneur de vostre alliance, si ma personne et mes Estats...

LE PRINCE.

Prince, n'entrons point dans ces complimens, je trouve en vous dequoy remplir tous les souhaits d'un pere, et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

## SCENE II.

### LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que vois-je ici ?

LE PRINCE.

Ouy, l'honneur de vostre alliance m'est d'un prix tres-considerable, et je souscris aysément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toûjours tesmoigné une tendresse extréme, et je croy vous devoir bien plus par les bontez que vous m'avez fait voir que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais pour moy vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'huy la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder : c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec luy.

LE PRINCE.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union ?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE.

Tu le hais, ma fille?

LA PRINCESSE.

Ouy, et de tout mon cœur, je vous l'avouë.

LE PRINCE.

Et que t'a-t'il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a mesprisée.

LE PRINCE.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE.

Et quelle offence te fait cela? Tu ne veux accepter personne

LA PRINCESSE.

N'importe, il me devoit aymer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser : sa declaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de vostre cour, il a recherché une autre que moy.

LE PRINCE.

Mais quel interest dois-tu prendre à luy?

LA PRINCESSE.

J'en prens, Seigneur, à me vanger de son mes-

pris, et, comme je sçay bien qu'il ayme Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empescher, s'il vous plaist, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Ouy, Seigneur, sans doute, et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE.

Va, va, ma fille, avouë franchement la chose. Le merite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aymes enfin, quoy que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moy, Seigneur?

LE PRINCE.

Ouy, tu l'aymes

LA PRINCESSE.

Je l'ayme, dites-vous? et vous m'imputez cette lascheté? O Ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien sans mourir entendre ces paroles, et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aymer? Ah! si c'estoit un autre que vous, Seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sçay pas ce que je ne ferois point.

LE PRINCE.

Et bien, ouy, tu ne l'aymes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'espouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie!

LE PRINCE.

Mais, afin d'empescher qu'il ne puisse estre jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toy.

LA PRINCESSE.

Vous vous mocquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moy, Madame, je suis assez temeraire pour cela, et je prens à tesmoin le prince vostre pere si ce n'est pas vous que j'ay demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, et, deussiez-vous vous en prevaloir contre moy, descouvrir à vos yeux les veritables sentimens de mon cœur. Je n'ay jamais aymé que vous, et jamais je n'aymeray que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toûjours affectée, et tout ce que j'ay pû vous dire n'a esté qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ay suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessast bien-tost, sans doute, et je m'estonne seulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour : car enfin je mourois, je bruslois dans l'ame, quand je vous déguisois mes sentimens, et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offence, je suis tout prest de mourir pour vous en vanger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur le champ fera gloire d'executer l'arrest que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sçay pas mauvais

gré de m'avoir abusée, et tout ce que vous m'avez dit, je l'ayme bien mieux une feinte que non pas une verité.

LE PRINCE.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour espoux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sçay pas encore ce que je veux : donnez-moy le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

LE PRINCE.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURIALE.

Je l'attendray tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrest de ma destinée, et, s'il me condamne à la mort, je le suivray sans murmure.

LE PRINCE.

Vien, Moron, c'est icy un jour de paix, et je te remets en grace avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je seray meilleur courtisan une autre fois, et je me garderay bien de dire ce que je pense.

## SCENE III.

### ARISTOMENE, THEOCLE, LE PRINCE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LE PRINCE.

Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en vostre faveur; mais voila deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous sçavons prendre nostre party, et, si ces aymables princesses n'ont point trop de mespris pour des cœurs qu'on a rebutez, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de vostre alliance.

## SCENE IV.

### PHILIS, ARISTOMENE, THEOCLE, LE PRINCE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

PHILIS.

Seigneur, la deesse Venus vient d'annoncer par tout le changement du cœur de la princesse :

tous les pasteurs et toutes les bergeres en tesmoignent leur joye par des dances et des chansons, et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allegresse publique se repandre jusques icy.

---

# SIXIESME INTERMEDE

## CHŒUR DE PASTEURS ET DE BERGERES QUI DANSENT.

Quatre bergers et deux bergeres heroïques, representez les premiers par les sieurs le Gros, Estival, Don et Blondel, et les deux bergeres par Mlle de la Barre et Mlle Hilaire, se prenant par la main, chanterent cette chanson à danser, à laquelle les autres respondirent.

CHANSON.

*Usez mieux, ô beautez fieres!*
*Du pouvoir de tout charmer;*
*Aymez, aymables bergeres,*
*Nos cœurs sont faits pour aymer:*
*Quelque fort qu'on s'en deffende,*
*Il y faut venir un jour;*
*Il n'est rien qui ne se rende*
*Aux doux charmes de l'Amour.*

*Songez de bonne heure à suivre*
*Le plaisir de s'enflamer;*
*Un cœur ne commence à vivre*
*Que du jour qu'il sçait aymer:*

*Quelque fort qu'on s'en deffende,*
*Il y faut venir un jour ;*
*Il n'est rien qui ne se rende*
*Aux doux charmes de l'Amour.*

Pendant que ces aymables personnes dansoient, il sortit de dessous le theatre la machine d'un grand arbre chargé de seize faunes, dont les huit joüerent de la fluste, et les autres du violon, avec un concert le plus agreable du monde. Trente violons leur respondoient de l'orchestre, avec six autres concertans de clavessins et de thuorbes, qui estoient les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tissu et le Moine.

Et quatre bergers et quatre bergeres vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les faunes, descendans de l'arbre, se meslerent de temps en temps, et toute cette scene fut si grande, si remplie et si agreable, qu'il ne s'estoit encore rien veu de plus beau en ballet.

Aussi fit-elle une advantageuse conclusion aux divertissemens de ce jour, que toute la Cour ne loüa pas moins que celuy qui l'avoit precedé, se retirant avec une satisfaction qui luy fit bien esperer de la suite d'une feste si complette.

Les bergers estoient les sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet et la Pierre ;

Et les bergeres, les sieurs Baltazard, Magny, Arnald et Bonard.





# TROISIESME JOURNÉE

DES

# PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Plus on s'avançoit vers le grand rondeau qui representoit le lac sur lequel estoit autresfois basty le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissemens de l'Isle enchantée, comme s'il n'eust pas esté juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus long-temps dans une oysiveté qui eust fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toûjours le premier essein, que, le Ciel ayant resolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des pressentimens qui la remplirent de terreur et d'inquietudes : elle voulut apporter tous les remedes possibles pour prevenir ce malheur, et fortifier en toutes manieres un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joye.

On fit paroistre sur ce rondeau, dont l'estenduë et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une isle couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en deffendre l'entrée.

Deux autres isles, plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux costez de la premiere, et toutes trois, aussi bien que les bords du rondeau, estoient si fort

esclairées que ces lumieres faisoient naistre un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs Majestez, estant arrivées, n'eurent pas plustost pris leur place que l'une des deux isles qui paroissoient aux costez de la premiere fut toute couverte de violons fort bien vestus.

L'autre, qui estoit opposée, le fut en mesme temps de trompettes et de tymballiers dont les habits n'estoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage fut de voir sortir Alcine de derriere le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Celie et de Dircé, partirent au mesme temps à sa suite, et, se mettant à ses costez sur de grandes baleines, elles s'approcherent du bord du rondeau, et Alcine commença des vers auxquels ses compagnes respondirent, et qui furent à la loüange de la Reyne mere du Roy.

## ALCINE, CELIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma felicité,
Pleurez avecque moy dans cette extremité.

CELIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en fremissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menassant,
Un spectre m'avertit, d'une voix esperduë,
Que pour moy des enfers la force est suspenduë,
Qu'un celeste pouvoir arreste leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au poinct de ma naissance

Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a predit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs
Qu'à mes yeux éveillez sans cesse il represente
Le pouvoir de Melisse et l'heur de Bradamante.
J'avois preveu ces maux, mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prevenir nos desirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agreable entretien de nos cheres compagnes,
Nos jeux et nos chansons, les concerts des oyseaux,
Le parfum des zephyrs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces avantures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler
Avec tant de fureur les vint renouveller.
Chaque instant je croy voir mes forces terrassées,
Mes gardes esgorgez et mes prisons forcées;
Je croy voir mille amans, par mon art transformez,
D'une égale fureur à ma perte animez,
Quitter en mesme temps leurs troncs et leurs feüillages
Dans le juste dessein de vanger leurs outrages,
Et je croy voir enfin mon aimable Roger
De mes fers méprisez prest à se desgager.

CELIE.

La crainte en vostre esprit s'est acquis trop d'empire :
Vous regnez seule icy, pour vous seule on soûpire ;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accens plaintifs de vos tristes amans :
Logistile et ses gens, chassez de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachez dans leurs montagnes ;
Et le nom de Melisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flatons point, ce fantosme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Helas! de nos malheurs qui peut encor douter?

CELIE.

J'y vois un grand remede, et facile à tenter:
Une Reyne paroist dont le secours propice
Nous saura garentir des efforts de Melisse;
Par tout de cette Reyne on vante la bonté,
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre les vœux des siens est toûjours sans defense.

ALCINE.

Il est vray, je la vois; en ce pressant danger,
A nous donner secours taschons de l'engager:
Disons-luy qu'en tous lieux la voix publique estale
Les charmantes beautez de son ame royale;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sçait relever l'esclat de son auguste sang,
Et que de nostre sexe elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bon-heur public son grand cœur amoureux
Fit toûjours des perils un mépris genereux;
Que de ses propres maux son ame à peine atteinte
Pour les maux de l'Estat garda toute sa crainte;
Disons que ses bien-faits, versez à pleines mains,
Luy gaignent le respect et l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle est menacée
Toute la terre en deüil se montre interessée;
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste et sans orgueil sa grandeur s'est fait voir;

Qu'aux temps les plus fascheux sa sagesse constante
Sans crainte a soustenu l'authorité penchante,
Et dans le calme heureux, par ses travaux acquis,
Sans regret la remit dans les mains de son fils.
Disons par quels respects, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la recompense;
Vantons les longs travaux, vantons les justes loix
De ce fils reconnu pour le plus grand des rois,
Et comment cette mere, heureusement feconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde
Enfin, faisons parler nos soûpirs et nos pleurs
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver, au fort de nostre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette Reyne.

DIRCÉ.

Je sçais bien que son cœur, noblement genereux,
Ecoute avec plaisir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence;
Je sçais qu'elle peut tout, mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous deffendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut estre instruite,
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite;
Son zele si connu pour le culte des dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux,
Et, loin qu'à son abord mon effroy diminuë,
Malgré moy je le sens qui redouble à sa veuë.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger!
Loin d'aigrir mon ennuy, cherche à le soulager,
Et tasche de fournir à mon ame oppressée
Dequoy parer aux maux dont elle est menacée.

Redoublons cependant les gardes du palais,
Et, s'il n'est point pour nous d'azile desormais,
Dans nostre desespoir cherchons nostre deffense,
Et ne nous rendons pas au moins sans resistance.

ALCINE, Mademoiselle du Parc. CELIE, Mademoiselle de Brie. DIRCÉ, Mademoiselle Moliere.

Lorsqu'ils eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que le frontispice du palais, venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours à s'eslever à veuë d'œil, quatre geants d'une grandeur desmesurée vinrent à paroistre avec quatre nains qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroistre celle des geants encore plus excessive. Ces collosses estoient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la premiere entrée du ballet.





# BALLET

DU

# PALAIS D'ALCINE

---

## PREMIERE ENTRÉE.

QUATRE GEANTS ET QUATRE NAINS.

GEANTS : les sieurs Manceau, Vagnard, Pesan et Joubert.
NAINS : les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard
et le petit Tutin.

## DEUXIESME ENTRÉE.

Huit Maures, chargez par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

MAURES : Messieurs d'Heureux, Beauchamp,
Molier, La Marre.
Les sieurs Le Chantre, de Gan, Du Pron et Mercier.

## TROISIESME ENTRÉE.

Cependant un despit amoureux oblige six des chevaliers qu'Alcine retenoit auprés d'elle à tenter la sortie de ce palais; mais, la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils

font dans leur desespoir, ils sont vaincus aprés un grand combat par autant de monstres qui les attaquent.

SIX CHEVALIERS ET SIX MONSTRES.

CHEVALIERS : Monsieur de Souville, les sieurs Raynal, Des-Airs l'aisné, Des-Airs le second, De Lorge et Balthazard.

MONSTRES : les sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets et la Pierre.

## QUATRIESME ENTRÉE.

Alcine, allarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses esprits, et leur demande secours : il s'en presente deux à elle, qui font des sauts avec une force et une agilité merveilleuses.

DEMONS AGILLES : les sieurs S. André et Magny.

## CINQUIESME ENTRÉE.

D'autres demons viennent encore, et semblent asseurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

AUTRES DEMONS SAUTEURS : les sieurs Tutin, la Brodiere, Pesan et Bureau.

## SIXIESME ET DERNIERE ENTRÉE.

Mais à peine commence-t'elle à se r'asseurer qu'elle voit paroistre auprés de Roger et de quelques chevaliers de sa suite la sage Melisse, sous la forme d'Athlas. Elle court aussi-tost pour empescher l'effet de son intention ; mais elle arrive trop tard : Melisse a déja mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui destruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, suivy de plusieurs esclairs, marque la destruction du palais, qui est aussi-tost reduit en cendres

par un feu d'artifice, qui met fin à cette avanture et aux divertissemens de l'Isle enchantée.

ALCINE : Mademoiselle du Parc. MELISSE : De Lorge.
ROGER : M. Beauchamp.

CHEVALIERS : Messieurs d'Heureux, Raynal,
Du Pron et Desbrosses.

ESCUYERS : Messieurs La Marre, Le Chantre, De Gan et
Mercier.

---

Il sembloit que le ciel, la terre et l'eau fussent tous en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles : la hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, et celles qui ressortoient de l'eau aprés s'y estre enfoncées, faisoient un spectacle si grand et si magnifique que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens qu'un si beau feu d'artifice; lequel ayant enfin cessé aprés un bruit et une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublerent encore.

Alors toute la Cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois festes; et c'est assez advoüer qu'il ne s'y pouvoit rien adjouster que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune avoit eu ses beautez particulieres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurast d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit veuës jusques alors, et les surpasser peut-estre.

Mais, quoy que les festes comprises dans le sujet des *Plaisirs de l'Isle enchantée* fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'estoient pas, et la magnificence et la galanterie du Roy en avoit encore reservé pour les autres jours, qui n'estoient pas moins agreables.

Le samedy dixiesme, Sa Majesté voulut courre les testes : c'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage

est venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adresse d'un cavalier tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard et d'une espée. Si quelqu'un ne les a point veu courre, il en trouvera icy la description, estant moins commune que la bague, et seulement icy depuis peu d'années, et ceux qui en ont eu le plaisir ne s'ennuyent pas pourtant d'une narration si peu estenduë.

Les chevaliers entrent l'un aprés l'autre dans la lice, la lance à la main et un dard sous la cuisse droite, et, aprés que l'un d'eux a couru et emporté une teste de gros carton peinte et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page, et, faisant la demy-volte, il revient à toute bride à la seconde teste, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il luy jette en passant, puis, reprenant une javeline peu diferente de la forme du dard, dans une troisiesme passade il la darde dans un bouclier où est peinte une teste de Meduse, et, achevant sa demy-volte, il tire l'espée, dont il emporte, en passant toûjours à toute bride, une teste eslevée à un demy pied de terre; puis, faisant place à un autre, celuy qui en ses courses en a emporté le plus gagne le prix.

Toute la Cour s'estant placée sur une balustrade de fer doré qui regnoit autour de l'agreable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé dans lequel on avoit dressé la lice avec des barrieres, le Roy s'y rendit suivy des mesmes chevaliers qui avoient couru la bague, les ducs de S. Aignan et de Noailles y continuant leurs premieres fonctions, l'un de mareschal de camp, et l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs fort belles et heureuses; mais l'adresse du Roy luy fit emporter hautement, en suitte du prix de la course des dames, encore celuy que donnoit la Reyne : c'estoit une rose de diamans de grand prix, que le Roy, aprés l'avoir gagnée, redonna liberalement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coaslin disputa contre le marquis de Soyecourt, et la gagna.

Le dimanche, au lever du Roy, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour precedent, et donna lieu à un grand deffy entre le duc de S. Aignan, qui n'avoit point encore couru, et le marquis de Soyecourt, qui fut re-

mis au lendemain, pour ce que le mareschal duc de Grammont, qui parioit pour ce marquis, estoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'aprés.

Le Roy mena toute la Cour cette apresdinée à sa mesnagerie, dont on admira les beautez particulieres et le nombre presque incroyable d'oyseaux de toutes sortes, parmy lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puis que, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Et le soir Sa Majesté fit representer, sur l'un de ces theatres doubles de son sallon que son esprit universel a luy-mesme inventez, la comedie des *Fascheux*, faite par le sieur de Moliere, meslée d'entrées de ballet, et fort ingenieuse.

Le bruit du deffy qui se devoit courir le lundy douziesme fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoy que celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistolles; et, comme le duc, par une heureuse audace, donnoit une teste à ce marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'estant rendu un peu plus tard chez le Roy, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'estre qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le duc de S. Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux presage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

*Belles, vous direz en ce jour,*
*Si vos sentimens sont les nostres,*
*Qu'estre vainqueur du grand Soyecourt,*
*C'est estre vainqueur de dix autres,*

faisant toûjours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'avanture de l'Isle perilleuse rendit victorieux de dix chevaliers.

Aussi-tost que le Roy eut disné, il conduisit les Reynes, Monsieur, Madame, et toutes les dames, dans un lieu où on devoit tirer une loterie, afin que rien ne manquast à la galanterie de ces festes : c'estoient des pierreries, des ameu-

blemens, de l'argenterie et autres choses semblables; et, quoy que le sort ait accoustumé de decider de ces presens, il s'accorda sans doute avec le desir de Sa Majesté quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reyne, chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon et Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vestus et bien montez.

Le Roy avec toute la Cour les honora de sa presence; et Sa Majesté leust mesme les articles des courses, afin qu'il n'y eust aucune contestation entre eux. Le succez en fut heureux au duc de S. Aignan, qui gagna le deffy.

Le soir, Sa Majesté fit joüer une comedie nommée *Tartuffe,* que le sieur de Moliere avoit faite contre les hypocrites; mais, quoy qu'elle eust esté trouvée fort divertissante, le Roy connut tant de conformité entre ceux qu'une veritable devotion met dans le chemin du ciel et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empesche pas d'en commettre de mauvaises, que son extréme delicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoit estre prise l'une pour l'autre, et, quoy qu'on ne doutast point des bonnes intentions de l'autheur, il la deffendit pourtant en public, et se priva soy-mesme de ce plaisir pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement.

Le mardy treiziesme, le Roy voulut encore courre les testes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celuy qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore celuy de la course des dames, le duc de S. Aignan celuy du jeu; et, ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du Roy luy fit encore avoir ce prix, et ce ne fut pas sans un estonnement duquel on ne pouvoit se deffendre qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les testes.

On joüa le mesme soir la comedie du *Mariage forcé,* encore de la façon du mesme sieur de Moliere, meslée d'entrées de ballet et de recits; puis le Roy prit le chemin de Fontainebleau le mercredy quatorziesme, toute la Cour se trouvant si satisfaite de ce qu'elle avoit veu que chacun crut

qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par escrit pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pû voir des festes si diversifiées et si agreables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le succez, la liberalité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous; où les soins infatigables de Monsieur de Colbert s'employerent en tous ces divertissemens, malgré ses importantes affaires; où le duc de S. Aignan joignit l'action à l'invention du dessein; où les beaux vers du president de Perigny à la loüange des Reynes furent si justement pensez, si agreablement tournez, et recitez avec tant d'art; où ceux que Monsieur de Bensserade fit pour les chevaliers eurent une approbation generalle; où la vigilance exacte de Monsieur Bontemps et l'application de Monsieur de Launay ne laisserent manquer d'aucune des choses necessaires; enfin où chacun a marqué si advantageusement son dessein de plaire au Roy, dans le temps où Sa Majesté ne pensoit elle-mesme qu'à plaire, et où ce qu'on a veu ne sçauroit jamais se perdre dans la memoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par cet escrit le souvenir de toutes ces merveilles.



# DOM JUAN

OU

# LE FESTIN DE PIERRE

COMEDIE

*Representée pour la premiere fois, le quinziéme février* 1665,
*sur le theatre de la salle du Palais Royal,*

Par la trouppe de MONSIEUR, frere unique du Roy.

## LES PERSONNAGES.

DOM JUAN, fils de Dom Louis.
SGANARELLE, valet de Dom Juan.
ELVIRE, femme de Dom Juan.
GUSMAN, escuyer d'Elvire.
DOM CARLOS, } freres d'Elvire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, pere de Dom Juan.
CHARLOTTE, } paysanes.
MATHURINE, }
PIERROT, paysan.
La Statue du Commandeur.
LA VIOLETTE, } laquais de Dom Juan.
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, spadassin.
UN PAUVRE.
Suitte de Dom Juan.
Suitte de Dom Carlos et de Dom Alonse, freres.
Un Spectre.

*La scene est en Sicile.*



# DOM JUAN

OU

# LE FESTIN DE PIERRE

## ACTE PREMIER

### SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *tenant une tabatiere.*

Quoy que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnestes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre; non seulement il réjoüit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les ames à la vertu, et l'on apprend avec luy à de-

venir honneste homme. Ne voyez-vous pas bien, dés qu'on en prend, de quelle maniere obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravy d'en donner à droit et à gauche, par tout où l'on se trouve? On n'attend pas mesme qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vray que le tabac inspire des sentimens d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matiere, reprenons un peu nostre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maistresse, surprise de nostre départ, s'est mise en campagne aprés nous, et son cœur, que mon maistre a sceu toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, sans le venir chercher icy? Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ay peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore, dy-moy, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maistre t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eust pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas, mais, à veuë de païs, je connois à peu prés le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-estre me tromper, mais enfin, sur de tels sujets, l'experience m'a pû donner quelques lumieres.

GUSMAN.

Quoy! ce départ si peu préveu seroit une infidelité de Dom Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage.

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGANARELLE.

Eh! oüy. Sa qualité! la raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empescheroit des choses!

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Gusman, mon amy, tu ne sçais pas encore, croy-moy, quel homme est Dom Juan.

GUSMAN.

Je ne sçay pas, de vray, quel homme il peut estre, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, aprés tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressans, de vœux, de soûpirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de sermens reïterez, tant de transports enfin et tant d'emportemens qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un convent pour mettre Done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme aprés tout

cela il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ay pas grande peine à le comprendre, moy, et, si tu connoissois le pelerin, tu trouverois la chose assez facile pour luy. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentimens pour Done Elvire, je n'en ay point de certitude encore : tu sçais que par son ordre je partis avant luy, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu; mais par precaution je t'apprens (*inter nos*) que tu vois en Dom Juan, mon maistre, le plus grand scelerat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un heretique, qui ne croit ny ciel, ny enfer, ny loup garou, qui passe cette vie en veritable beste brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrestiennes qu'on luy peut faire, et traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : croy qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toy, son chien et son chat. Un mariage ne luy coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pieges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains : dame, demoiselle, bourgeoise, païsane, il ne trouve rien de trop chaud ny de trop froid pour luy; et, si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et, pour en achever le portrait, il

faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour, qu'il me vaudroit bien mieux d'estre au diable que d'estre à luy, et qu'il me fait voir tant d'horreurs que je souhaiterois qu'il fust déja je ne sçay où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose : il faut que je luy sois fidele en dépit que j'en aye ; la crainte en moy fait l'office du zele, bride mes sentimens, et me reduit d'applaudir bien souvent à ce que mon ame deteste. Le voila qui vient se promener dans ce palais, separons-nous. Ecoute au moins, je t'ay fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorty un peu bien viste de la bouche ; mais, s'il faloit qu'il en vinst quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menty.

## SCENE II.

### D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parloit là ? Il a bien l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire ?

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu prés de cela.

D. JUAN.

Quoy ! c'est luy ?

SGANARELLE.

Luy-mesme.

D. JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

D. JUAN.

Et quel sujet l'ameine?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquieter.

D. JUAN.

Nostre départ sans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en est tout mortifié, et m'en demandoit le sujet.

D. JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moy, je croy, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en teste.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oüy.

D. JUAN.

Ma foy, tu ne te trompes pas, et je dois t'avoüer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Eh ! mon Dieu, je sçay mon Dom Juan sur le bout du doigt, et connois vostre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il se plaist à se promener de liens en liens, et n'aime guere à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dy-moy, que j'ay raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur...

D. JUAN.

Quoy? parle.

SGANARELLE.

Assurément que vous avez raison si vous le voulez, on ne peut pas aller là contre; mais, si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-estre une autre affaire.

D. JUAN.

Et bien, je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monsieur, je vous diray franchement que je n'approuve point vostre methode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous costez comme vous faites.

D. JUAN.

Quoy ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour luy, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose de vouloir se picquer d'un faux honneur d'estre fidelle, de s'ensevelir

pour toûjours dans une passion, et d'estre mort dés sa jeunesse à toutes les autres beautez qui nous peuvent frapper les yeux! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'estre rencontrée la premiere ne doit point dérober aux autres les justes pretentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moy, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cede facilement à cette douce violence dont elle nous entraisne. J'ay beau estre engagé, l'amour que j'ay pour une belle n'engage point mon ame à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le merite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoy qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je voy d'aimable, et, dés qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, aprés tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extréme à reduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrés qu'on y fait; à combattre par des transports, par des larmes et des soûpirs l'innocente pudeur d'une ame qui a peine à rendre les armes; à forcer pied à pied toutes les petites resistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais, lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ny rien à souhaiter, tout le beau de la pas-

sion est finy, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs et presenter à nostre cœur les charmes attrayans d'une conqueste à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la resistance d'une belle personne, et j'ay sur ce sujet l'ambition des conquerans, qui volent perpetuellement de victoire en victoire et ne peuvent se resoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrester l'impetuosité de mes desirs, je me sens un cœur à aymer toute la terre, et, comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eust d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquestes amoureuses

SGANARELLE.

Vertu de ma vie! comme vous debitez! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foy, j'ay à dire, je ne sçay que dire : car vous tournez les choses d'une maniere qu'il semble que vous avez raison, et cependant il est vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont broüillé tout cela. Laissez faire, une autre fois je mettray mes raisonnemens par écrit pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez?

D. JUAN.

Comment! quelle vie est-ce que je meine?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites....

D. JUAN.

Y a-t'il rien de plus agreable?

SGANARELLE.

Il est vray, je conçois que cela est fort agreable et fort divertissant, et je m'en accommoderois assez, moy, s'il n'y avoit point de mal; mais, Monsieur, se joüer ainsi d'un mystere sacré, et...

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire entre le Ciel et moy, et nous la démeslerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, j'ay toûjours oüy dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

D. JUAN.

Hola! maistre sot, vous sçavez que je vous ay dit que je n'ayme pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde! Vous sçavez ce que vous faites, vous, et, si vous ne

croyez rien, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde qui sont libertins sans sçavoir pourquoy, qui font les esprits forts parce qu'ils croyent que cela leur sied bien; et, si j'avois un maistre comme cela, je luy dirois fort nettement, le regardant en face : « Osez-vous bien ainsi vous joüer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous mocquer comme vous faites des choses les plus saintes? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous estes (je parle au maistre que j'ay dit), c'est bien à vous à vouloir vous mesler de tourner en raillerie ce que tous les hommes reverent. Pensez-vous que, pour estre de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à vostre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos veritez? Apprenez de moy, qui suis vostre valet, que le Ciel punit tost ou tard les impies, qu'une méchante vie ameine une méchante mort, et que... »

D. JUAN.

Paix!

SGANARELLE.

De quoy est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraisné par ses appas, je l'ai suivie jusques en cette ville.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuastes il y a six mois?

D. JUAN.

Et pourquoy craindre? Ne l'ay-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ay eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Ouy, mais cette grace n'esteint pas peut-estre le ressentiment des parens et des amis, et...

D. JUAN.

Ah! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agreable du monde, qui a esté conduite icy par celuy-mesme qu'elle y vient épouser; et le hazard me fit voir ce couple d'amans trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ay veu deux personnes estre si contens l'un de l'autre et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oüy, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes desirs, et je me figuray un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offencée; mais jusques icy tous

mes efforts ont esté inutiles, et j'ay recours au dernier remede. Cet époux prétendu doit aujourd'huy regaler sa maistresse d'une promenade sur mer ; sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont preparées pour satisfaire mon amour, et j'ay une petite barque et des gens avec quoy fort facilement je pretens enlever la belle.

SGANARELLE.

Ha ! Monsieur...

D. JUAN.

Hen ?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut : il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

Prepare-toy donc à venir avec moy, et prend soin toy-mesme d'apporter toutes mes armes afin que... [*Il aperçoit Done Elvire.*] Ah! rencontre fâcheuse! Traistre, tu ne m'avois pas dit qu'elle estoit icy elle-mesme.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-cy avec son équipage de campagne?

## SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. Elvire.

Me ferez-vous la grace, Dom Juan, de vouloir bien me reconnoistre, et puis-je au moins esperer que vous daigniez tourner le visage de ce costé ?

D. Juan.

Madame, je vous avouë que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas icy.

D. Elvire.

Oüy, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous estes surpris, à la verité, mais tout autrement que je ne l'esperois, et la maniere dont vous le paroissez me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité et la foiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient. J'ay esté assez bonne, je le confesse, ou plûtost assez sotte, pour me vouloir tromper moy-mesme et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ay cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous, et je me suis forgé exprés cent sujets legitimes d'un départ si precipité pour vous justifier du crime dor ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix, qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'é-

coutois avec plaisir mille chimeres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a receuë m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en sçavoir. Je seray bien aise pourtant d'oüir de vostre bouche les raisons de vostre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous sçaurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voila Sganarelle qui sçait pourquoy je suis party.

SGANARELLE.

Moy? Monsieur, je n'en sçay rien, s'il vous plaist.

D. ELVIRE.

Hé bien! Sganarelle, parlez; il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

D. JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE.

Que voulez-vous que je dise?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Je n'ay rien à répondre; vous vous mocquez de vostre serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je!

SGANARELLE.

Madame...

D. ELVIRE.

Quoy ?...

SGANARELLE, *se retournant vers son maistre.*

Monsieur...

D. JUAN.

Si...

SGANARELLE.

Madame, les conquerans, Alexandre, et les autres mondes, sont cause de nostre départ. Voila, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaist-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mysteres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la verité...

D. ELVIRE.

Ah ! que vous sçavez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit estre accoûtumé à ces sortes de choses ! J'ay pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous estes toûjours dans les mesmes sentimens pour moy, que vous m'aimez toûjours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moy que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la derniere consequence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez icy quelque temps, et que je n'ay qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes

pas le plûtost qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moy vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son ame ? Voila comme il faut vous défendre, et non pas estre interdit comme vous estes.

D. JUAN.

Je vous avouë, Madame, que je n'ay point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincere. Je ne vous diray point que je suis toûjours dans les mesmes sentimens pour vous et que je brûle de vous rejoindre, puis qu'enfin il est assuré que je ne suis party que pour vous fuir : non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans peché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ay ouvert les yeux de l'ame sur ce que je faisois. J'ay fait reflexion que, pour vous épouser, je vous ay dérobée à la closture d'un convent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, et que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ay craint le courroux celeste. J'ay cru que nostre mariage n'estoit qu'un adultere déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrace d'enhaut, et qu'enfin je devois tascher de vous oublier et vous donner moyen de retourner à vos premieres chaisnes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras; que par...

D. Elvire.

Ah! scelerat, c'est maintenant que je te connois tout entier, et, pour mon malheur, je te connois lors qu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me desesperer; mais sçache que ton crime ne demeurera pas impuny, et que le mesme Ciel dont tu te jouës me sçaura vanger de ta perfidie.

D. Juan.

Sganarelle, le Ciel!

Sganarelle.

Vraiment oüy, nous nous moquons bien de cela, nous autres!

D. Juan.

Madame...

D. Elvire.

Il suffit, je n'en veux pas oüir davantage, et je m'accuse mesme d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte, et sur de tels sujets un noble cœur au premier mot doit prendre son party. N'attends pas que j'éclate icy en reproches et en injures; non, non, je n'ay point un couroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se reserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais, et, si le Ciel n'a rien que tu puisses apprehender, apprehende du moins la colere d'une femme offencée.

[*Elle sort.*]

Sganarelle, [*à part*].

Si le remords le pouvoit prendre!

D. Juan, *aprés une petite reflexion.*

Allons songer à l'execution de nostre entreprise amoureuse

Sganarelle, *seul.*

Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir!





# ACTE II

## SCENE PREMIERE.

### CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

Nostre-dinse, Piarrot, tu t'es trouvé-là bien à point.

PIERROT.

Parquienne! il ne s'en est pas falu l'époisseur d'une éplinque qu'ils ne se sayant nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'est donc le coup de vent da matin qui les avoit ranvarsez dans la mar?

PIERROT.

Aga guien, Charlote, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu, car, comme dit l'autre, je les ay le premier avisez, avisez le premier je les ay. Enfin donc, j'estions sur le bord de la mar, moy et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la teste : car, comme tu sçais bian, le gros

Lucas aime à batifoler, et moy par fouas je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ay apparceu de tout loin queuque chose qui groüilloit dans gliau, et qui venoit comme envars nou par secousses. Je voyois cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. « Eh! Lucas, çay-je fait, je pense que ula des hommes qui nageant là-bas. — Voire, ce ma til fait, t'as esté au trépassement d'un chat, tas la veuë trouble. — Palsanquienne! çay je fait, je n'ay point la veuë trouble, ce sont des hommes. — Point du tout, ce ma til fait, t'as la barluë. — Veux-tu gager, çay je fait, que je nay point la barluë, çay je fait, et que sont deux hommes, çay je fait, qui nageant droit icy? çay je fait. — Morquenne! ce ma til fait, je gage que non. — O çà, çay je fait, veux tu gager dix sols que si? — Je le veux bian, ce ma til fait, et pour te montrer, ula argent su jeu, ce ma til fait. » Moy, je n'ay point esté ny fou ny estourdy, j'ay bravement bouté à tarre quatre pieces tapées et cinq sols en doubles, jergniguenne, aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin, car je ses hazardeux, moy, et je vas à la debandade. Je sçavois bian ce que je faisois pourtant, queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putost eü gagé que javon veu les deux hommes tout à plain qui nous faisiant signe de les aller querir, et moy de tirer auparavant les enjeux. « Allons, Lucas, çay je dit, tu vois bian qu'ils nous appellont; allons viste à leu secours. — Non, ce ma til dit, ils mont fait pardre. » O donc tanquia qua la par fin, pour le faire court, je l'ay tant sarmonné que je nous

sommes boutez dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha que je les avons tirez de gliau, et pis je les avons menez cheux nous auprés du feu, et pis ils se sant depoüillez tous nuds pour se secher, et pis il y en est venu encor deux de la mesme bande qui saquiant sauvez tout seuls, et pis Maturine est arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux; ula justement, Charlote, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pû mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oüy, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros gros monsieur, car il a du dor à son habit tout de pis le haut jusqu'en bas, et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mesmes; et stapandant, tout gros monsieur qu'il est, il seroit par ma fique nayé si je n'aviomme esté là.

CHARLOTE.

Ardez un peu!

PIERROT.

O parquenne! sans doute il en avoit pour sa maine de féves.

CHARLOTE.

Est-il encor cheux toy tout nu, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avois jamais veu s'habiller; que d'histoires et d'angigorniaux boutont ces messieus-là les courtisans! Je me pardrois là dedans, pour moy, et j'estois tout ebobi de voir ça. Quien,

Charlote, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu teste, et ils boutont ça, aprés tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toy et moy. En glieu d'haut de chausse, ils portont un garderobe aussi large que d'icy à Pasque ; en glieu de pourpoint, de petites brassieres qui ne leu venont pas usqu'au brichet, et, en glieu de rabas, un grand mouchoir de cou à riziau aveuc quatre grosses houpes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes, et parmy tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraye piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soiont farcis tout de pis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Par ma fy, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

O acoute un peu auparavant, Charlote, j'ay queuque autre chose à te dire, moy.

CHARLOTE.

Et bian, dy, qu'est-ce que c'est ?

PIERROT.

Vois-tu, Charlote, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je taime, tu le sçais bian, et je somme pour estre mariez ensemble ; mais, marquenne, je ne suis point satisfait de toy.

CHARLOTE.

Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraignes l'esprit franchement.

CHARLOTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Testiguienne! tu ne maimes point.

CHARLOTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Oüy, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTE.

Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la mesme chose

PIERROT.

Je te dis toujou la mesme chose, parce que c'est toujou la mesme chose, et si ce n'estoit pas toujou la mesme chose, je ne te dirois pas toujou la mesme chose.

CHARLOTE.

Mais qu'est-ce qu'il te faut? que veux-tu?

PIERROT.

Jerniquenne, je veux que tu maimes.

CHARLOTE.

Est-ce que je ne taime pas?

PIERROT.

Non, tu ne maimes pas, et si je fais tout ce que je pis pour ça. Je tachete, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont, je me romps le cou à taller denicher des marles, je fais jouër pour toy les vielleux quand ce vient ta feste, et tout ça comme si je me frapois la teste contre un

mur. Vois-tu, ça n'est ny biau ny honneste de naimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTE.

Mais, mon guieu, je taime aussi.

PIERROT.

Oüy, tu maimes dune belle deguaine.

CHARLOTE.

Quement veux tu donc qu'on fasse?

PIERROT.

Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTE.

Ne taimay-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non, quand ça est, ça se void, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse comme alle est assotée du jeune Robain, alle est toujou autour de ly à lagacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al ly fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en passant; et l'autre jour qu'il estoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous ly, et le fit choir tout de son long par tarre. Jarny! ula où len voit les gens qui aimont; mais toy, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraye souche de bois, et je passerois vingt fois devant toy que tu ne te groüillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne! ça n'est pas bian, aprés tout, et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Que veux-tu que j'y fasse? c'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne, quand en a de l'amiquié pour les personnes, lan en baille toujou queuque petite signifiance.

CHARLOTE.

Enfin je taime tout autant que je pis, et, si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuquautre.

PIERROT.

Eh bien, ula pas mon conte? Testigué! si tu maimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Pourquoy me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morqué! queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bian, laisse faire aussi, et ne me presse point tant; peut-estre que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlote.

CHARLOTE.

Eien, quien.

PIERROT.

Promets-moy donc que tu tâcheras de maimer davantage.

CHARLOTE.

J'y feray tout ce que je pourray, mais il faut

que ça vienne de luy-mesme. Pierrot, est-ce là ce monsieur?

PIERROT.

Oüy, le ula.

CHARLOTE.

Ah! mon quieu, qu'il est genty, et que ç'auroit esté dommage qu'il eust été nayé!

PIERROT.

Je revians tout à l'heure, je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ays euë.

## SCENE II.

### D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE.

D. JUAN.

Nous avons manqué nostre coup, Sganarelle, et cette bourasque impreveuë a renversé avec nostre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vray, la paysane que je viens de quiter repare ce malheur, et je luy ay trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succez de nostre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, et j'y ay déja jetté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps de pousser des soûpirs.

SGANARELLE.

Monsieur, j'avouë que vous m'estonnez. A peine sommes-nous échapez d'un peril de mort qu'au

lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colere par vos fantaisies accoûtumées et vos amours cr... Paix! coquin que vous estes, vous ne sçavez ce que vous dites, et Monsieur sçait ce qu'il fait, allons.

D. JUAN, *appercevant Charlote.*

Ah! ah! d'où sort cette autre paysane, Sganarelle? As-tu rien veu de plus joly, et ne trouves-tu pas, dy-moy, que celle-cy vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

Assurément! [*A part.*] Autre piece nouvelle

D. JUAN.

D'où me vient, la belle, une rencontre si agreable? Quoy! dans ces lieux champestres, parmy ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous estes?

CHARLOTE.

Vous voyez, Monsieur.

D. JUAN.

Estes-vous de ce village?

CHARLOTE.

Oüy, Monsieur.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTE.

Oüy, Monsieur.

D. JUAN.

Vous vous appellez?

CHARLOTE.

Charlote, pour vous servir.

D. JUAN.

Ah! la belle personne, et que ses yeux sont penetrans!

CHARLOTE.

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

D. JUAN.

Ah! n'ayez point de honte d'entendre dire vos veritez. Sganarelle, qu'en dis-tu? peut-on rien voir de plus agreable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaist : ah! que cette taille est jolie! Haussez un peu la teste, de grace : ah! que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entierement : ah! qu'ils sont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie : ah! qu'elles sont amoureuses! et ces lévres appetissantes! Pour moy, je suis ravy, et je n'ay jamais veu une si charmante personne.

CHARLOTE.

Monsieur, cela vous plaist à dire, et je ne sçay pas si c'est pour vous railler de moy.

D. JUAN.

Moy, me railler de vous! Dieu m'en garde; je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'estes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à vostre beauté que vous en estes redevable.

CHARLOTE.

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moy, et je n'ay pas d'esprit pour vous répondre.

D. Juan.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

Charlote.

Fy, Monsieur, elles sont noires comme je ne sçay quoy.

D. Juan.

Ha! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que je les baise, je vous prie.

Charlote.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et, si j'avois sceu ça tantost, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

D. Juan.

Et dites-moy un peu, belle Charlote, vous n'estes pas mariée sans doute?

Charlote.

Non, Monsieur, mais je dois bien-tost l'estre avec Piarrot, le fils de la voisine Simonete.

D. Juan.

Quoy! une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan? Non, non, c'est profaner tant de beautez, et vous n'estes pas née pour demeurer dans un village; vous meritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connoist bien, m'a conduit icy tout exprés pour empescher ce mariage et rendre justice à vos charmes : car enfin, belle Charlote, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce miserable lieu et ne vous mette dans l'estat où vous meritez d'estre. Cet amour est bien prompt sans doute; mais quoy! c'est un effet,

Charlote, de vostre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTE.

Aussi vray, Monsieur, je ne sçay comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans estes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, [*à part*].

Il n'a garde.

CHARLOTE.

Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser; je suis une pauvre paysanne, mais j'ay l'honneur en recommandation, et j'aimerois mieux me voir morte que de me voir deshonorée.

D. JUAN.

Moy, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serois assez lâche pour vous deshonorer? Non, non, j'ay trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlote, en tout bien et en tout honneur; et, pour vous montrer que je vous dis vray, sçachez que je n'ay point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voila prest quand vous voudrez, et je prends à témoin l'homme que voila de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point, il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah! Charlote, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moy par les autres; et, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincerité de ma foy; et puis vostre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit estre à couvert de toutes ces sortes de crainte ; vous n'avez point l'air, croyez-moy, d'une personne qu'on abuse, et pour moy, je l'avoüe, je me percerois le cœur de mille coups si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTE.

Mon Dieu, je ne sçay si vous dites vray ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lors que vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous reïtere encore la promesse que je vous ay faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à estre ma femme?

CHARLOTE.

Oüy, pourveu que ma tante le veüille.

D. JUAN.

Touchez donc là, Charlote, puis que vous le voulez bien de vostre part.

CHARLOTE.

Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie ; il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foy.

D. JUAN.

Comment ! il semble que vous doutiez encore de ma sincerité. Voulez-vous que je fasse des sermens épouvantables ? Que le Ciel...

CHARLOTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous croy.

D. JUAN.

Donnez-moy donc un petit baiser pour gage de vostre parole.

CHARLOTE.

Oh ! Monsieur, attendez que je soyons mariez, je vous prie ; aprés ça, je vous baiseray tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Et bien, belle Charlote, je veux tout ce que vous voulez ; abandonnez-moy seulement vostre main, et souffrez que par mille baisers je luy exprime le ravissement où je suis...

## SCENE III.

### D. JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTE.

PIERROT, *se mettant entre eux deux et poussant Dom Juan.*

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaist; vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la puresie.

D. JUAN, *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'amene cet impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous tegniez, et qu'ou ne carressiais point nos accordées.

D. JUAN *continuë de le repousser.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Jerniquenne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTE, *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement? que je le laisse faire? Je ne veux pas, moy.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Testiguenne! par ce qu'ous estes monsieu, ous

viendrez caresser nos femmes à note barbe? Allez u-s-en caresser les vostres.

D. JUAN.

Heu?

PIERROT.

Heu! (*Dom Juan lui donne un soufflet.*) Testigué! ne me frappez pas. (*Autre soufflet.*) Oh! jernigué! (*Autre soufflet.*) Ventrequé! (*Autre soufflet.*) Palsanqué, morquenne! ça n'est pas bian de batre les gens, et ce n'est pas là la recompense de u-s-avoir sauvé d'estre nayé.

CHARLOTE.

Piarrot, ne te fasche point.

PIERROT.

Je me veux fascher, et t'es une vilaine, toy, d'endurer qu'on te cajeole.

CHARLOTE.

Oh! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses; ce monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colere.

PIERROT.

Quement, jerny! tu m'es promise.

CHARLOTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot; si tu m'aimes, ne doistu pas estre bien-aise que je devienne madame?

PIERROT.

Jerniqué! non; j'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine, si je sis madame, je te feray gagner queuque chose,

et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventrequenne ! je gny en porteray jamais, quand tu m'en poyrois deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'escoutes ce qu'il te dit ? Morquenne ! si j'avois sceu ça tantost, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, et je gly aurois baillé un bon coup d'aviron sur la teste.

D. JUAN, *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*

Qu'est-ce que vous dites ?

PIERROT, *s'éloignant derriere Charlote.*

Jerniquenne ! je ne crains parsonne.

D. JUAN *passe du costé où est Pierrot.*

Attendez-moy un peu.

PIERROT *repasse de l'autre costé de Charlote.*

Je me moque de tout, moy.

D. JUAN *court aprés Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *se sauve encore derriere Charlote.*

J'en avons bien veu d'autres.

D. JUAN.

Hoüais !

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur, laissez là ce pauvre miserable. C'est conscience de le batre. Ecoute, mon pauvre garçon, retire-toy, et ne luy dis rien.

PIERROT *passe devant Sganarelle, et dit fierement à D. Juan.*

Je veux luy dire, moy !

D. Juan *leve la main pour donner un soufflet à Pierrot, qui baisse la teste, et Sganarelle reçoit le soufflet.*

Ah! je vous apprendray.

Sganarelle, *regardant Pierrot, qui s'est baissé pour éviter le soufflet.*

Peste soit du maroufle!

D. Juan.

Te voila payé de ta charité.

Pierrot.

Jarny! je vas dire à sa tante tout ce ménage-cy.

D. Juan.

Enfin, je m'en vais estre le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme, et que...

## SCENE IV.

### D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE, MATHURINE.

Sganarelle, *apercevant Mathurine.*

Ah! ah!

Mathurine, *à Dom Juan.*

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlote? Est-ce que vous luy parlez d'amour aussi?

D. Juan, *à Mathurine.*

Non, au contraire, c'est elle qui me témoignoit

une envie d'estre ma femme, et je luy répondois que j'estois engagé à vous.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN, *bas à Charlote.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudroit bien que je l'épousasse; mais je luy dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoy! Charlote...

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la teste.

CHARLOTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN, *bas à Charlote.*

C'est en vain que vous luy parlerez, vous ne luy osterez point cette fantaisie.

MATHURINE

Est-ce que..

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de luy faire entendre raison.

CHARLOTE.

Je voudrois...

D. JUAN, *bas à Charlote.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Ne luy dites rien, c'est une folle.

CHARLOTE.

Je pense...

D. JUAN, *bas à Charlote.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je luy parle.

CHARLOTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoy!...

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je luy ay promis de l'épouser.

CHARLOTE.

Je...

D. JUAN, *bas à Charlote.*

Gageons qu'elle vous soustiendra que je luy ay donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Hola! Charlote, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

CHARLOTE.

Ça n'est pas honneste, Mathurine, d'estre jalouse que Monsieur me parle.

MATHURINE.

C'est moy que Monsieur a veu la premiere.

CHARLOTE.

S'il vous a veu la premiere, il m'a veu la seconde, et m'a promis de m'épouser.

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Et bien, que vous ay-je dit?

MATHURINE.

Je vous baise les mains, c'est moy, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

D. JUAN, *bas à Charlote.*

N'ay-je pas deviné ?

CHARLOTE.

A d'autres, je vous prie ; c'est moy, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens ; c'est moy, encore un coup.

CHARLOTE.

Le ula qui est pour le dire, si je n'ay pas raison.

MATHURINE.

Le ula qui est pour me dementir, si je ne dis pas vray.

CHARLOTE.

Est-ce, Monsieu, que vous luy avez promis de l'épouser ?

D. JUAN, *bas à Charlote.*

Vous vous raillez de moy ?

MATHURINE.

Est-il vray, Monsieur, que vous luy avez donné parole d'estre son mary ?

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée ?

CHARLOTE.

Vous voyez qu'al le soûtient.

D. JUAN, *bas à Charlote.*

Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous estes témoin comme al l'assure

D. JUAN, *bas à Mathurine.*

Laissez-la dire.

CHARLOTE.

Non, non, il faut sçavoir la verité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTE.

Oüy, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre vostre bec jaune.

MATHURINE.

Oüy, Charlote, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse.

CHARLOTE.

Monsieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monsieur.

CHARLOTE, *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE, *à Charlote.*

Vous allez voir vous mesme.

CHARLOTE, *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE, *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN, *embarassé, leur dit à toutes deux.*

Que voulez-vous que je dise? Vous soûtenez également toutes deux que je vous ay promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sçait pas ce qui en est, sans qu'il soit necessaire que je m'explique davantage? Pourquoy m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ay promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-mesme

dequoy se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourveu que j'accomplisse ma promesse? Tous les discours n'avancent point les choses; il faut faire, et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je veux vous mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marieray, laquelle des deux a mon cœur. (*Bas, à Mathurine.*) Laissez-luy croire ce qu'elle voudra. (*Bas, à Charlotte.*) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*Bas, à Mathurine.*) Je vous adore. (*Bas, à Charlotte.*) Je suis tout à vous. (*Bas, à Mathurine.*) Tous les visages sont laids auprés du vostre. (*Bas, à Charlote.*) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a veuë. J'ay un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTE, *à Mathurine.*

Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE.

C'est moy qu'il épousera.

SGANARELLE.

Ah! pauvres filles que vous estes, j'ay pitié de vostre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à vostre malheur. Croyez-moy l'une et l'autre, ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans vostre village.

D. JUAN, *revenant.*

Je voudrois bien sçavoir pourquoy Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE, *à ces filles.*

Mon maistre est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est

l'épouseur du genre humain, et... (*Il apperçoit Dom Juan*) cela est faux, et quiconque vous dira cela, vous luy devez dire qu'il en a menty. Mon maistre n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voila, demandez-le plûtost à luy-mesme.

D. JUAN.

Oüy.

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisans, je vais au-devant des choses, et je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de luy dire qu'il en auroit menty.

D. JUAN.

Sganarelle!

SGANARELLE.

Oüy, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon!

SGANARELLE.

Ce sont des impertinens.

## SCENE V.

### D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTE, MATHURINE, SGANARELLE.

La Ramée.

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon icy pour vous.

D. Juan.

Comment?

La Ramée.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver icy dans un moment. Je ne sçay pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi, mais j'ay appris cette nouvelle d'un païsan qu'ils ont interrogé et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, et le plûtost que vous pourrez sortir d'icy sera le meilleur.

D. Juan, *à Charlote et Mathurine.*

Une affaire pressante m'oblige de partir d'icy, mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ay donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir. (*Charlote et Mathurine s'éloignent.*) Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratageme, et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se reveste de mes habits, et moy...

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez : m'exposer à estre tué sous vos habits, et...

D. JUAN.

Allons, viste! c'est trop d'honneur que je vous fais, et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel! puis qu'il s'agit de mort, fais-moy la grace de n'estre point pris pour un autre!





# ACTE III

## SCENE PREMIERE.

D. JUAN EN HABIT DE CAMPAGNE, SGANARELLE EN MEDECIN.

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, avoüez que j'ay eu raison, et que nous voila l'un et l'autre deguisez à merveille. Vostre premier dessein n'estoit point du tout à propos, et cecy nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il est vray que te voila bien, et je ne sçay où tu as esté déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oüy, c'est l'habit d'un vieux medecin, qui a esté laissé en gage au lieu où je l'ay pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais sçavez-vous, Monsieur, que cet habit me met déja en consideration, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme ?

D. Juan.

Comment donc ?

Sganarelle.

Cinq ou six païsans et païsanes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur differentes maladies.

D. Juan.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

Sganarelle.

Moy? point du tout! j'ay voulu soûtenir l'honneur de mon habit, j'ay raisonné sur le mal et leur ay fait des ordonnances à chacun.

D. Juan.

Et quels remedes encore leur as-tu ordonnez?

Sganarelle.

Ma foy, Monsieur, j'en ay pris par où j'en ay pû attraper; j'ay fait mes ordonnances à l'avanture, et ce seroit une chose plaisante si les malades guérissoient et qu'on m'en vinst remercier.

D. Juan.

Et pourquoy non? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mesmes privileges qu'ont tous les autres medecins? Ils n'ont pas plus de part que toy aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succez, et tu peux profiter comme eux du bon-heur du malade, et voir attribuer à tes remedes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard et des forces de la nature.

Sganarelle.

Comment, Monsieur! vous estes aussi impie en medecine ?

D. JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmy les hommes.

SGANARELLE.

Quoy! vous ne croyez pas au sené, ny à la casse, ny au vin hemetique?

D. JUAN.

Et pourquoy veux-tu que j'y croye?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécreante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin hemetique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converty les plus incredules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ay veu, moy qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui depuis six jours estoit à l'agonie, on ne sçavoit plus que luy ordonner, et tous les remedes ne faisoient rien; on s'avisa à la fin de luy donner de l'hemetique...

D. JUAN.

Il réchapa, n'est-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment! il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

D. JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons là la medecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses, car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous : vous sçavez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

D. JUAN.

Et bien?

SGANARELLE.

Je veux sçavoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel?

D. JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

D. JUAN

Eh !

SGANARELLE.

Tout de mesme. Et au diable, s'il vous plaît?

D. JUAN.

Oüy, oüy.

SGANARELLE.

Aussi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie?

D. JUAN.

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Voila un homme que j'auray bien de la peine à

convertir. Et, dites-moy un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous, eh?

D. JUAN.

La peste soit du fat!

SGANARELLE.

Et voila ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferois pendre pour celuy-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde : qu'est-ce donc que vous croyez?

D. JUAN.

Ce que je croy?

SGANARELLE.

Oüy.

D. JUAN.

Je croy que deux et deux font quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre font huit.

SGANARELLE.

La belle croyance et les beaux articles de foi que voila! Vostre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmetique? Il faut avoüer qu'il se met d'étranges folies dans la teste des hommes, et que pour avoir bien estudié on est bien moins sage le plus souvent. Pour moy, Monsieur, je n'ay point estudié comme vous, Dieu mercy, et personne ne sçauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je voy les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et

ce ciel que voila là-haut, et si tout cela s'est basty de luy-mesme. Vous voila vous, par exemple, vous estes là : est-ce que vous vous estes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que vostre pere ait engrossé vostre mere pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre, ces nerfs, ces os, ces veines, ces arteres, ces... ce poumon, ce cœur, ce foye, et tous ces autres ingrediens qui sont là, et qui... Oh dame! interrompez-moy donc, si vous voulez : je ne sçaurois disputer si l'on ne m'interrompt; vous vous taisez exprés et me laissez parler par belle malice.

D. JUAN.

J'attends que ton raisonnement soit finy.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoy que vous puissiez dire, que tous les sçavans ne sçauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voila icy, et que j'aye quelque chose dans la teste qui pense cent choses differentes en un moment et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux fraper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la teste, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arriere, tourner...

(*Il se laisse tomber en tournant.*)

D. JUAN.

Bon! voila ton raisonnement qui a le nez cassé.

SGANARELLE.

Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à rai-

sonner avec vous. Croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné!

D. Juan.

Mais, tout en raisonnant, je croy que nous sommes égarez; appelle un peu cet homme que voila là-bas pour luy demander le chemin.

Sganarelle.

Hola, ho! l'homme, ho! mon compere, ho! l'amy, un petit mot, s'il vous plaist.

## SCENE II.

### D. JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE.

Sganarelle.

Enseignez-nous un peu le chemin qui meine à ſa ville.

Le Pauvre.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forest. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs icy autour.

D. Juan

Je te suis bien obligé, mon amy, et je te rends grace de tout mon cœur.

Le Pauvre.

Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumosne?

D. JUAN.

Ah! ah! ton avis est interessé, à ce que je voy.

LE PAUVRE.

Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manqueray pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

D. JUAN.

Eh! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.

Vous ne connoissez pas Monsieur, bon homme; il ne croit qu'en deux et deux font quatre et en quatre et quatre font huit.

D. JUAN.

Quelle est ton occupation parmy ces arbres?

LE PAUVRE.

De prier le Ciel tout le jour pour la prosperité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

D. JUAN.

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise.

LE PAUVRE.

Helas! Monsieur, je suis dans la plus grande necessité du monde.

D. JUAN.

Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'estre bien dans ses affaires.

LE PAUVRE.

Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent

je n'ay pas un morceau de pain à me mettre sous les dents.

D. JUAN.

[Voila qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un loüis d'or tout à l'heure, pourveu que tu veüilles jurer.

LE PAUVRE.

Ah! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

D. JUAN.

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un loüis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE.

Monsieur!

D. JUAN.

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE.

Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

D. JUAN.

Prens, le voila; prens, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE.

Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

D. JUAN.

Va, va,] je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que voy-je là? un homme attaqué par trois autres? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

## SCENE III.

### D. JUAN, D. CARLOS, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Mon maître est un vray enragé d'aller se presenter à un peril qui ne le cherche pas ; mais, ma foy, le secours a servy, et les deux ont fait fuir les trois.

D. CARLOS, *l'épée à la main.*

On voit par la fuite de ces voleurs de quel secours est vostre bras. Souffrez, Monsieur, que je vous rende grace d'une action si genereuse, et que...

D. JUAN, *revenant l'épée à la main.*

Je n'ay rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Nostre propre honneur est interessé dans de pareilles avantures, et l'action de ces coquins estoit si lasche que c'eust esté y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous estes-vous trouvé entre leurs mains ?

D. CARLOS.

Je m'estois par hazard égaré d'un frere et de tous ceux de nostre suite, et, comme je cherchois à les rejoindre, j'ay fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans vostre valeur, en auroient fait autant de moy.

D. JUAN.

Vostre dessein est-il d'aller du costé de la ville ?

D. CARLOS.

Oüy, mais sans y vouloir entrer, et nous nous voyons obligez, mon frere et moy, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui reduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la severité de leur honneur, puis qu'enfin le plus doux succez en est toûjours funeste, et que, si l'on ne quite pas la vie, on est contraint de quiter le royaume ; et c'est en quoy je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnesteté de sa conduite d'estre asservy par les loix de l'honneur au déreglement de la conduite d'autruy, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier temeraire qui s'avisera de luy faire une de ces injures pour qui un honneste homme doit perir.

D. JUAN.

On a cet avantage qu'on fait courir le mesme risque et passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gayeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut estre vostre affaire ?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret, et, lors que l'injure a une fois éclaté, nostre honneur ne va point à vouloir cacher nostre honte, mais à faire éclater nostre vengeance, et à publier mesme le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindray point de vous dire que l'offense que nous cherchons à vanger est une sœur

seduite et enlevée d'un convent, et que l'auteur de cette offense est un Dom Juan Tenorio, fils de Dom Loüis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivy ce matin, sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortoit à cheval accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette coste; mais tous nos soins ont esté inutiles, et nous n'avons pû découvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez-vous, Monsieur, ce Dom Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moy. Je ne l'ay jamais veu, et je l'ay seulement oüy dépeindre à mon frere; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

D. JUAN.

Arrestez, Monsieur, s'il vous plaist; il est un peu de mes amis, et ce seroit à moy une espece de lâcheté que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en diray rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, aprés m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lors que je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque amy que vous luy soyez, j'ose esperer que vous n'approuverez pas son action et ne trouverez pas estrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir et vous épargner des soins inutiles. Je suis amy de Dom Juan, je ne puis pas m'en empescher ; mais il n'est pas raisonnable qu'il offence impunément des gentils-hommes, et je m'engage à vous faire faire raison par luy.

D. CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

D. JUAN.

Toute celle que vostre honneur peut souhaiter, et, sans vous donner la peine de chercher Dom Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez et quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des cœurs offencez ; mais, aprés ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

D. JUAN.

Je suis si attaché à Dom Juan qu'il ne sçauroit se battre que je ne me batte aussi ; mais enfin j'en répons comme de moy-mesme, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse et vous donne satisfaction.

D. CARLOS.

Que ma destinée est cruelle ! Faut-il que je vous doive la vie, et que Dom Juan soit de vos amis !

# SCENE IV.

## D. ALONSE ET TROIS SUIVANS, D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE.

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amene aprés nous : je veux un peu marcher à pied. O Ciel ! que vois-je icy ? Quoy ! mon frere, vous voila avec nostre ennemy mortel ?

D. CARLOS.

Nostre ennemy mortel ?

D. JUAN, *se reculant trois pas et mettant fierement la main sur la garde de son épée.*

Oüy, je suis Dom Juan moy-mesme, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

D. ALONSE.

Ah ! traître, il faut que tu perisses, et...

D. CARLOS.

Ah ! mon frere, arrestez ! je luy suis redevable de la vie, et, sans le secours de son bras, j'aurois esté tué par des voleurs que j'ay trouvez.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette consideration empesche nostre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun merite pour engager nostre ame, et, s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, vostre reconnoissance, mon

frere, est icy ridicule; et, comme l'honneur est infiniment plus precieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'estre redevable de la vie à qui nous a osté l'honneur.

D. CARLOS.

Je sçay la difference, mon frere, qu'un gentilhomme doit toûjours mettre entre l'un et l'autre, et la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moy le ressentiment de l'injure; mais souffrez que je luy rende icy ce qu'il m'a presté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je luy dois par un delay de nostre vengeance, et luy laisse la liberté de joüir durant quelques jours du fruit de son bienfait

D. ALONSE.

Non, non, c'est hazarder nostre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre icy, c'est à nous d'en profiter. Lors que l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures, et, si vous repugnez à prester vôtre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere...

D. ALONSE.

Tous ces discours sont superflus : il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arrestez-vous, dis-je, mon frere. Je ne souffriray point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le Ciel que je le défendray icy contre qui que

ce soit, et je sçauray luy faire un rempart de cette mesme vie qu'il a sauvée, et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoy! vous prenez le parti de nostre ennemy contre moy, et, loin d'estre saisy à son aspect des mesmes transports que je sens, vous faites voir pour luy des sentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la moderation dans une action legitime, et ne vangeons point nostre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure deliberation de nostre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colere. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon ennemy, je luy ay une obligation dont il faut que je m'acquite avant toute chose. Nostre vangeance, pour estre differée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pû prendre la fera paroistre plus juste aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foiblesse et l'aveuglement effroyable d'hazarder ainsi les interests de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimerique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine : si je fais une faute, je sçauray bien la reparer, et je me charge de tout le soin de nostre honneur; je

sçay à quoy il nous oblige, et cette suspension d'un jour que ma reconnoissance luy demande ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ay de le satisfaire. Dom Juan, vous voyez que j'ay soin de vous rendre le bien que j'ay receu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquite avec mesme chaleur de ce que je dois, et que je ne seray pas moins exact à vous payer l'injure que le bien-fait. Je ne veux point vous obliger icy à expliquer vos sentimens, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offence que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous mesme des reparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire, il en est de violens et de sanglans; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Dom Juan : songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'icy, je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. Juan.

Je n'ay rien exigé de vous, et vous tiendray ce que j'ay promis.

D. Carlos.

Allons, mon frere; un moment de douceur ne fait aucune injure à la severité de nostre devoir.

# SCENE V.

## D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Hola ! hé ! Sganarelle !

SGANARELLE.

Plaist-il ?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy, Monsieur, je viens seulement d'icy prés : je croy que cet habit est purgatif, et que c'est prendre medecine que de le porter.

D. JUAN.

Peste soit l'insolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honneste ! Sçais-tu bien qui est celuy à qui j'ay sauvé la vie?

SGANARELLE.

Moy? non.

D. JUAN.

C'est un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il est assez honneste homme, il en a bien usé, et j'ay regret d'avoir démêlé avec luy.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

D. JUAN.

Oüy, mais ma passion est usée pour Done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sçais, et je ne sçaurois me resoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ay dit vingt fois, j'ay une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe edifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le sçavez pas?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Bon! c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lors que vous le tuastes

D. JUAN.

Ah! tu as raison; je ne sçavois pas que c'estoit de ce costé-cy qu'il estoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statuë du Commandeur, et j'ay envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monsieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoy?

SGANARELLE.

Cela n'est pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'est une visite dont je luy veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grace s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(*Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe mausolée et la statuë du Commandeur.*)

SGANARELLE.

Ah! que cela est beau! les belles statuës! le beau marbre! les beaux pilliers! Ah! que cela est beau! Qu'en dites-vous, Monsieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure en veüille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voicy la statuë du Commandeur

D. JUAN.

Parbleu! le voila bon avec son habit d'empereur romain!

SGANARELLE

Ma foy, Monsieur, voila qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'estois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

D. JUAN.

Il auroit tort, et ce seroit mal recevoir l'honneur que je luy fais. Demande-luy s'il veut venir souper avec moy.

SGANARELLE.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je croy.

D. JUAN.

Demande-luy, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce seroit estre fou que d'aller parler à une statuë.

D. JUAN.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... [*A part.*] Je ry de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire. [*Haut.*] Seigneur Commandeur, mon maître Dom Juan vous demande si vous voulez luy faire l'honneur de venir souper avec luy. (*La statuë baisse la teste.*) Ha!

D. JUAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu? Dy donc, veux-tu parler?

SGANARELLE *fait le mesme signe que luy a fait la statuë et baisse la teste.*

La statuë...

D. JUAN.

Et bien, que veux-tu dire, traistre?

SGANARELLE.

Je vous dis que la statuë...

D. JUAN.

Et bien, la statuë? Je t'assomme si tu ne parles.

SGANARELLE.

La statuë m'a fait signe.

D. JUAN.

La peste le coquin!

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe, vous dis-je, il n'est rien de plus vray. Allez-vous-en luy parler vous-mesme, pour voir; peut-estre...

D. JUAN.

Viens, maraut, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie; prends garde. Le seigneur Commandeur voudroit-il venir souper avec moy?

(*La statuë baisse encore la teste.*)

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistolles. Et bien, Monsieur?

D. JUAN.

Allons, sortons d'icy.

SGANARELLE, [*à part*].

Voila de mes esprits forts qui ne veulent rien croire!





# ACTE IV

---

## SCENE PREMIERE.

### D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUOY qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir esté trompez par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la veuë.

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons veu des yeux que voila. Il n'est rien de plus veritable que ce signe de teste, et je ne doute point que le Ciel, scandalizé de vostre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre et pour vous retirer de...

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralitez, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander

un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre et te roüer de mille coups. M'entens-tu bien ?

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous que vous n'allez point chercher de détours, vous dites les choses avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plûtost que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

## SCENÆ II.

### D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Monsieur, voila vostre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon ! voila ce qu'il nous faut qu'un compliment de creancier ! De quoy s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne luy disois-tu que Monsieur n'y est pas ?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je luy dis, mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. Juan.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux creanciers ; il est bon de les payer de quelque chose, et j'ay le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

## SCENE III.

### D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE, Suite.

D. Juan, *faisant de grandes civilités.*

Ah ! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravy de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avois donné ordre qu'on ne me fist parler personne, mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous estes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moy.

M. Dimanche.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

D. Juan, *parlant à ses laquais.*

Parbleu ! coquins, je vous apprendray à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous feray connoistre les gens.

M. Dimanche.

Monsieur, cela n'est rien.

D. Juan.

Comment ! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis !

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis vostre serviteur. J'estois venu...

D. JUAN.

Allons, viste, un siege pour monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moy.

M. DIMANCHE.

Cela n'est point necessaire.

D. JUAN.

Ostez ce pliant, et apportez un fauteüil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, et...

D. JUAN.

Non, non, je sçay ce que je vous doy, et je ne veux point qu'on mette de difference entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monsieur...

D. JUAN.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ay qu'un mot à vous dire. J'estois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur. Je suis bien. Je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'estes assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oüy, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

D. JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des levres fraisches, un teint vermeil et des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, vostre epouse?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monsieur, Dieu mercy.

D. JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est vostre servante, Monsieur. Je venois...

D. JUAN.

Et vostre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous luy faites, Monsieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin? Fait-il toûjours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE.

Toûjours de mesme, Monsieur. Je...

D. JUAN.

Et vostre petit chien Brusquet? Gronde-t-il toûjours aussi fort et mord-il toûjours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monsieur, et nous ne sçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous estonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'interest.

M. DIMANCHE.

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligez. Je...

D. JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Estes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis vostre serviteur.

D. JUAN.

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moy.

D. JUAN.

Et cela sans interest, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ay point merité cette grace, assurément. Mais, Monsieur...

D. JUAN.

Oh çà ! Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moy ?

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN, *se levant.*

Allons, viste un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. DIMANCHE, *se levant de mesme.*

Monsieur, il n'est pas necessaire, et je m'en iray bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle oste les sieges promptement.*)

D. JUAN.

Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'interesse trop à vostre personne ; je suis vostre serviteur, et de plus vostre debiteur.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur...

D. JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

D. JUAN.

Embrassez-moy donc, s'il vous plaist. Je vous prie encore une fois d'estre persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vostre service.

(*Il sort.*)

SGANARELLE.

Il faut avoüer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il est vray, il me fait tant de civilitez et tant de complimens que je ne sçaurois jamais luy demander de l'argent

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison periroit pour vous, et je voudrois qu'il vous arrivast quelque chose, que quelqu'un s'avisast de vous donner des coups de baston : vous verriez de quelle maniere...

M. DIMANCHE.

Je le croy. Mais, Sganarelle, je vous prie de luy dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh! ne vous mettez pas en peine : il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en vostre particulier.

SGANARELLE.

Fy ! ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment ! Je...

SGANARELLE.

Ne sçais-je pas bien que je vous dois ?

M. DIMANCHE.

Oüy, mais...

SGANARELLE.

Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent...

SGANARELLE, *prenant M. Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous ?

M. DIMANCHE.

Je veux..

SGANARELLE, *le tirant.*

Eh !

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE, *le poussant.*

Bagatelles !

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE, *le poussant.*

Fy !

M. DIMANCHE.

Je...

Sganarelle, *le poussant tout à fait hors du theatre.*

Fy! vous dis-je.

## SCENE IV.

### D. LOUIS, D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

La Violette.

Monsieur, voila monsieur vostre pere.

D. Juan.

Ah! me voicy bien! Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

D. Louis.

Je vois bien que je vous embarasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venuë. A dire vray, nous nous incommodons estrangement l'un et l'autre, et, si vous estes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Helas! que nous sçavons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons estre plus avisez que luy, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsiderées! J'ay souhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ay demandé sans relasche avec des transports incroyables, et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie mesme dont je croyois qu'il devoit estre la joie et

la consolation. De quel œil, à vostre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires qui nous réduisent à toutes heures à lasser les bontez du souverain, et qui ont épuisé auprés de luy le merite de mes services et le credit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vostre! Ne rougissez-vous point de meriter si peu vostre naissance? estes-vous en droit, dites-moy, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour estre gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'estre sorty d'un sang noble lors que nous vivons en infames? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancestres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le mesme honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent et de ne point degenerer de leurs vertus, si nous voulons estre estimez leurs veritables descendans. Ainsi vous descendez en vain des ayeux dont vous estes né, ils vous desavoüent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à vostre deshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien

moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'estat du fils d'un crocheteur qui seroit honneste homme que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monsieur, si vous estiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir ny parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame. Mais sçache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je sçauray, plustost que tu ne penses, mettre une borne à tes dereglemens, prevenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naistre.

(*Il sort.*)

## SCENE V.

### D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Eh! mourez le plûtost que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils.

(*Il se met dans son fauteuil.*)

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, vous avez tort.

D. JUAN.

J'ay tort?

SGANARELLE.

Monsieur...

D. JUAN *se leve de son siege.*

J'ay tort?

SGANARELLE.

Oüy, Monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien veu de plus impertinent? Un pere venir faire des remontrances à son fils, et luy dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honneste homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui sçavez comme il faut vivre? J'admire votre patience, et, si j'avois esté en vostre place, je l'aurois envoyé promener. [*A part.*] O complaisance maudite, à quoy me reduis-tu!

D. JUAN.

Me fera-t-on souper bien-tost?

## SCENE VI.

### D. JUAN, D. ELVIRE, RAGOTIN, SGANARELLE.

RAGOTIN.

Monsieur, voicy une dame voilée qui vient vous parler.

D. Juan.

Que pourroit-ce estre?

Sganarelle.

Il faut voir.

D. Elvire.

Ne soyez point surpris, Dom Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ay à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point icy pleine de ce couroux que j'ay tantost fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'estois ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, et dont l'ame irritée ne jettoit que menaces et ne respiroit que vangeance. Le Ciel a banny de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terrestre et grossier, et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flâme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soy et ne se met en peine que de vostre interest.

D. Juan, *à Sganarelle.*

Tu pleures, je pense!

Sganarelle.

Pardonnez-moy.

D. Elvire.

C'est ce parfait et pur amour qui me conduit icy pour vostre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, et tâcher de vous retirer du precipice où vous courez. Oüy, Dom Juan, je sçay tous les déregle-

mens de vostre vie, et ce mesme Ciel, qui m'a touché le cœur et fait jetter les yeux sur les égaremens de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vos offences ont épuisé sa misericorde, que sa colere redoutable est preste de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-estre vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moy, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes foles pensées; ma retraite est resoluë, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ay faite, et meriter par une austere penitence le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ay cherie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du Ciel, et ce me sera une joye incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus vostre teste l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, Dom Juan, accordez-moy pour derniere faveur cette douce consolation, ne me refusez point vostre salut, que je vous demande avec larmes, et, si vous n'estes point touché de vostre interest, soyez-le au moins de mes prieres, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE, [*à part*].

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ay aimé avec une tendresse extréme, rien

au monde ne m'a esté si cher que vous, j'ay oublié mon devoir pour vous, j'ay fait toutes choses pour vous, et toute la recompense que je vous en demande, c'est de corriger vostre vie et de prevenir vostre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moy. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes, et, si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE, [*à part*].

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais aprés ce discours, et voila tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il est tard, demeurez icy, on vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus, laissez-moy viste aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

## SCENE VII.

### D. JUAN, SGANARELLE, Suite.

D. Juan.

Sçais-tu bien que j'ay encore senty quelque peu d'émotion pour elle, que j'ay trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit negligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moy quelques petits restes d'un feu éteint ?

Sganarelle.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

D. Juan.

Viste à souper.

Sganarelle.

Fort bien.

D. Juan, *se mettant à table.*

Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

Sganarelle.

Oüy dea !

D. Juan.

Oüy, ma foy, il faut s'amender : encore vingt ou trente ans de cette vie-cy, et puis nous songerons à nous.

Sganarelle.

Oh !

D. Juan.

Qu'en dis-tu ?

SGANARELLE.

Rien, voila le soupé.

*(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte et le met dans sa bouche.)*

D. JUAN.

Il me semble que tu as la joüe enflée : qu'est-ce que c'est? Parle donc, qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion qui luy est tombée sur la joüe. Viste, une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcez le pourroit étouffer. Attends. Voyez comme il estoit meur! Ah! coquin que vous estes!

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, je voulois voir si vostre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toy là, et mange. J'ay affaire de toy quand j'auray soupé. Tu as faim, à ce que je voy.

SGANARELLE *se met à table.*

Je le croy bien, Monsieur! je n'ay point mangé depuis ce matin. Tastez de cela, voila qui est le meilleur du monde.

*(Un laquais oste les assiettes de Sganarelle d'abord qu'il y a dessus à manger.)*

Mon assiette! mon assiette! Tout doux, s'il vous plaist. Vertubleu! petit compere, que vous estes habile à donner des assiettes nettes! Et vous,

petit la Violette, que vous sçavez presenter à boire à propos!

(*Pendant qu'un laquais donne à boire à Sganarelle, l'autre laquais oste encore son assiette.*)

D. JUAN.

Qui peut fraper de cette sorte?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans nostre repas?

D. JUAN.

Je veux souper en repos au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE.

Laissez-moy faire, je m'y en vais moy-mesme.

D. JUAN.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE, *baissant la teste comme a fait la statuë.*

Le... qui est là!

D. JUAN.

Allons voir, et montrons que rien ne me sçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

# SCENE VIII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur
qui vient se mettre a table,
SGANARELLE, Suite.

D. Juan.

Une chaise et un couvert, viste donc! (*A Sganarelle.*) Allons, mets-toy à table.

Sganarelle.

Monsieur, je n'ay plus faim.

D. Juan.

Mets-toy là, te dis-je. A boire! A la santé du Commandeur! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on luy donne du vin.

Sganarelle.

Monsieur, je n'ay pas soif.

D. Juan.

Bois, et chante ta chanson pour regaler le Commandeur.

Sganarelle.

Je suis enrhumé, Monsieur.

D. Juan.

Il n'importe, allons! Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

La Statue.

Dom Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moy. En aurez-vous le courage?

D. Juan.

Oüy, j'iray, accompagné du seul Sganarelle.

Sganarelle.

Je vous rends graces, il est demain jeusne pour moy.

D. Juan, *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

La Statue.

On n'a pas besoin de lumiere quand on est conduit par le Ciel.





# ACTE V

## SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. Louis.

Quoy! mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eust exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vray? ne m'abusez-vous point d'un faux espoir? et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

D. Juan, *faisant l'hipocrite.*

Oüy, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le mesme d'hier au soir, et le Ciel tout d'un coup a fait en moy un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame et dessillé mes yeux, et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ay esté et les désordres criminels de la vie que j'ay menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'estonne comme le Ciel les a pû souffrir si long-temps,

et n'a pas vingt fois sur ma teste laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je voy les graces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes, et je pretends en profiter comme je doy, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, reparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine remission. C'est à quoy je vais travailler, et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-mesme à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher seurement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. Louis.

Ah! mon fils, que la tendresse d'un pere est aisément rappellée, et que les offences d'un fils s'évanoüissent viste au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déja de tous les déplaisirs que vous m'avez donnez, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoüe, je jette des larmes de joye; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ay plus rien desormais à demander au Ciel. Embrassez-moy, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette loüable pensée. Pour moy, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuse nouvelle à vostre mere, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre graces au Ciel des saintes resolutions qu'il a daigné vous inspirer.

## SCENE II.

### D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, que j'ay de joye de vous voir converty! Il y a long-temps que j'attendois cela, et voila, grace au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. JUAN.

La peste le benest!

SGANARELLE.

Comment, le benest?

D. JUAN.

Quoy! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche estoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoy! ce n'est pas... vous ne... vostre... Oh! quel homme! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentimens sont toûjours les mesmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statuë mouvante et parlante?

D. JUAN.

Il y a bien quelque chose là dedans que je ne comprends pas; mais, quoy que ce puisse estre,

cela n'est pas capable, ny de convaincre mon esprit, ny d'ébranler mon ame, et, si j'ay dit que je voulois corriger ma conduite et me jetter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ay formé par pure politique, un stratageme utile, une grimace necessaire, où je veux me contraindre pour ménager un pere dont j'ay besoin, et me mettre à couvert du costé des hommes de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon ame et des veritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE.

Quoy! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous eriger en homme de bien?

D. JUAN.

Et pourquoy non? il y en a tant d'autres comme moy, qui se mélent de ce métier et qui se servent du mesme masque pour abuser le monde!

SGANARELLE.

Ah! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hipocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus; le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse joüer aujourd'hui, et la profession d'hipocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toûjours respectée, et, quoy qu'on la découvre, on n'ose rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes sont

exposez à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hipocrisie est un vice privilegié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde et joüit en repos d'une impunité souveraine. On lie à force de grimaces une societé étroite avec tous les gens du party : qui en choque un se les attire tous sur les bras, et ceux que l'on sçait mesme agir de bonne foy là-dessus, et que chacun connoist pour être veritablement touchez, ceux-là, dis-je, sont toûjours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuyent aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse qui, par ce stratageme, ont rhabillé adroitement les desordres de leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'estre les plus méchans hommes du monde? On a beau sçavoir leurs intrigues et les connoistre pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'estre en credit parmy les gens, et quelque baissement de teste, un soûpir mortifié et deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abry favorable que je veux me sauver et mettre en seureté mes affaires. Je ne quitteray point mes douces habitudes, mais j'auray soin de me cacher et me divertiray à petit bruit. Que si je viens à estre découvert, je verray sans me remuer prendre mes interests à toute la cabale, et je seray défendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vray moyen de faire impunément tout ce que je voudray. Je m'érigeray en censeur des actions d'autruy,

jugeray mal de tout le monde et n'auray bonne opinion que de moy. Dés qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonneray jamais et garderay tout doucement une haine irreconciliable. Je seray le vangeur des interêts du Ciel, et, sous ce pretexte commode, je pousseray mes ennemis, je les accuseray d'impieté, et sçauray déchaîner contr'eux des zelez indiscrets qui, sans connoissance de cause, crieront en public contr'eux, qui les accableront d'injures et les damneront hautement de leur authorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siecle.

SGANARELLE.

O Ciel! qu'entends-je icy? Il ne vous manquoit plus que d'estre hipocrite pour vous achever de tout point, et voila le comble des abominations. Monsieur, cette derniere-cy m'emporte, et je ne puis m'empescher de parler. Faites-moy tout ce qu'il vous plaira, batez-moy, assommez-moy de coups, tuez-moy si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur et qu'en valet fidele je vous dise ce que je dois. Sçachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche, la branche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre suit de bons preceptes, les bons preceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la cour, à la cour sont les courtisans, les courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'ame

est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort, la mort nous fait penser au ciel, le ciel est au-dessus de la terre, la terre n'est point la mer, la mer est sujette aux orages, les orages tourmentent les vaisseaux, les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote, un bon pilote a de la prudence, la prudence n'est point dans les jeunes gens, les jeunes gens doivent obeissance aux vieux, les vieux ayment les richesses, les richesses font les riches, les riches ne sont pas pauvres, les pauvres ont de la necessité, la necessité n'a point de loy, qui n'a pas de loy vit en bête brute, et par consequent vous serez damné à tous les diables.

D. JUAN.

O le beau raisonnement !

SGANARELLE.

Aprés cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

## SCENE III.

### D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE

D. CARLOS.

Dom Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler icy plûtost que chez vous pour vous demander vos resolutions. Vous sçavez que ce soin me regarde, et que je me suis, en vostre presence, chargé de cette affaire Pour moy, je ne le cele point, je souhaite fort que les choses aillent

dans la douceur, et il n'y a rien que je ne fasse pour porter vostre esprit à vouloir prendre cette voye, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de vostre femme.

D. JUAN, *d'un ton hipocrite.*

Helas! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le Ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, et je n'ay point d'autres pensées maintenant que de quitter entierement tous les attachemens du monde, de me dépoüiller au plûtost de toutes sortes de vanitez, et de corriger desormais par une austere conduite tous les dereglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

D. CARLOS.

Ce dessein, Dom Juan, ne choque point ce que je dis, et la compagnie d'une femme legitime peut bien s'accommoder avec les loüables pensées que le Ciel vous inspire.

D. JUAN.

Helas! point du tout. C'est un dessein que vostre sœur elle-mesme a pris : elle a resolu sa retraite, et nous avons esté touchez tous deux en mesme temps.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant estre imputée au mépris que vous feriez d'elle et de nôtre famille, et nostre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois,

pour moy, toutes les envies du monde, et je me suis mesme encore aujourd'huy conseillé au Ciel pour cela ; mais, lorsque je l'ay consulté, j'ay entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à vostre sœur, et qu'avec elle assurément je ne ferois point mon salut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, Dom Juan, nous éblouïr par ces belles excuses?

D. JUAN.

J'obeïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoy! vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

D. JUAN.

C'est le Ciel qui le veut ainsi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un convent pour la laisser ensuite ?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la sorte.

D. CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en nostre famille?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Et quoy ! toûjours le Ciel ?

D. JUAN.

Le Ciel le souhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il suffit, Dom Juan, je vous entends. Ce n'est pas icy que je veux vous prendre, et le lieu ne le

souffre pas ; mais, avant qu'il soit peu, je sçauray vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous sçavez que je ne manque point de cœur, et que je sçay me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite ruë écartée qui mene au grand convent ; mais je vous declare, pour moy, que ce n'est point moy qui me veux battre ; le Ciel m'en défend la pensée ; et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vray, nous verrons !

## SCENE IV.

### D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Monsieur, quel diable de stile prenez-vous là ? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerois bien mieux encore comme vous estiez auparavant. J'esperois toûjours de vostre salut ; mais c'est maintenant que j'en desespere, et je croy que le Ciel, qui vous a souffert jusques icy, ne pourra souffrir du tout cette derniere horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses, et, si toutes les fois que les hommes...

SGANARELLE, [*apercevant un spectre*].

Ah ! Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

## SCENE V.

D. JUAN, UN SPECTRE EN FEMME VOILÉE, SGANARELLE.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la misericorde du Ciel, et, s'il ne se repent icy, sa perte est resoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monsieur ?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles ? Je croy connoistre cette voix.

SGANARELLE.

Ha ! Monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantosme ou diable, je veux voir ce que c'est.

(*Le Spectre change de figure, et représente le Temps avec sa faux à la main.*)

SGANARELLE.

O Ciel ! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

(*Le Spectre s'envole dans le temps que D. Juan le veut fraper.*)

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jettez-vous viste dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoy qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moy.

## SCENE VI.

LA STATUE, D. JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

Arrestez, Dom Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moy.

D. JUAN.

Oüy. Où faut-il aller ?

LA STATUE.

Donnez-moy la main.

D. JUAN.

La voila.

LA STATUE.

Dom Juan, l'endurcissement au peché traîne une mort funeste, et les graces du Ciel que l'on renvoye ouvrent un chemin à sa foudre.

D. JUAN.

O Ciel ! que sens-je ? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

(*Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur D. Juan; la terre s'ouvre et l'abisme, et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*)

SGANARELLE.

[Ah ! mes gages ! mes gages !] Voila, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, loix violées, filles seduites, familles deshonorées, parens outragez, femmes mises à mal, maris poussez à bout, tout le monde est content ; il n'y a que moy seul de malheureux, qui, aprés tant d'années de service, n'ay point d'autre recompense que de voir à mes yeux l'impieté de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde. [Mes gages ! mes gages ! mes gages !]





# NOTES

## DU TOME TROISIÈME

---

## L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

L'*Impromptu de Versailles* fut joué d'abord à Versailles, le 14 octobre 1663, puis à Paris, le 4 novembre suivant. Il a été imprimé pour la première fois dans l'édition de 1682, où nous en avons pris le texte.

L'*Impromptu* n'est pas, à vrai dire, une pièce : c'est la comédie d'une comédie. Il a cela d'intéressant que Molière s'y peint lui-même avec toute sa troupe, dont il fait ressortir les qualités et les défauts, et qu'il y trace par avance des caractères qu'il mettra plus tard en action.

Page 6, ligne 19. Il y a bien : « Ne comptez-vous *point* rien ? » On a imprimé depuis : « Ne comptez-vous *pour* rien ? »

8, 12. Le texte donne ici *pis*, quand il faudrait *pire*. Mais la phrase est plutôt elliptique, et veut dire : c'est pis encore d'apprendre la prose que les vers.

9, 17. Il s'agit ici du portrait de Molière fait par Boursault dans sa comédie *le Portrait du peintre*.

10, 6. La troupe de Molière et celle de l'hôtel de Bourgogne jouaient les mardis, les vendredis et les dimanches.

11, 12. Ce mot *entripaillé*, si peu agréable de lui-même,

est peut-être une allusion à ce vers de Boursault dans son *Phaéton :*

*Phébus, de tous les dieux le plus entripaillé.*

P. 11, l. 13. Cette *vaste circonference* est une allusion à l'embonpoint de l'acteur Montfleury.

— 19. *Nicomède*, acte II, scène I.

— 22. Nous nous sommes conformé au texte en imprimant : « le plus naturellement *qui* lui auroit été possible », tandis qu'il faudrait *qu'il.* Mais le *qui* peut se justifier, « le plus naturellement qui » équivalant à « de la façon la plus naturelle *qui* ».

12, 13. *Horace,* acte II, scène V.

13, 6. *Le Cid,* acte I, scène IX.

— 10. *Sertorius,* acte III, scène II.

— 17. *Œdipe,* de Corneille, acte V, scène III.

16, 22. *Prêtent des charitez,* c'est-à-dire : prêtent charitablement aux autres des paroles qu'ils n'ont pas dites ou des actions qu'ils n'ont pas faites.

17, 18. Le mot *bien* est ainsi répété dans le texte de 1682.

25, 27. Variante : « avoir songé *à* toutes les personnes. »

27, 9. *A droit,* au masculin, se disant pour *à droite,* c'est-à-dire : à côté droit.

29, 12. Variante : « d'une couleur de feu *surprenante* », ce qui vaut beaucoup mieux. *Surprenant,* que donne notre texte, pourrait bien être une faute.

30, 10. *Resolument* veut dire ici *décidément.*

32, 27. *Honnestes diablesses* rappelle le vers suivant de *l'Escole des Femmes* (acte IV, scène VIII) :

*Ces dragons de vertu, ces honnestes diablesses.*

34, 8. *Ne point faire d'ennemis* est conforme au texte de

1682. On a imprimé depuis : « ne me point faire d'ennemis ».

P. 35, l. 26. *Sont* ne peut pas être régi par *tout*, et aujourd'hui nous dirions *ce sont*.

37, 18-19. *Plaint* et *dit* sont bien sans accord.

38, 1. *Plaisent* au pluriel, que donne d'ailleurs une variante, serait préférable, puisqu'il n'est pas précédé de *une*.

42, 3. Un *necessaire* est un homme qui fait le nécessaire, l'empressé.

## LE MARIAGE FORCÉ.

Louis XIV avait désiré, pour le carnaval de 1664, une pièce où il eût lui-même un rôle, et Molière fit alors *le Mariage forcé*, comédie-ballet en trois actes, avec musique de Lulli. La pièce fut jouée pour la première fois dans les salons du Louvre le 29 janvier. Molière y remplissait le rôle de Sganarelle, et Louis XIV celui d'un Egyptien. Le 15 février suivant, *le Mariage forcé* fut donné à la salle ordinaire du Palais-Royal, et obtint treize représentations, ce qui était un succès pour l'époque. Quatre ans plus tard, en 1668, Molière tirait de sa comédie-ballet une pièce en un acte, qui est celle que nous réimprimons aujourd'hui, en donnant le divertissement à la suite.

*Le Mariage forcé* n'est certes pas à classer au premier rang dans les œuvres de Molière : cette pièce, qui a d'abord été un ballet, pour devenir ensuite une comédie, se ressent des remaniements par lesquels elle a dû passer ; mais on s'accorde généralement à en louer le dessin et le dénoûment. Dans un cadre un peu bouffon, il est vrai, se trouvent des allusions très vives et d'une grande portée.

On a beaucoup parlé des emprunts faits par Molière à Rabelais pour *le Mariage forcé*. En effet, les hésitations et les questions de Sganarelle sur le chapitre du mariage font nécessairement penser à Panurge, et il est très certain que Molière s'en est souvenu.

Mais les riches peuvent emprunter aux riches : entre les écrivains de génie il y a comme un fonds commun où chacun d'eux peut puiser dans une certaine mesure, et, quand ils se permettent de semblables emprunts, c'est toujours au grand profit de ceux qui sont appelés à les lire.

Faut-il penser aussi que Molière a également eu en vue la fameuse anecdote relative au chevalier de Grammont, qui, ayant quitté Londres sans avoir épousé M^lle Hamilton, aurait été rejoint en route par les frères de sa fiancée, partis à sa poursuite, et, à cette question qu'ils lui posèrent : « N'auriez-vous rien oublié à Londres ? » aurait répondu : « Pardonnez-moi, j'ai oublié d'y épouser mademoiselle votre sœur, et j'y retourne » ? Nous le voulons bien, car cette anecdote avait fait fortune et était connue de tout le monde ; seulement nous avertirons le lecteur que M. de Lescure, dans sa préface des *Mémoires de Grammont* (publiés à la Librairie des Bibliophiles, dans la *Nouvelle Bibliothèque classique*), a soutenu et presque démontré qu'elle était de pure invention. En tout cas, vraie ou fausse, elle est jolie, et il est curieux de voir, en comparant la situation du chevalier de Grammont et celle de Sganarelle, la façon différente dont un gentilhomme et un bourgeois savent se tirer du même mauvais pas.

P 48, l. 10. *Mettez dessus,* c'est-à-dire mettez votre chapeau sur votre tête.

54, 24. *Chois,* que justifie suffisamment son dérivé *choisir,* est l'ancienne et véritable orthographe de *choix.*

55, 25. Même remarque que ci-dessus pour le mot *épous,* qui vient de *sponsus.*

57, 5. Nous avons eu déjà l'occasion, dans *l'Escole des Femmes,* de dire que *cadeau* signifiait repas donné à des femmes.

59, 19. Variante : « Un *homme ignare de toute bonne discipline,* bannissable... »

— 23. Variante : « Par vives raisons, *je te montreray par Aristote, le philosophe des philosophes,* que tu es un ignorant, *un* ignorantissime. . »

P. 66, l. 4. Var. : « Non, non, françois, *françois, françois.* »

— 12. Var. : « pour *la vulgaire et* la maternelle. »

— 21. Var. : « *Ha ! ha !* sur une... »

68, 26. A partir de ce jeu de scène, l'édition de 1682 intercale tout le passage suivant :

SGANARELLE. *Il pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empescher de sortir.*

« Peste de l'homme !

PANCRACE, *au dedans de la maison.*

« Oüy, la parole est *animi index et speculum.* C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'ame...

(*Pancrace monte à la fenestre et continue, et Sganarelle quitte la porte.*)

« C'est un miroir qui nous represente naïvement les secrets les plus *arcanes de nos individus.* Et, puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoy tient-il que vous e vous serviez de la parole pour me faire entendre vostre pensée ?

SGANARELLE.

« C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter

PANCRACE

« Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

« Je dis donc, Monsieur le Docteur, que...

PANCRACE.

« Mais, sur to , soyez bref.

SGANARELLE.

« Je le seray.

PANCRACE.

« Évitez la prolixité

SGANARELLE.

« Hé ! Monsi...

PANCRACE.

« Tranchez-moy vostre discours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

« Je vous...

PANCRACE.

« Point d'ambages, de circonlocution...

(*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la teste du Docteur.*)

« Hé quoy ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous estes plus impertinent que celuy qui m'a voulu soûtenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouveray en toute rencontre, par raisons demonstratives et convaincantes, et par argumens *in barbara*, que vous n'estes et ne serez jamais qu'une pecore, et que je suis et seray toûjours, *in utroque jure*, le docteur Pancrace. »

(*Le Docteur sort de la maison.*)

SGANARELLE.

« Quel diable de babillart !

PANCRACE.

« Homme de lettres, homme d'érudition...

SGANARELLE.

« Encore...

PANCRACE.

« Homme de suffisance, homme de capacité. (*S'en allant.*) Homme consommé dans toutes les sciences naturelles, moralles et politiques. (*Revenant.*) Homme sçavant, sçavantissime, *per omnes modos et casus.* (*S'en allant.*) Homme qui possede, *superlative,* fables, mithologies et histoires. (*Revenant.*) Grammaire, poësie, rhetorique, dialectique et sophistique. (*S'en allant.*) Mathematique, arithmetique, optique, onirocritique, phisique et metaphisique. (*Revenant.*) Cosmimometrie, geometrie, architecture, speculoire et speculatoire. (*En s'en allant.*) Medecine, astronomie, astrologie, phisionomie, metoposcopie, chiromancie, geomantie, etc. »

Puis Sganarelle reprend : « Au diable les sçavans... »

P. 74, l. 15. *Croix,* pièce de monnaie portant une croix sur l'un de ses côtés.

91, 3 de l'Argument. *Ridicules* est bien au pluriel, et ce pluriel se comprend parfaitement ici.

P. 93, l. 6. Le texte de l'édition que nous suivons donne *contens*, mais c'est *connus* qu'il faut, et nous avons cru pouvoir nous permettre cette correction.

— 23. Il semble qu'il faudrait *elles*, et non *ils*; mais on a mis *ils* parce que les rôles des bohémiennes sont joués par des hommes.

94. Ces mots : « Mariage, — Destinée, — Ces gens-là, — N'effrayez pas », sont des indications des répliques de Sganarelle.

96, 16. *Crotesque*, qui est de la langue du XVI^e siècle, se disait encore pour *grotesque*.

## LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE

ET

## LA PRINCESSE D'ELIDE.

Le 7 mai 1664 commençait à Versailles une série de fêtes données par Louis XIV, et dont la relation nous a été conservée sous le titre des *Plaisirs de l'isle enchantée*. Ces fêtes durèrent sept jours, et c'est dans la seconde journée que fut représentée *la Princesse d'Élide*, pièce que le roi avait commandée à Molière pour la circonstance.

*La Princesse d'Élide* n'est pas faite pour ajouter beaucoup à la gloire de Molière. Il n'eut que très peu de temps pour la composer, et, sous tous les rapports, elle se ressent trop de la rapidité avec laquelle elle a été écrite. Le premier acte et le commencement de la scène première du second sont seuls en vers, et le reste de la pièce est en prose. On se demande même, à ce propos, pourquoi Molière n'a pas sacrifié les quarante vers du second acte pour avoir un acte en vers et quatre en prose, ce qui eût été bien plus régulier.

Il était à croire qu'une pièce de commande, écrite spécia

lement pour le roi et dépourvue d'intérêt, n'obtiendrait aucune faveur auprès du public. Il n'en fut rien cependant : donnée pour la première fois au théâtre du Palais-Royal le 9 novembre 1664, elle atteignit vingt-cinq représentations, quand *le Mariage forcé,* qui lui est bien supérieur, n'en avait eu que treize.

Bien que la relation des *Plaisirs de l'isle enchantée* ne soit pas de Molière, on l'a toujours réimprimée avec *la Princesse d'Élide,* parce qu'elles ont été tout d'abord publiées en même temps, et qu'il est à penser que cette relation, imprimée sous les yeux de Molière, a eu au moins son approbation. Il avait d'ailleurs tout intérêt à ce que sa pièce n'en fût pas séparée, car il tint une grande place dans ces fêtes célèbres. Après avoir eu les honneurs de la deuxième journée, qui fut presque entièrement remplie par la représentation de *la Princesse d'Élide,* il vit jouer *les Fâcheux* dans la cinquième, trois actes du *Tartuffe* dans la sixième, et *le Mariage forcé* dans la septième

Nous avons donc pris le parti d'imiter nos devanciers en réimprimant cette longue et fastidieuse relation, bien qu'à nos yeux elle occupe une place fort inutile dans une édition des œuvres de Molière.

P. 102, l. 10. Le personnage de l'Arioste est *Atlant,* et non *Atlas.*

— Le quatrain qui se trouve dans cette page, bien qu'attribué au président de Périgny, fait partie des œuvres de Benserade.

103. Les vers de cette page, et tous ceux qui suivent, jusqu'à la page 108, sont de Benserade.

109. Depuis cette page jusqu'à la fin, les vers de la description sont du président de Périgny, à l'exception du dernier quatrain, dont le duc de Saint-Aignan est déclaré l'auteur.

121, vers 3. *Mocquez-vous d'affecter* signifie : moquez-vous de ceux qui affectent.

135, 13. *Sanglier,* comme *meurtrier,* ne faisait alors que deux syllabes.

P. 136, v. 4. *Diffamer* avait quelquefois le sens de défigurer, blesser. Dans certaines provinces de France on dit encore d'une personne marquée de la petite vérole qu'elle est diffamée.

138, 1. L'adjectif est ici, bien à tort, placé avant le substantif, et produit un contre-sens. Le *faux animal* ne peut avoir le même sens que l'*animal faux*. On sent que Molière a écrit trop rapidement cette pièce.

142, 13. *Possible* a ici le sens de *possiblement*, peut-être, probablement. On se rappelle le vers de La Fontaine :

*Ne tardera possible guères.*

152, ligne 14. *Faire de son drole,* c'est faire le drôle. *Drole* veut dire ici indifférent, sans souci.

154, 24-26. *Afin* régit successivement *de* et *que*. Cette locution ne serait plus admise aujourd'hui : il faut ou ne pas changer la forme de l'infinitif, ou répéter *afin* pour passer à celle du subjonctif.

157, 10 et 12. *Demeurer,* employé ainsi deux fois de suite et dans deux sens différents, est une des négligences causées par la rapidité avec laquelle Molière a écrit sa pièce.

164, 4. *Disposition* signifiait alors légèreté, agilité, sens qu'a gardé l'adjectif *dispos*.

— 8. *Invaincible* aurait dû continuer à s'écrire ainsi.

179, 23. *Ne vous defaites pas* veut dire : ne vous troublez pas, ne vous démontez pas.

180, 23. *Je vous sollicite de vos suffrages* n'est-il pas une faute d'impression qui aura échappé à Molière ?

183, 2. *Ressentiment* s'employait autrefois dans le sens général de souvenir agréable ou désagréable.

201, 4. *Rondeau*, pour *rond d'eau,* bassin rond.

206, 7. Le rédacteur de la description a oublié qu'il n'y avait que des femmes dans la scène qui précède, et il a mis *ils* pour *elles*. Nous avons maintenu sa rédaction.

P. 207, l. 13. Ce Molier était un danseur très connu.

213, 14. Bontemps, premier valet de chambre du roi; — De Launay, intendant des menus plaisirs.

# DOM JUAN.

Nous voici en présence d'une œuvre capitale, et, — qui le croirait? — d'une œuvre qui n'eut aucun succès, vu son importance : car, représentée pour la première fois le 15 février 1665, elle n'arriva qu'à sa quinzième représentation. Complètement abandonnée ensuite, elle ne reparut au théâtre que le 12 février 1667, et cette fois mise en vers par Thomas Corneille. Il faut que l'insuccès ait été bien grand, et qu'il ait paru à Molière bien définitif, pour qu'il ait consenti à laisser ainsi défigurer une pièce qu'il devait classer au premier rang dans son théâtre. Depuis lors, on représenta toujours la version de Corneille, jusqu'à l'année 1843, où l'Odéon reprit le texte de Molière. La Comédie-Française en fit autant le 15 janvier 1847. Ce n'était pas trop tôt.

On a beaucoup cherché les causes d'un insuccès aussi surprenant, et c'est à tort qu'on a voulu les trouver dans la pièce elle-même. Elle a ses défauts, sans doute ; mais ils ne sont pas de ceux qui sautent aux yeux du public et peuvent compromettre la réussite d'une œuvre dramatique. Dom Juan est un caractère magistralement tracé. D'un bout à l'autre de l'action il est conséquent avec lui-même : traître, ingrat, insolent, impie et hypocrite en même temps, il est complet, et ce qui vient ajouter à la vérité du portrait, c'est qu'il a encore ces qualités d'adroite affabilité et de faux honneur dont se payent d'ordinaire les scélérats de son espèce. A différents degrés les personnages qui l'entourent sont tous intéressants, depuis l'infortunée Elvire jusqu'au malheureux Sganarelle. Ce qui donne aussi une grande importance à la pièce de *Dom Juan,* c'est qu'elle est la première expression, sur la scène française, de ce qu'on appelle proprement le drame. Le plaisant et le sérieux s'y

mêlent sans se heurter et sont également bien traités. La scène de monsieur Dimanche a toujours été citée comme le modèle de la gaieté et de la convenance dans le genre comique. On ne peut, en effet, sans un rire franc et profond, penser à Dom Juan offrant cérémonieusement un fauteuil à son créancier et lui disant : « Non, non, je sais *ce que je vous dois,* et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux. » Molière, qui n'était pas souvent heureux dans ses jeux de mots, avait bien rencontré cette fois.

C'est dans la cabale des faux dévots que se trouve la cause véritable de la chute de *Dom Juan.* Ameutés déjà contre Molière par la connaissance des trois premiers actes de *Tartuffe,* qu'on avait représentés dans la troisième journée des *Plaisirs de l'isle enchantée,* ils ne purent entendre sans frémir Dom Juan qui disait : « Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages... L'hypocrisie est un vice privilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. » Dès la seconde représentation, Molière fut obligé de supprimer la fameuse scène du Pauvre (acte III, scène II), ainsi que la fin de la première scène de ce même acte, sur lesquelles s'était portée surtout la colère de ses ennemis ; et, quand la pièce fut imprimée pour la première fois, en 1682, les éditeurs, qui avaient donné un texte conforme à celui de la première représentation, furent obligés par l'autorité à faire disparaître, à l'aide de cartons, non seulement les deux scènes dont nous venons de parler, mais encore un assez grand nombre d'autres passages.

Heureusement quelques exemplaires échappèrent au massacre ; peut-être même n'y en eut-il qu'un de sauvé, car jusqu'à présent on n'en connaît qu'un seul, et c'est à M. Auger qu'appartient l'honneur de l'avoir découvert, en 1825. Il s'en est servi pour son édition, et c'est ce texte véritable qui a été reproduit par toutes les éditions suivantes, ainsi que par celle que nous donnons aujourd'hui. Ce texte fut aussi imprimé à Amsterdam en 1683, et à Bruxelles en 1694, mais avec quelques variantes et additions. Nous avons placé entre crochets les passages qui ne se trouvent que dans ces deux dernières éditions.

*Dom Juan* a pour origine une pièce de Tirso de Molina,

*El Burlador de Sevilla y Combibado de piedra* (le Trompeur de Séville et le Convié de pierre), dont il avait déjà été fait plusieurs imitations favorablement accueillies par le public. De là ce titre de *Festin de pierre*, sous lequel la pièce fut d'abord représentée, titre assez impropre, puisque c'est le convive, et non le festin, qui est de pierre.

Dans la pièce de *Dom Juan*, le lieu de la scène change à chaque acte. Au lieu d'ajouter ces changements au texte de Molière, nous avons préféré les donner dans les notes.

Page 217. Acte I. Le théâtre représente un palais.

218, l. 4. *A droit*, qui veut dire à côté droit, se trouve souvent pour *à droite*.

— 19. La négation n'est pas répétée avant *eussiez*.

220, 13. Var. : « un chien, un *demon*, un Turc, un heretique, qui ne croit ny ciel, ny enfer, ny *diable*, qui passe... »

— 17. Var. : « à toutes les remonstrances qu'on luy peut faire. »

226, 19. Var. : « c'est une affaire *que je sçauray bien démêler*, sans que... »

— 23. Var. : « Ma foy, Monsieur, *vous faites* une méchante raillerie. »

— 32. Var. : « si vous *estes libertin*, vous avez vos raisons. »

227, 2. Var. : « qui *le sont*. »

— 6. Cette phrase : « Osez-vous bien... les plus saintes ? » est supprimée dans les exemplaires cartonnés de 1682.

— 21. Var. : « que *les libertins ne font jamais une bonne fin*. »

228, 2. Var. : « Et *ne* craignez-vous. »

— 24. Malgré le mot *personnes*, *contens* est bien au masculin.

230, 21. *Pour excuser à ma tendresse* est bien con-

forme au texte. Il faudrait : pour faire excuser à ma tendresse.

P. 234, l. 9-13. Ce passage a été supprimé

236. Acte II. Le théâtre représente une campagne au bord de la mer.

237, 8. *Aller au trépassement d'un chat,* dicton faisant allusion à une superstition populaire.

238, 24. *Maine,* ou *mine,* est une mesure de capacité. *En avoir pour sa maine de féves,* c'est en avoir son compte.

239, 6. *Un garderobe* est un tablier ; mais ce que Pierrot prend ici pour un tablier est un haut-de-chausse, qui, en effet, en affecte la forme.

239, 8. *Brichet,* estomac.

243, 22. N'y a-t-il pas une faute dans cette phrase embrouillée ?

257, 9. *Bec jaune,* ou *béjaune,* synonyme de naïveté, niaiserie, parce que les tout jeunes oiseaux ont le tour du bec jaune.

— 12. *Camuse,* interdite, affligée, qui a l'air décontenancé que donne au visage un nez camus.

262. Acte III. Le théâtre représente une forêt.

264, 11. L'usage du vin émétique faisait alors l'objet d'une vive querelle entre les médecins. — 12. *Fait bruire ses fuseaux* veut dire : fait du bruit dans le monde.

265, 19 et suiv. Dans les exemplaires cartonnés, la scène se termine ainsi :

SGANARELLE.

« Je veux sçavoir vos pensées à fonds, et vous connoistre un peu mieux que je ne fais. Çà, quand voulez-vous mettre fin à vos débauches et mener la vie d'un honneste homme ?

D. JUAN *leve la main pour luy donner un soufflet.*

« Ah ! maistre sot ! vous allez d'abord aux remontrances.

SGANARELLE, *en se reculant.*

« Morbleu ! je suis bien sot, en effet, de vouloir m'amuser à raisonner avec vous. Faites tout ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, et que...

D. JUAN, *en colere.*

« Tay-toy. Songeons à nostre affaire. Ne serions-nous point égarez ? Appelle cet homme que voila là-bas pour luy demander le chemin. »

P. 266, l. 7. Le *moine bourru,* dont le nom variait suivant les provinces, était un fantôme tenant une grande place dans les superstitions populaires.

268, 12. Dans les exemplaires tronqués, *Un Pauvre* est remplacé par *Francisque.*

— 23. Dans ces mêmes exemplaires, la scène se termine ainsi :

D. JUAN.

« Je te suis bien obligé, mon amy, et je te rends graces de tout mon cœur de ton bon avis.

SGANARELLE, *regardant dans la forest.*

« Ah ! Monsieur, quel bruit ! quel cliquetis !

D. JUAN, *en se retournant.*

« Que voy-je là ? Un homme attaqué par trois autres. La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lascheté. »

(*Il court au lieu du combat.*)

270, 2. Dans les exemplaires de 1682 non cartonnés, la scène, après la repartie du pauvre, se termine ainsi :

D. JUAN.

« Je te veux donner un loüis d'or, et je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que voy-je là ? »

— 4. *Etre reconnu de ses soins,* c'est-à-dire ressentir les effets de la reconnaissance d'autrui pour les soins qu'on a donnés.

271, 24-26. Molière ne s'est pas aperçu que *voleurs* et *valeur,* placés si près l'un de l'autre, produisent un effet désagréable.

P. 273, l. 1. C'est bien *convent,* qui était l'orthographe ancienne et étymologique (*conventus*), et non *couvent.*

276, 30. Il semblerait qu'il fallût ici : *Arrestez, vous dis-je, mon frère;* mais nous avons préféré garder la ponctuation du texte original, qui donne un sens très acceptable.

281, 14. *Se passer d'une chose* signifiait alors s'en contenter, et non, comme aujourd'hui, s'en abstenir.

283, 12. *Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles,* c'est-à-dire : Je ne m'en tiendrais pas à dix pistoles pour que cela ne fût pas.

284. Acte IV. Le théâtre représente l'appartement de Dom Juan.

285, 23. Il faudrait, pour la régularité de la phrase : « *le* lui dis » ; mais le texte de 1682 ne donne pas ce *le.*

289, 15. *Chevir,* venir à *chef,* venir à bout.

294, 4. Le *visage* d'actions indignes est une expression qui semble aujourd'hui bien étrange. Ce mot s'employait alors comme synonyme d'*air, apparence.*

— 19. *Cet éclat de leurs actions,* etc., rappelle la phrase que Salluste met dans la bouche de Marius : *Majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona eorum neque mala in occulto patitur.*

— 27. *Rejallir* s'écrivait bien ainsi sans *i* devant les deux *l.*

305. Acte V. Le théâtre représente une campagne.

— 13. *Le même de* est une expression tombée en désuétude, mais que le peuple a conservée, et qui existe dans la langue italienne.

308, 11. Var. : « d'avoir un témoin du véritable motif... »

— 15. Var. : « Quoy ! *toûjours libertin et débauché,* vous voulez cependant... »

— 26. On avait supprimé : « le personnage d'homme

de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse joüer aujourd'hui, et... »

P. 309, l. 10. Var... on a mis *le plus souvent* au lieu de *toûjours.*

— 15. On a supprimé : « qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion. »

— 17. Var. : *un dehors,* au lieu de *cet habit.*

— 24. Var. : « que je veux mettre en seureté. »

310, 5. Var. : « le vangeur *de la vertu opprimée.* »

— 9. Var. « crieront contr'eux. »

311, 1. Après ces mots, « finit par la mort », l'édition non cartonnée termine ainsi la tirade de Sganarelle : « Hé !... songez à ce que vous deviendrez. »

313, 2. *Se conseiller à quelqu'un,* prendre conseil de quelqu'un.

314, 13. *De vray.* Cette expression n'était pas, comme aujourd'hui, spéciale au langage populaire.

— 20. On ne dit plus *espérer de,* bien qu'on dise encore *désespérer de...*

317, 14. L'exclamation. *Ah ! mes gages! mes gages!* qui commence et termine le couplet de Sganarelle, ne figure pas dans le texte de 1682. Elle avait déplu au public, et fut supprimée dès la première représentation.







# TABLE DES MATIÈRES



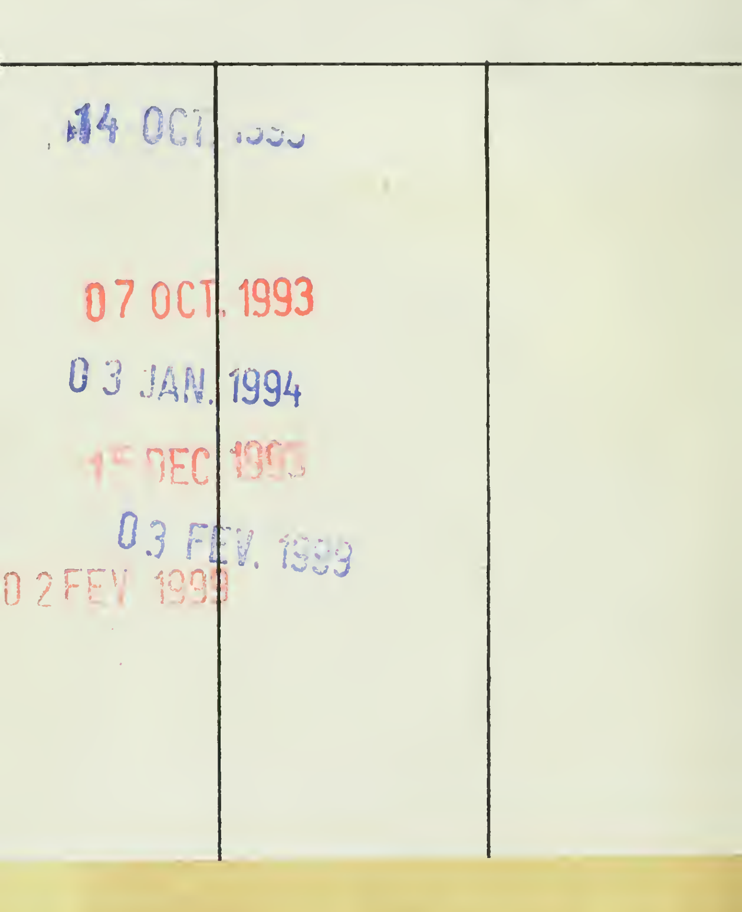


IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

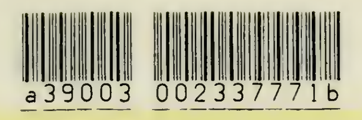
POUR LA

*NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE*

PARIS, 1882


07 OCT. 1993
03 JAN. 1994
03 FEV. 1999
02 FEV 1999




a39003 002337771b

